
JANE DE LA VAUDÈRE
LA PORTE DE FÉLICITÉ
ıstrations
de Ch. ATAMIAN
RNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS



LA PORTE DE FÉLICITÉ

Il a été tiré de cet ouvrage,
vingt exemplaires sur papier du Japon, tous numérotés
et parafés par l'Éditeur.

ŒUVRES DE JANE DE LA VAUDÈRE

ROMANS

Mortelle Étreinte (Ollendorff, éditeur), 6e édition . . . . 1 vol.
L'Anarchiste (Ollendorff, éditeur), 6e édition. . . . . 1 vol.
Rien qu'Amante (Ollendorff, éditeur), 12e édition . . . . 1 vol.
Le Droit d'aimer (Ollendorff, éditeur), 7e édition . . . . 1 vol.
Ambitieuse (Ollendorff, éditeur) 7e édition. . . . . 1 vol.
Les Sataniques (Ollendorff, éditeur), 7e édition. Couverture illustrée par F. de Launay . . . . 1 vol.
Les Demi-Sexes (Ollendorff, éditeur), 20e édition . . . . 1 vol.
Le Sang (Ollendorff, éditeur), 8e édition . . . . 1 vol.
Les Frôleurs (Ollendorff, éditeur), 7e édition. Couverture illustrée par Steinlein . . . . 1 vol.
L'Amuseur (Ollendorff, éditeur), 8e édition . . . . 1 vol.
Trois Fleurs de Volupté (Flammarion, éditeur), 15e mille. Couverture illustrée par l'auteur avec portrait de l'auteur . . . . 1 vol.
Les Mousseuses (Flammarion, éditeur), 5e mille. Couverture illustrée par l'auteur. . . . . 1 vol.
Le Mystère de Kama (Flammarion, éditeur), 25e mille . . . . 1 vol.
L'Amazone du Roi de Siam (Flammarion, éditeur), 15e mille. Couverture illustrée par l'auteur. . . . . 1 vol.
La Mystérieuse (Flammarion, éditeur), 25e mille. Édition des auteurs célèbres à 0 fr. 60 le volume . . . . 1 vol.
Les Androgynes (Méricant, éditeur), 20e mille, avec illustrations de Maurice Neumont . . . . 1 vol.
Les Courtisanes de Brahma (Flammarion, éditeur), 30e mille. . . . . . . 1 vol.
L'Expulsée (Flammarion, éditeur), 17e mille. . . . . 1 vol.
La Guescha Amoureuse (Flammarion, éditeur), 25e mille. . . . . 1 vol.
Le Harem de Syta (Méricant, éditeur), 20e mille. Avec illustrations de Ch. Atamian . . . . 1 vol.
L'Amante du Pharaon (Tallandier, éditeur), 20e mille. Avec illustrations de Ch. Atamian. . . . . 1 vol.

POÉSIES

Les Heures Perdues (Lemerre, éditeur). . . . . 1 vol.
Le Modèle (épuisé) . . . . 1 vol.
Les Baisers de la Chimère (épuisé). . . . . 1 vol.
Royauté Morte (épuisé). . . . . 1 vol.
L'Eternelle Chanson (Ollendorff, éditeur), ouvrage mentionné par l'Académie française . . . . 1 vol.
Minuit (Ollendorff, éditeur) . . . . 1 vol.
Evocation (Ollendorff, éditeur). 1 vol.
Victor Hugo (Librairie théâtrale), drame en un acte. . . . . 1 vol.
Pour une Nuit d'amour ! (Ollendorff, éditeur), drame en un acte, d'après le conte d'Emile Zola. . . . . 1 vol.

JANE DE LA VAUDÈRE

La Porte de Félicité

ROMAN

Illustrations de Ch. ATAMIAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

PREMIÈRE PARTIE



LA PORTE DE FÉLICITÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

La Corne d'Or.

L'ancienne Byzance, Constantinople, ou Stamboul, la bien gardée, s'étend en triple amphithéâtre, défendue par la mer de Marmara et la Corne d'Or. Les flots du Bósphore longent les constructions aériennes, multicolores, adornées de ci, de là, de sveltes minarets. Les collines couvertes de térébinthes, de mimosas et d'ar-

bres de Judée dévalent jusqu'à la mer. C'est un décor merveilleux, traversé par le soleil couchant de lueurs roses et orangées. Les coupoles des mosquées semblent des corolles de lis d'où sortent des pistils élancés dans un éblouissement de palais, de dômes, de terrasses surmontés par les yalis et les kiosques du beau parc d'Yeldiz, la demeure du souverain.

Les escaliers de marbre baignent dans les flots, les grilles mystérieuses des haremlikes cachent toute une vie d'amour, l'existence monotone et fiévreuse des éternelles esclaves! Mais une brise très douce apporte des parfums de jasmins et de roses, l'eau est d'un vert plus tendre, autour des vaguelettes soulevées par le passage des canots et des caïques chargés de promeneurs. Les légères embarcations glissent mollement, et les guides expliquent : Sainte-Sophie, Saint-Iréné, Sultan Achmet, Osmanieh, Sultan Bayezid. Tout le décor enchanteur se déroule sous les yeux des touristes; c'est bien là cette ville de rêve, chantée par les poètes, qui pénètre l'imagination de ses rayons magiques, de sa terrible et troublante renommée!...

Peu à peu la nuit descend, et, tandis que le ciel s'éteint, les feux terrestres forment, sur les rives, de capricieuses lucioles. Les rameurs manœuvrent avec art au milieu des obstacles qui rendent, à certains endroits, la navigation extrêmement périlleuse, fendent les flots



Sur le coussin de l'un de ces caïques, une femme soigneusement voilée... (P. 7.)

avec agilité, s'interpellent dans leur idiome spécial, en même temps sonore et bref. A chaque tour de rame, ils tournent la tête pour éviter les rencontres, et les barques fuient, s'arrêtent, virevoltent comme des dorades géantes dansant sous la lune au chant aigu des sirènes.

Sur le coussin de l'un de ces caïques, une femme, soigneusement voilée, se tenait immobile sous la surveillance d'un eunuque.

Elle ne parlait pas, jouissant avec recueillement du décor merveilleux, et ses doigts fins effeuillaient une touffe de tubéreuses et de myrtes.

De son visage, l'on n'apercevait que les yeux immenses, d'une teinte glauque et dorée, étrange sous les sourcils très noirs, comme dessinés au pinceau, et le front ingénu. Un *féredjé* de soie prune, brodé d'orange, de bleu et de blanc enveloppait son torse, se creusant à la taille dont il révélait le fin et harmonieux contour ; un *yachmak* cachait sa bouche.

— Soab, dit-elle à l'eunuque placé près d'elle, ne pourrions-nous prolonger cette promenade exquise ?

— Les ordres sont formels, déclara le jeune homme d'une voix douce. Nous devons rentrer au haremlike tout de suite après la prière. Et, voici, bientôt, le coucher du soleil.

— Qui s'apercevra de notre absence ?

— Des ennemis cachés qui nous surveillent...

— N'as-tu pas tes poignards et craindrais-tu la mort ?

— Je ne crains rien pour moi ; mais je dois veiller sur l'existence de celle qui m'est confiée et qui m'est chère...

La promeneuse abaissa sur ses prunelles mystérieuses ses longues paupières, prolongées encore, sur les tempes, par des traits de kohl, et ne répondit pas. Un frisson agita ses épaules, ses doigts laissèrent échapper les dernières touffes de myrtes qui se jouèrent au creux des vaguelettes.

L'eunuque semblait tout jeune, avec l'ovale distingué de son visage, ses larges yeux de velours sombre et ses lèvres gonflées, au triste sourire. Les manches argentés de deux poignards, incrustés de cabochons de turquoises et de corail brillaient à sa ceinture, un tarbouch coiffait sa tête et une veste de soie molle, soutachée d'or, drapait à l'ancienne mode son corps mince.

La barque, remplie de coussins, de fleurs, d'étoffes chatoyantes, berçait le rêve nostalgique des promeneurs ; l'heure était pénétrante pour leur âme chagrine, le ciel souriait de toutes ses splendeurs, l'onde fredonnait de toutes ses voix mystérieuses l'hymne éternel d'amour et de liberté.

II

La Prière d'Aïché.

Soab avait conduit à la mosquée de Bayezid Aïché l'une des femmes d'un haut dignitaire de la cour, Mourad pacha. Cette expédition avait pour but la réalisation d'un vœu, et s'accomplissait d'après la volonté formelle du maître qui désirait avoir un fils de la plus belle et de la plus aimée de ses femmes.

Allah, sans doute, se montrerait clément, en permettant à la tendresse sénile de son serviteur de se survivre dans l'exquise fleur de chair qu'il visitait chaque soir.

Depuis huit jours Aïché pénétrait dans la mosquée vide, obscure, silencieuse et s'abîmait dans d'ardentes prières, tandis que les pigeons ramiers voletaient au dehors sur les branches noires des cyprès et sur les kiosques funéraires aux colonnes de marbre coiffées de turbans.

La jeune femme désirait aussi l'éclosion, en son sein,

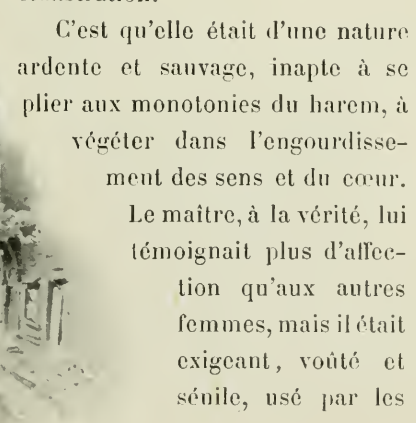
de cette vie nouvelle qui devait la sauver des autres et d'elle-même. C'est de tout cœur qu'elle récitait les versets du Koran, le plus souvent dans le sanctuaire de Bayezid, le padischa qui dort son dernier sommeil « sous un tapis d'or et d'argent, ayant sous le chef une brique pétrie avec la poussière de ses chaussures » — car, dit le Koran : « Celui qui s'est souillé de poussière dans les sentiers d'Allah n'a pas à redouter les feux de l'enfer. »

Entre les colonnes de jaspe et de porphyre qui décorent le cloître, Aïché, prosternée, sanglotait en se frappant la poitrine, espérant calmer les angoisses de son âme et les révoltes de sa chair, trop avide de baisers. Ses prunelles de péridots, aux glauques étincelles, regardaient sans les voir les lustres garnis d'ampoules de cristal et d'œufs d'autruche qui éclairaient les coffrets de nacre et d'ivoire, les malles, les objets précieux confiés à la sauvegarde divine par la piété musulmane.

Autour d'elle, des versets, en écriture arabe, semblable à des motifs gracieux de broderies éclataient bizarrement ; le *mirahb* qui désigne l'orientation de la Mecque gardait le Livre Saint. Mais la tristesse d'Aïché s'accroissait du grand silence. Elle avait beau supplier et pleurer, Allah ne daignait point compatir à ses peines; ses flancs demeuraient stériles et le tourment d'amour embrasait ses veines, la jetant pantelante dans le désordre des coussins durant ses longues journées de claustration.



C'est qu'elle était d'une nature ardente et sauvage, inapte à se plier aux monotonies du harem, à végéter dans l'engourdissement des sens et du cœur. Le maître, à la vérité, lui témoignait plus d'affection qu'aux autres femmes, mais il était exigeant, voûté et sénile, usé par les



excès de tous genres, incapable de satisfaire une amoureuse de seize ans.

Lorsqu'elle avait bien gémi dans le sanctuaire, l'eunuque qui l'accompagnait l'appelait respectueusement pour la conduire au harem. Il l'aidait à se relever, effaçait les plis de son férédjé, tirait son yachmak, un peu distendu par l'ardeur des invocations, et la suivait jusqu'au caïque où somnolaient les rameurs.

Souvent elle arrêtait son regard sur le jeune homme qui baissait les yeux, tremblant. Elle le trouvait beau, avec son visage mat et la mélancolie de son sourire, se sentait presque émue auprès de ce serviteur sans sexe et sans passions, peut-être, qui obéissait passivement aux ordres de son maître.

— Soab, murmurait-elle, je m'ennuie infiniment...

Avec douceur et tristesse il répondait :

— La vie est méchante pour beaucoup ; mais il ne faut pas chercher la raison des injustices terrestres, car Allah veille sur ses créatures et les juge selon leurs mérites !

— Toi aussi, mon pauvre Soab, tu n'es pas heureux !



Les deux promeneurs abandonnèrent la frêle embarcation. (P. 16.)

L'eunuque baissait le front, éteignait, sous ses paupières, le feu subit de son regard.

Les minarets des mosquées flambaient maintenant comme des phares sous le soleil couchant. Bientôt, les versets du Koran rayonneraient sur le bleu profond du ciel, en merveilleuses constellations autour du croissant fatidique.

La foule bigarrée des marchands et des promeneurs, la journée finie, descendait les rues en pente de Galata et de Péra ; la fontaine de Top'Hané s'illumi-

nait, tandis que la mosquée du sultan Mahmoud s'estompait vaguement de brumes violettes.

Les deux promeneurs abandonnèrent la frêle embarcation que les *caïdjis* avaient mollement amenée à l'une des



escales, et s'enfoncèrent dans les rues sombres. Ils traversèrent des places, des carrefours déserts, dans une succession de maisons en bois, vieilles et délabrées, d'emplacements rocailleux, couverts de ruines, de débris de mosquées, de citernes, de *turbés*, ou tombeaux, ren-



Des mendiants aux loques pittoresques... (P. 19.)

fermant les cendres de quelque personnage illustre. Ils longèrent des murs ombragés de cyprès, des fontaines taries, des logis turcs aux fenêtres treillagées, aux balcons de bois en forme de serres closes, de tous les côtés, comme de petites maisons poussées sur les grandes.

Des chiens fauves, faméliques, parfois, leur faisaient escorte, des *hamals*, ou portefaix, les obligeaient à se ranger le long des portes, les *Muezins* nasillaient des prières, et les mendiants, aux loques pittoresques, tendaient vers eux leurs mains crochues.

Aïché resserrait son yachmak, s'enveloppait plus étroitement dans les plis de son férédjé, car la soirée était fraîche ; son corps délicat frissonnait comme son âme nostalgique.

Les nombreuses rues, impasses et carrefours de Stamboul, présentent un caractère d'incurie et de désordre dont l'étranger demeure péniblement impressionné. C'est une succession de masures vermoulues, inclinées, branlantes, que font paraître plus misérables les constructions nouvelles. Derrière les vieux quartiers se trouvent les cimetières, sur lesquels de sombres cyprès projettent leur ombre triste. Des fontaines, çà et là, rappellent, par leur élégance, leurs sculptures précieuses, l'ancienne splendeur byzantine, mais l'impression demeure angoissante et l'esprit se teinte de désillusion dans le chaos des choses.

Toute demeure musulmane se compose de deux parties bien distinctes : la première, le *selamlike*, est réservée aux hommes ; le maître du logis y reçoit ses amis, ses invités, qui, jamais, n'entrent dans la seconde : le *haremlike*, ou appartement des femmes.

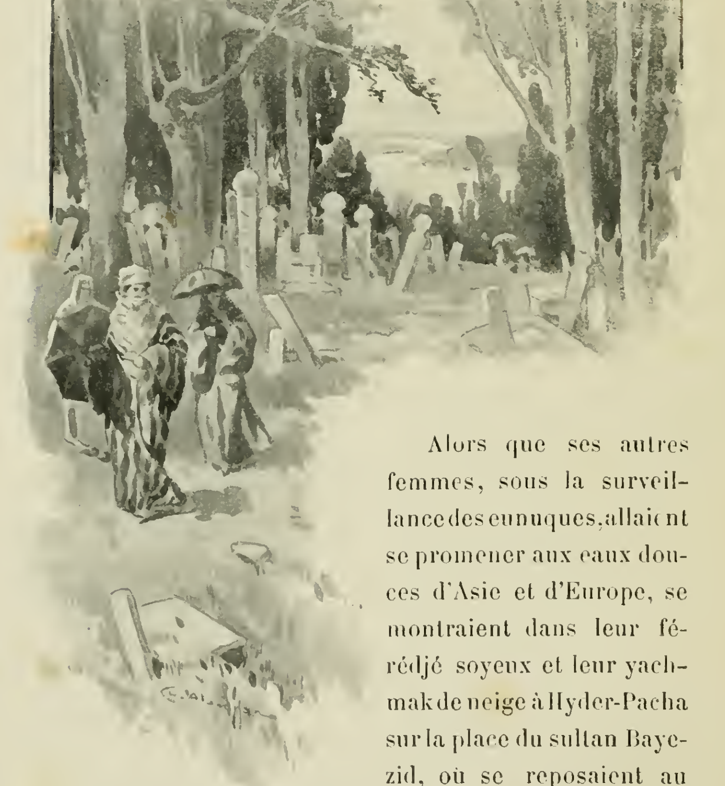
III

Le Harem.

Aïché et Soab avaient regagné le harem. Ils y pénétrèrent par une porte spéciale précédée d'un perron de quelques marches, laissant à leur droite le selamlicke, qui leur était interdit. Aïché rentra chez elle pour enlever la poussière du voyage, se parer de voiles lamés d'or, aviver sa beauté par les kohls, les onguents et les fards, glisser des perles dans ses cheveux et des bagues à ses doigts rougis par le henné.

A la rupture du *Ramadan* de l'année précédente, Mourad avait rencontré Aïché et l'avait achetée pour les délices de sa demeure. Elle était toute jeune, et sa resplendissante beauté avait charmé le maître sénile aux incertains désirs.

Il l'avait enfermée jalousement pour l'avoir à lui, à chaque heure du jour, la sentir toujours présente et soumise, courbée sous le joug d'amour.



Alors que ses autres femmes, sous la surveillance des eunuques, allaient se promener aux eaux douces d'Asie et d'Europe, se montraient dans leur féredjé soyeux et leur yachmak de neige à Hyder-Pacha sur la place du sultan Bayezid, où se reposaient au Champ des Morts de Péra et de Scutari, après les longues séances au bain, le vieux Turc s'enfermait avec Aïché qui devait chanter et danser pour lui plaire. Il la couvrait de bijoux et

d'étoffes précieuses, lui offrait les parfums et les fleurs les plus rares, ne se lassait pas de la contempler, de la caresser, de la chérir comme une idole charmante et magnifique.

L'esclave se laissait faire, indifférente et lasse, obéissante et taciturne. Son jeune corps brûlait cependant de mille ardeurs cachées. Elle souhaitait d'autres étreintes et d'autres baisers, souffrait de ces transports qui avortaient péniblement, de toute cette fantasmagorie de l'amour dont l'amour était absent.

Son maître, pour elle, avait paré le harem qui ne ressemblait guère aux habituelles demeures des femmes turques. Toute l'ancienne magnificence orientale se déployait dans les pièces spacieuses, à arcades mauresques, garnies d'étoffes chatoyantes et de fleurs. Des divans profonds, des tapis de Perse s'étalaient sous les boiseries, curieusement travaillées, à caissons peints et dorés incrustés d'ivoire.

L'ambre, le jasmin, la noix de cyprès parfumaient les eaux des bassins; un narghileh, incrusté de turquoises, de péridots et de rubis attendait, auprès des minuscules tasses à café, le bon plaisir de la fumeuse.

Dans le fond de la pièce, une porte ovale, voilée par de lourdes draperies de soie, donnait accès dans une serre toute fleurie d'orchidées rares, de corolles d'élection aphrodisiaques, sans cesse renouvelées. Des coussins,

jetés sous les arbustes, des tapis moelleux permettaient au maître d'essayer les voluptueuses caresses, de tenter



l'effort viril qu'il souhaitait de tout son être auprès de la plus aimée de ses femmes.

Mais, tandis que le rêve d'Aïché s'égarait au loin,



Il l'avait enfermée jalousement, pour l'avoir à lui à chaque heure du jour.

(P. 21.)

l'amant, découragé et las, s'endormait sans avoir pu assouvir ses désirs. Son front, creusé de mille sillons, se renversait sur l'épaule de la jeune femme, qui fléchissait sous le lourd fardeau, et s'écartait peu à peu.

Mourad avait la barbe grise et rare, le nez recourbé, et ses paupières sans cils aux boursouflures bleuâtres lui donnaient l'air d'un vieux perroquet mélancolique. Lorsqu'il n'était pas au palais il devisait gravement avec des vizirs, des pachas, des beys et autres grands dignitaires qui venaient le voir.

Le bout de son narghileh aux lèvres, il aspirait la fumée odorante du tombeki, rafraîchie par une rosée bienfaisante qui s'exhalait avec suavité après avoir traversé un long tuyau de maroquin.

Ce narghileh, véritable objet d'art, était d'or ciselé, enrichi d'aigues-marines, de turquoises et d'opales. Une poussière de diamants étoilait ses délicates arabesques et rien n'était plus doux que le parfum d'ambre et de rose qui s'en échappait.

Mourad pacha, qui devait aux libéralités du sultan une fortune enviable, possédait une bibliothèque fort bien garnie et un kiosque orné de larges divans, de coussins de toutes formes, d'armes aux manches précieux, aux fourreaux d'argent bosselés de coraux, de perles et de grenats, aux lames bleuâtres parsemées d'inscriptions

arabes. Des carreaux de faïence formaient le bas des murs, une fenêtre, garnie d'une grille à mailles dorées, éclairait les somptuosités du logis.



C'est là que le vieux Mourad aimait à faire son Kief lorsqu'il n'était pas dans les bras d'Aïché ou occupé des affaires de l'État. Mais l'État, au fond, lui importait peu, car le mot que les Turcs apprennent d'abord, celui dont ils se servent en toutes circonstances est le mot *yarim*, c'est-à-dire : demain. Promettre beaucoup, tenir peu et attendre... telle est toute la diplomatie musulmane. Le Turc ne s'inquiète point de l'avenir, il est

fataliste et prend la vie comme elle vient, avec sérénité.

Aïché, après avoir essayé de satisfaire les caprices de son maître, s'éloignait doucement, et, debout derrière le fenêtre grillagée, laissait son regard errer au hasard et sa pensée se tendre vers la liberté, le grand soleil, et tous les biens de la vie qu'elle ignorait.

Des suivantes paraient sa beauté, s'offraient à la distraire par leurs chants, leurs caresses et leurs récits d'amour. Deux, surtout, Elmass et Naïmé étaient ses favorites. Elle les appelait souvent auprès d'elle, rien que pour sentir, sur sa chair, leurs mains calineuses et se mirer dans leurs larges yeux sombres. Par elles, elle avait appris tous les artifices qu'emploient les femmes des harems pour se rendre irrésistibles ; elle avivait ses lèvres sous les mousselines diaphanes, allongeait, sur ses tempes, l'ombre des cils, s'épilait, se parfumait et mêlait à ses cheveux des pétales de jasmins et de roses, dont l'odeur calmait ses nerfs. Elle savait lire, écrire, danser, jouer de plusieurs instruments, et les quatre femmes légitimes de Mourad lui portaient une haine farouche.

IV

Les Voluptueuses.

Aïché revenait de la mosquée ; ses paupières meurtries révélaient les larmes abondantes qu'elle avait versées et ses lèvres ardentes gardaient un pli douloureux.

— Elmass, Naïmé, dit-elle d'une voix dolente, venez auprès de moi et chantez pour dissiper mon ennui... Mourad me fait annoncer sa visite, et il ne faut point qu'il me trouve morose.

Elmass eut un rire léger, qui fit étinceler ses dents blanches, tandis que Naïmé préparait les instruments de musique : luth, mandoline à six cordes, accouplées par trois, et sorte de rebec dont elle jouait agréablement avec un archet cintré. Il y avait aussi, à portée de sa main, des darbouka, ou tambours, formés d'un vase de poterie sur lequel une peau était tendue.

— Veux-tu, chère âme, que nous te chantions la complainte de la sultane Zuhrié qui se noya dans les

flots du Bosphore?... ou la chanson d'amour de Kiazim Bey, qui ne put jamais posséder l'objet de sa tendresse?...

— Non, dit Aïché, ces couplets sont aussi mélancoliques que mon cœur, et je veux être gaie pour plaire au maître.

Elmass se coucha aux pieds de la jeune femme, tandis que Naïmé soupirait la romance des « Nuits heureuses », un chant d'amour et de volupté qu'elle accompagnait en sourdine.

Sa voix, un peu rauque et parfois nazillarde, à la mode turque, avait, cependant, un charme très vif. Certaines notes aiguës se prolongeaient jusqu'à extinction de souffle; c'était comme une plainte cristalline venue de très loin, un soupir du vent dans les roseaux.

Le motif de la mélodie se répétait invariablement après quelques trilles et modulations; il finissait par s'emparer des sens qu'il berçait délicieusement. Ces airs, d'un rythme régulier, faisaient naître des nostalgies de caresses et de baisers, toute une occulte volupté qui allait jusqu'à l'âme. Des rêves anciens, des visions inconnues surgissaient dans les fumées bleuâtres du tabac d'Orient, et l'esclave balançait la tête, cédant à la puissance d'incantation et d'évocation de cette musique étrange.

Naïmé avait les seins nus sous sa veste flottante,



Naïmé ouvrit les bras et commença à tourner sur elle-même. (P. 35.)

brodée d'argent. et un large pantalon de gaze laissait deviner les contours de ses jambes.

Elmass montrait également ses formes harmonieuses, ses seins glorieux, à peine soutenus par une large ceinture de soie rose.

Doucement, Aïché soulevait les cheveux de son esclave, caressait ses paupières et ses lèvres du bout des doigts, présentait la paume de ses mains à ses baisers. Puis, frissonnante, elle fermait les yeux, comme pour mieux savourer la musique si délicatement barbare, si mélodieusement sauvage dont le rythme frémissait comme des lèvres d'amant.

— Danse, dit-elle.

Naïmé ouvrit les bras et commença à tourner sur elle-même, déplaçant lentement ses pieds nus chargés d'anneaux. Elle avait pris une écharpe qui se gonflait sur sa tête, palpitait comme une aile de colombe. Longtemps elle tourna, en faisant sauter les bijoux de sa poitrine, en tordant voluptueusement sa croupe et ses flancs, puis, dans un soupir, elle vint s'abattre aux pieds de sa maîtresse.

Naïmé savait beaucoup de chants arabes et persans dont les paroles passionnées allaient à l'âme, dont le rythme bizarre tordait les nerfs; et Aïché ne se lassait point de l'entendre, tandis qu'Elmass promenait ses lèvres sur sa peau fiévreuse.

Les quatre premières épouses de Mourad venaient parfois troubler leur intimité. C'étaient Ikmel, aux yeux sombres, aux seins puissants, Rouchen, dont la chevelure ardente descendait jusqu'à terre, Nourmahal, au singulier sourire, à la chair lactée, Fatma, qui riait de tout et se bourrait, du soir au matin, de pâtes de roses et de cédrat.

Ces créatures d'amour n'avaient point adopté, comme beaucoup de femmes des harems, le costume européen. Leur taille flexible se jouait à l'aise dans les chemises brodées d'or, les corselets fendus sur la poitrine ; et les larges pantalons de soie retombaient sur leurs pieds menus, gaînés d'une fine babouche.

Ikmel, Rouchen, Nourmahal et Fatma mettaient des perles dans leurs cheveux, se couvraient de colliers, de fibules, d'anneaux, de pendeloques, et leur peau, selon l'expression arabe, semblait un heureux mélange de « roses de Bagdad et de lait de chamelle ».

Aimer, se faire aimer, retarder le plus possible l'heure de la retraite voluptueuse, et se procurer les joies d'amour par tous les moyens possibles, telles étaient les seules préoccupations des compagnes d'Aïché.

Les femmes des harems, qui n'ont été élevées que pour le plaisir du mâle, ne conçoivent, d'ailleurs, que les éphémères délices de la possession. Elles ont l'esprit

de la caresse, la rouerie de la chair, et leur vie s'écoule dans un perpétuel désir.

Plus tard, quand les déceptions des sens sont arrivées, quand la stérilité frappe leurs flancs puissants, quand il leur faut oublier le paradis qu'elles ont cherché « sous la plante des pieds de leur maître » elles se livrent aux ivresses dangereuses, à toutes les folies de leur imagination lascive. Elles demandent l'oubli aux philtres terribles des Khodjas, aux inquiétantes négresses qui font commerce avec les djins maléfiques, aux professeurs de magie noire, aux Guezelnas ou sorcières. Elles cherchent, à défaut d'autre félicité, la volupté à rebours.

Mais, la lassitude suit aussi ces ivresses étranges, toujours les mêmes, malgré les efforts de l'esprit affolé; chaque orgie charnelle laisse l'amoureuse plus douloureusement inassouvie, plus désireuse d'autres baisers, d'autres étreintes que certains eunuques, parfois, s'appliquent à satisfaire.

Rouchen et Nourmahal, privées des caresses du maître, avaient, sans doute, vidé la coupe des voluptés secrètes, à en juger par leurs prunelles luisantes, leurs paupières bistrées qui trahissaient les veillées heureuses.

Appuyées l'une à l'autre, elles mordaient au même fruit, ou se passaient la fine cigarette de tabac blond que leurs lèvres déjà avaient mordillée.

Toutes deux détestaient particulièrement Aïché qui leur avait volé l'affection de Mourad, non pas par tendresse pour le pacha sénile, mais par intérêt, car c'est



à la favorite qu'allaient, maintenant, les bijoux, les coffrets précieux, les étoffes brodées de soie et d'or.

Ikmel, Rouchen, Nourmahal et Fatma, fumaient,

chantaient, médisaient et rêvaient, en vidant leurs minuscules tasses de café, en savourant des sirops de griottes et de fraises, des sorbets à la neige, en mangeant des pâtisseries feuilletées (*baklava*) des *halva*, pâtes de sucre, de figues, de noisettes et de pistaches, des *semit*, aux graines de sésame, du *mahléby*, crème épaisse parfumée à la rose. Elles employaient aussi de longues heures à s'épiler, se polir la peau, se métalliser les paupières avec de la poudre d'antimoine, se colorer les ongles et la paume des mains avec du henneh. Le mastic qu'elles mâchaient, leur rougissait les gencives et leur parfumait l'haleine. D'autres soins, plus intimes, les absorbaient également ; de sorte que les journées passaient dans une continuelle tension des sens, un âpre souhait d'étreintes, de caresses et de baisers.

L'on dit généralement que la musulmane est fidèle à son seigneur et maître, et l'on cite de très vieilles histoires de femmes adultères, cousues dans un sac, en compagnie d'un matou et d'une vipère, puis précipitées dans le Bosphore. La vérité est que tout musulman ayant le droit de surveiller les femmes appartenant à sa religion, et de les corriger publiquement, en cas d'infraction à la règle, les intrigues amoureuses sont extrêmement difficiles, pour ne pas dire impossibles. Aussi, n'est-ce point au dehors qu'il faut chercher l'inconduite de l'épouse, mais dans le harem même, où les esclaves,

et, parfois, les eunuques, se prêtent à toutes les fantaisies.



La Turquie est le pays du non-sens, des fausses amours et des prodigalités insensées. Quand il n'y a plus d'argent dans le coffre-fort on cesse de payer les four-

nisseurs qui se résignent, sachant que les tribunaux leur donneraient tort après d'interminables procès fort onéreux. Eussent-ils même gain de cause qu'ils ne pourraient faire exécuter le jugement, car le domicile d'un Turc est inviolable !...

Il y a, dans tout harem de quelque importance, une quantité d'esclaves blancs et noirs. de bonnes d'enfants et d'eunuques. Chaque servante est cantonnée dans une besogne spéciale, les eunuques veillent à la « Porte de Félicité » et l'entr'ouvrent souvent pour leur propre compte.

V

La Visite du Maître.

Mourad, cependant, venait faire à sa bien-aimée la visite de chaque jour.

Les deux esclaves s'étaient éloignées discrètement, après avoir effeuillé des tubéreuses sur le large divan et sur les coussins. Une brise légère arrivait par les grilles des *shaknisirs*, tandis que les tarboukas grondaient dans les pièces voisines, soutenant le chant lascif des petites flûtes, dont le son, parfois, devenait plus ténu qu'un cheveu de verre filé.

Mourad respirait avec peine, et ses yeux voilés contemplaient, au travers des treillages, les eaux indolentes du Bosphore qui se brisaient, au loin, en milliers de paillettes d'argent sous le vol des goëlands et des albatros. Des fontaines entourées d'arabesques, de rinceaux et de fleurs s'étageaient près des mosquées aux larges coupoles, aux frêles minarets. Des essaims de

femmes en férédjés de nuance sombre s'accroupissaient sous les cyprès dans des poses nonchalantes, berçant des enfants entre leurs bras, tandis que passaient les fiacres turcs aux cochers pittoresques, les voitures attelées de buffles noirs et les chiens roux nostalgiques.

Au premier plan s'étendait le petit Champ, planté de cyprès et de tombes, les toits de tuiles roses et les maisons branlantes du quartier de Kassim-pacha. Entre les interstices des monuments effrités, des poules et des canards se poursuivaient, des ânes cherchaient à brouter quelques plantes sauvages et les chiens se nichaient au hasard des ornières et des excavations. Mais, au loin, brillaient les ondes limpides du golfe qui règne de Seraï Burnou aux eaux douces d'Europe ; les lignes mauves et grises des collines, sur le revers desquelles Constantinople se déroule, bornaient l'horizon. L'on apercevait aussi des bouquets de dômes, de minarets, de toitures roses, de cyprès gigantesques, variant, depuis les sept tours jusqu'aux hauteurs d'Eyoub.

Les rues étaient bordées de magasins de tabac étalant leur blonde provision de latakié au soleil, de boucheries aux viandes rouges, éclatant comme des fleurs monstrueuses sous le vol des mouches bleues, de cafedjis offrant les narghilés somptueux, de pâtissiers, enfournant le baklava. Et puis, c'étaient des tombes, encore et toujours des tombes, coiffées de turbans ou de

fez coloriés, à la nouvelle mode. Les pieux funéraires, penchés à droite, à gauche, en avant, en arrière, semblaient des derviches ivres, titubant une danse sacrée. Quelques colonnes décapitées avaient leur turban à terre comme des têtes coupées.

Une lumière cristalline, d'une pureté incomparable, baignait tout le décor qu'animait le tourbillon des bateaux à vapeur chauffant pour Therapia ou Kadi-Keuï.

Mourad, après avoir contemplé le paysage admirable, se retourna vers la jeune femme qui porta la main à sa bouche et à son front, selon la mode turque, puis, attendit, en baissant les yeux, le bon plaisir du maître.

— Aïché, dit-il, je désire ta caresse, aujourd'hui encore plus que les autres jours; viens auprès de moi et sois soumise à mes caprices.

La jeune femme avait pâli, car elle prévoyait le supplice qui allait commencer, et qui, peut-être, se poursuivrait pendant longtemps. La tête de vieil ara déplumé de son seigneur et maître se penchait amoureusement vers elle, une lueur rousse qu'elle connaissait trop brillait dans son œil jaune.

Avec des frissons joyeux, il promenait sur la rondeur de ses flancs des doigts crochus aux noueuses phalanges. Un peu de bave mousseuse coulait à la commissure de sa bouche qui bégayait des mots tendres.

— Aïché, mon pur trésor! ma coupe d'ivresse! mon calice enchanté, livre-moi ton corps et tes lèvres.

Avec dégoût, elle subissait l'étreinte sénile, se prêtait aux exigences du vieil homme qui usait d'elle comme d'un animal conquis, une bête d'amour chèrement achetée.

Elle ne parlait pas, serrant les lèvres pour ne pas crier, et souhaitant de tout son être l'enfant qui, peut-être, la délivrerait des odieuses caresses.

— Aïché, as-tu bien prié aujourd'hui pour qu'Allah me donne un fils aussi doux, aussi beau que toi?... Jamais, avant ta venue, je n'avais ressenti de tels transports! Et, pourtant, mes autres femmes sont pleines de charme et de séduction?... Qu'as-tu donc pour éveiller en moi de si surprenantes extases?...

Et, en effet, Aïché avait cette puissance magnétique que certaines créatures possèdent à leur insu. La plus savante coquetterie, les plus subtiles préméditations de la conquête ne sauraient donner à une femme l'attrait de cette force occulte qui, invinciblement, domine les hommes. C'est une grâce mystérieuse, un pouvoir infernal et divin qui rayonne autour de quelques êtres et subjugue les volontés complaisantes ou rebelles au même degré de fascination.

Aïché, d'ailleurs, avait une de ces beautés qu'on peut analyser sans crainte. Ses longs yeux verts en

amande, aux regards voilés, saturés de désir, de rêve et de volupté, ses sourcils déliés, délicatement dessinés comme à l'encre de Chine, son nez pur, légèrement aquilin, ses lèvres empourprées et ses dents étincelantes en faisaient une créature admirable de force et d'amour. Plus l'examen de sa personne était minutieux, plus on remarquait la finesse des détails et la perfection de l'ensemble. Toutes les séductions de la femme se trouvaient réunies en elle, et, pour faire ombre à ce chef-d'œuvre humain, jamais l'œil n'apercevait ce qui aurait pu repousser ou refroidir l'adoration.

Ickmel, Rouchen, Fatma et Nourmahal l'eussent volontiers accusée de cueillir des verveines, la nuit, dans le grand Champ des Morts et de faire commerce avec les djins pour ensorceler la volonté du maître.

En réalité, le charme de sa domination ne résidait ni dans la couleur de ses prunelles glauques au reflet d'aigues-marines, ni dans son sourire de fleur épanouie, ni dans le son un peu plaintif de sa voix. On subissait sa domination, mais on ne l'expliquait pas. Elle était une créature de mystère et de fatalité jetée sur le chemin des hommes pour leur salut ou leur damnation, selon la volonté d'Allah !

Mourad, fort glorieux, sortit de la chambre d'Aïché qui livra son corps meurtri à ses deux esclaves. A la suite de ces étreintes pénibles, Elmass et Naïmé frot-

taient de parfums et de baumes les membres de la jeune femme, la couvraient d'étoffes nouvelles, soyeuses, diaphanes, et présentaient à ses lèvres sèches la boulette de haschich qui devait lui faire oublier l'outrage qu'elle avait subi.

Cette pâte-confiture, que connaissent bien les femmes de harem, est faite avec des fleurs de chanvre mâle, du beurre, du miel, du poivre, de la muscade, un peu de poudre de cantharide et des essences odoriférantes.

Les esclaves préparent avec soin ce mélange, qui doit être savamment dosé pour dégager toute l'âme végétale de la plante magique. Ce chanvre vient, le plus souvent, des environs de Bassorah, du Yemen ou de l'Égypte.

On offre, aussi, le haschich sous forme de sorbet. Quelques fanatiques fument la poudre enivrante dans des narghilés, ou de légères pipes de terre pour prolonger l'exquise sensation qui les envahit, et qui, peu à peu, leur fait perdre la notion des choses.

Aïché, sous les caresses de ses esclaves, se renversait bientôt, les lèvres entr'ouvertes, les prunelles chavirées, et Naïmé, qui connaissait bien les effets de la crise et le rôle qu'elle devait jouer, donnait à sa voix une intonation plus mâle.

— O ma maîtresse ! ô mon amante ! disait-elle, livre-moi ta bouche, livre-moi ton corps ; je suis celui

qui te désire éperdument ; je suis l'homme jeune et passionné que tu as choisi, le dispensateur des félicités humaines et divines, l'unique possesseur de ta beauté !...

Et, de fait, Aïché, que les étreintes égoïstes de Mourad n'avaient fait qu'énerver douloureusement, goûtait alors les ineffables voluptés de la possession. L'esclave, qu'elle pressait sur son cœur, avait changé de sexe. Elle retrouvait, en elle, l'amant de ses rêves, celui qu'elle souhaitait si ardemment et que réclamait sa jeunesse en fleur.

Ces impressions de rêve étaient tellement profondes qu'elles persistaient au réveil, et que Aïché se grisait de leur souvenir durant de longues heures.

Certes, elle aimait ses esclaves, mais leur tendresse ne pouvait combler le vide de son âme ; la terrible névrose qui sévit dans les harems ne l'atteignait que passagèrement et faute de mieux.

Tandis que ses compagnes, trop ardentes et privées de toute occupation intellectuelle, s'adonnaient avec ivresse au vice dissolvant, elle demandait au songe l'illusion des caresses avouables, la joie menteuse de l'esprit et du cœur.

En Turquie, l'amour de chaque sexe pour lui-même est le mal reçu, accepté, qui, peut-être, a participé à l'affaiblissement de la race, à son engourdissement moral, à sa déchéance physique.

4

VI

Conspiration.

Ikmel, Rouchen, Nourmahal et Fatma causaient avec animation autour d'un vaste plateau de métal contenant des pâtisseries, du *mahléby* à l'eau de rose, des pâtes de *lokoûm*, des confitures de cerises et de minuscules tasses à café dans des *zarfs* d'argent. Les jeunes femmes fumaient des cigarettes de tabac blond qu'elles roulaient prestement entre leurs doigts chargés de bagues.

Rouchen avait passé son bras autour de la taille de Nourmahal, et Ikmel, la *Khanoun*, aux seins puissants, agaçait Soab, l'eunuque mélancolique, qui, debout devant la porte, semblait songer à des choses lointaines, vagues et douloureuses.

— Alors, demandait-elle avec insistance, voici trois jours que tu n'as point mené Aïché à la prière?... Pourquoi?... Elle n'est point malade?...

— Oh! dit Fatma, la rieuse, c'est que peut-être Aïché

n'a plus rien à demander au Prophète... Peut-être ses flancs ont-ils senti tressaillir le fruit de sa tendresse.

Rouchen éclata de rire.

— Ce serait bien invraisemblable!... Est-ce que nous n'avons pas toutes demandé la même grâce, sans jamais avoir été exaucées?...

— Oui, appuya Ikmel, ce n'est pas quand les ans s'amoncellent sur le chef de Mourad que cette faveur tant souhaitée lui sera offerte.

— Ce qu'il y a de certain, reprit Rouchen, c'est que Aïché ne sort plus de son appartement, et qu'elle refuse toute visite.

Nourmahal avait sur les lèvres son étrange et mystérieux sourire; pourtant, elle gardait le silence, les yeux mi-clos, la tête appuyée à l'épaule de Rouchen.

— Tu ne dis rien, Nourmahal, saurais-tu quelque chose?

La jeune femme s'étira comme une chatte voluptueuse, mordilla les tresses rousses de son amie, et, plus câlinement, se pressa contre elle.

— Interrogez Elmass et Naïmé, répondit-elle, vous apprendrez ainsi les choses qui vous intéressent. Aïché n'aime que ses deux esclaves, et je ne crois pas qu'elle ait des secrets pour elles.

— Elmass et Naïmé ne diront rien.

— Oh! en y mettant le prix.

— Non, déclara Fatma, qui se bourrait de confitures, j'ai déjà essayé.

— Et toi, Soab, tu ne veux point trahir le secret de l'amour ?...

Les quatres femmes se mirent à rire en montrant au jeune homme un peu de leur poitrine ronde et ferme.

— Je n'ai rien vu, ni rien entendu, soupira l'eunuque, en baissant les yeux.

— Ah ! dit Rouchen, le secret est bien gardé, mais je connais un moyen très simple de tout savoir.

— Lequel ?... demandèrent avidement Ikmel, Fatma et Nourmahal.

Rouchen, après avoir donné un dernier baiser à son amie, repoussa le plateau aux friandises, et se leva d'un bond.

— Venez, dit-elle.

Toutes, en secouant leurs anneaux et leurs colliers, s'étaient dressées sur les coussins. Leurs regards luisants interrogeaient Rouchen avec ardeur. Mais, cette dernière, un doigt sur les lèvres, se dirigea vers la porte, l'ouvrit lentement, longea un couloir, puis un autre, traversa une pièce obscure, s'assura que l'eunuque ne la suivait point, et, désignant à ses compagnes une ouverture ronde pratiquée dans la cloison et dissimulée dans une arabesque :

— J'ai fait un petit trou pour voir dans la chambre

d'Aïché, murmura-t-elle à voix basse : ainsi, nous finirons bien par savoir.

— Si le maître nous surprenait !

— Ce serait la disgrâce !

— Ce serait l'exil...

— La mort, peut-être...

Rouchen eut un geste d'insouciance.

— Bah ! regardons toujours, nous réfléchirons après.

Pour satisfaire leur passion, pour mener à bien une intrigue, une aventure d'amour ou de vengeance, les femmes turques sont fort téméraires. L'esprit et les sens toujours surexcités par la vie molle et lascive du harem, les caresses de leurs compagnes, les récits fabuleux et les confidences voluptueuses, rien ne leur coûte pour atteindre le but qu'elles se sont proposé. Lorsqu'elles veulent frissonner sous l'étreinte du mâle, elles témoignent d'une hardiesse et d'une science amoureuse inouïes, car leur unique désir est d'obtenir la nuitée triomphale qui assurera leur avenir en les faisant mères.

Pourtant, elles palpitent d'effroi aux prédictions des magiciennes, aux histoires légendaires qui ont fait du Bosphore le tombeau des amours coupables ; leur sang se glace à l'idée de périr dans le sac immonde qui paralysera leurs efforts et les livrera à la mort infâme en compagnie d'un serpent et d'un chat. Elles savent que quelques-uns de ces récits ne sont pas mensongers et qu'il

faut tout craindre de la colère et de la jalousie des eunuques.

Il est vrai que les femmes turques sortent librement, vont se promener à Hyder-Pacha, s'assoient sous les cyprès du Champ des Morts de Péra et de Scutari, causent sous les arcades des mosquées avec leurs compagnes, parcourent le Bosphore en caïque, et se rendent d'interminables visites. Mais elles sont toujours accompagnées par des duègnes ou des eunuques; les mœurs publiques les protègent et les surveillent encore plus étroitement que la vigilance des serviteurs.

Les intrigues ne sortent donc guère des harems et c'est là seulement qu'il faut chercher le mot de tant de douloureuses énigmes.

Rouchen, appuyée contre la cloison, regardait par l'ouverture ronde qu'elle avait ménagée ; l'on pouvait apercevoir, en s'approchant de la boiserie, une partie de la chambre d'Aïché.

Cette dernière, mortellement pâle, était étendue sur le divan, et sa main distraite effeuillait des roses dans les cheveux de Naïmé, accroupie à ses pieds. Un peu plus loin Elmass lisait un poème arabe d'une voix dolente, et cette lecture ne semblait point distraire la mélancolie d'Aïché.

— Cesse, dit-elle, je vais essayer de dormir.

— Souffres-tu davantage, ô maîtresse chérie?...

— Non, je ne souffre pas, mais un grand vide se fait dans ma pensée, il me semble que je ne suis déjà plus de la terre; un froid de glace se répand dans tout mon être.

La jeune femme cacha son visage dans les coussins, tandis que les esclaves, les yeux pleins de larmes, se retiraient dans le fond de la chambre.

Ickmel, Nourmahal, Rouchen et Fatma avaient, tour à tour, appuyé leur front à la cloison pour regarder par l'étroite ouverture.

— Eh bien ! murmura Ikmel, elle est malade, voilà tout.

— Pourquoi est-elle malade ?...

— Un malaise comme nous en avons toutes.

— Non, elle aura abusé du haschich ou des caresses de ses esclaves.

— Elle en a le droit.

— Ah ! si elle pouvait mourir !

— Le maître nous reviendrait.

— Il nous ferait des présents comme jadis.

Mais Ickmel se dressa, farouche.

— Et si elle portait dans ses flancs l'enfant tant désiré ?...

Consternées, elles se regardèrent.

— Mourad ne peut plus avoir d'enfant.

— Qu'en savons-nous ?



Soab, l'eunuque mélancolique, debout devant la porte, semblait songer à des choses lointaines. (P. 51.)

— Elle aura employé les herbes magiques du Champ des Morts et les djins l'ont visitée la nuit...

— Elle aura essayé les pratiques des sorcières damnées...

— Il faut veiller, souffla Ickmel, la plus acharnée des quatre khanouns... Toutes nous viendrons surveiller notre ennemie.

— Et si l'eunuque nous surprend?...

— Pensez-vous qu'il soit avec elle ?... demanda Rouchen, soupçonneuse.

— C'est à coup sûr l'espion du maître, assura Fatma.

Mais Nourmahal, accentuant son mystérieux sourire, hocha la tête.

— L'eunuque aime Aïché, dit-elle lentement, et c'est le plus dangereux de nos ennemis.

— Lui aussi! murmura Ickmel avec rage!... Qu'a-t-elle donc pour ensorceler tous ceux qui l'approchent, depuis le maître jusqu'aux esclaves ?...

— Elle est belle, dit Fatma.

— Mais, protesta Rouchen, nous sommes belles aussi et, pour l'esprit, nous la valons bien.

— Oui, reprit l'inquiétante Nourmahal, mais elle possède un charme étrange, occulte, invincible, qui soumet les êtres qu'elle approche. Vous ne sauriez lutter contre l'insaisissable. Et puis, ce qui est écrit, est écrit, notre sort est entre les mains d'Allah qui peut, à sa

guise, faire le bien et le mal. Par curiosité, laissons marcher la vie; elle nous réserve bien des surprises, malgré son apparente monotonie.

— Tais-toi! dit Rouchen dans un baiser, tu parles comme un verset du Koran, mais tu te moques de nous!...

— Oh! vous apprendrez bien des choses qui vous étonneront...

— Dis-nous ces choses?...

— Je les ignore... mais l'esprit du péché a soufflé sur cette porte!



Rouchen regardait par l'ouverture qu'elle avait ménagée (P. 55.)

VII

Le Mal d'Orient.

Tandis que les quatre femmes regagnaient leur appartement, Aïché, les yeux clos, les lèvres blêmes, demeurait immobile dans le désordre des coussins. Brisée par l'insomnie et la fièvre, elle était arrivée à cet état de langueur où le corps n'a plus la force de porter l'âme.

Par moments, cédant à la prostration qui s'emparait d'elle, elle trouvait ce repos factice qui ressemble au sommeil et dont les rêves sont des visions d'épouvante.

Lorsqu'elle sortait de cette léthargie, Elmass et Naïmé, qui ne la quittaient pas, se précipitaient à ses pieds et la couvraient de caresses avec des cris joyeux.

— Oh! disait-elle, je voudrais pouvoir être libre et vous emmener loin de cette chambre maudite, où l'amour est un viol, où toutes les actions mentent, où le cœur, chaque jour, se contracte plus douloureusement!

— Ne parle plus, chère maîtresse, suppliaient les esclaves avec épouvante ; nous te comprenons, mais il ne faut point que d'autres connaissent ton tourment.

L'abus des stupéfiants, les songes morbides, les exigences de Mourad et la tristesse d'une existence murée avaient petit à petit amené la jeune femme à un état de dépérissement extrême. Chaque jour son visage pâlissait davantage, ses yeux s'entouraient de cernes bleuâtres et la maigreur de ses mains accusait tout le délicat agrafement des os. Parfois, une toux sèche soulevait sa poitrine et le mouchoir qu'elle portait à ses lèvres se maculait de rose.

Elle dédaignait le dévergondage naïf de son entourage, cette démoralisation inconsciente, moitié cynique, moitié candide qui règne dans la plupart des harems. Elle ne cherchait même plus, avec ses esclaves favorites, l'entraînement des illusions voluptueuses, ni la satisfaction incomplète des sens. Tandis que ses compagnes s'imaginaient qu'elles exerçaient une sorte de sacerdoce de l'amour, même auprès du maître impuissant, et en tiraient gloire, elle gémissait sur le vide de ses journées, l'inutilité de sa vie.

Inquiet, Mourad s'était décidé à appeler auprès de la malade le médecin attaché au harem, le seul homme qui eût le droit de franchir la porte sacrée.

Ce médecin, âgé d'une trentaine d'années, était d'ori-

gine arménienne et possédait quelque fortune, ce qui lui donnait une liberté relative. Il avait déjà soigné les femmes du pacha et toute confiance avait été accordée à sa discrétion, à son honorabilité, à sa science.

Il vint donc, en grand secret, examiner la favorite



de Mourad, tandis qu'Elmass et Naïmé se cachaient dans une pièce voisine et que Soab veillait au dehors.

Michaël bey demeurait silencieux devant Aïché, qui étouffait dans son mouchoir un accès de toux sèche. Il n'avait pu, sans émotion, supporter le regard alangui, tout chargé d'effluves des grands yeux verts de la jeune

femme, et c'est en tremblant qu'il continuait son examen médical.

Il y avait un peu d'hystérie, un peu de névrose dans le cas de la malade, mais une affection plus grave était à craindre, et le médecin, à voix basse, prononça le mot de phtisie.

Il griffonna une demi-page d'hiéroglyphes destinés au pharmacien, et se retira en annonçant sa visite pour le lendemain.

Aïché, cependant, avait suivi de son regard dolent la haute silhouette de Michaël qui disparaissait derrière les draperies, et une émotion nouvelle avait précipité les battements de sa poitrine.

Songeuse, maintenant, elle revivait son enfance insouciante au pays des Tcherkesses, et, bientôt, une vision la pénétrait et la faisait tressaillir.

Les quelques tableaux restés en sa mémoire avaient le relief des premières impressions. Tout était coloré, sans grande exactitude, car l'esprit de l'enfant grossit et déforme. C'étaient comme des réminiscences de rêve à l'heure où l'âme flotte encore entre la veille et le sommeil.

Elle se rappelait avoir été élevée à la campagne, au milieu des hommes rudes, qui, tout le jour, peinaient dans les sillons. Elle revoyait les compagnes de ses premiers jeux : des fillettes à moitié nues, les cheveux

emmêlés, les joues brunies par le grand soleil, avec lesquelles elle allait se rouler dans les roseaux, cueillir des baies rouges le long des haies ou ramasser des pierres plus polies que l'agate.

La maison de son père surgissait devant elle à l'orée d'un bois profond avec sa porte coupée, presque toujours ouverte, ses solives enfumées et son aire humide.

Un vieux tapis lui servait de couchette, et, tout le jour, elle courait par les chemins.

Puis, elle avait fait la connaissance d'un marchand d'esclaves qui lui avait appris la valeur de sa beauté naissante et le parti qu'elle en pourrait tirer. Hamid Agha, l'ayant achetée un prix modique, l'avait fait instruire soigneusement, pensant prélever un large bénéfice sur sa grâce précoce, encore affinée et mise en lumière par toutes les ressources de la coquetterie féminine.

Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, Hamid Agha la conduisit à Stamboul pour la faire voir à quelques amateurs; ceux-ci la trouvant trop jeune promirent de repasser plus tard. Mais, un chef de malandrins qui pillait les faubourgs, la remarqua et l'enleva, un beau soir, pour lui apprendre les danses de son pays et l'exhiber dans ses représentations foraines.

Elle se rappelait, maintenant, son existence bizarre dans les petites rues de Constantinople où se coudoyaient

les prostituées de toutes les catégories, chair à plaisir brutalement étalée pour éveiller la convoitise du passant. Elle voyait passer, sous la saillie des shaknisirs, les matelots levantins et étrangers, les portefaix, les derviches, les imans, les marchands russes, les juifs polonais, autrichiens et roumains, le vieux Turc indifférent, comme muré dans son fatalisme, le Persan inquiet à l'œil investigateur, le cafedji offrant les narguilhés, les skiros, le lokoum, le mastic ou le raki. Elle voyait courir les chiens roux, efflanqués, en quête de quelque proie de rebut; et la rue étroite, tortueuse, aux maisons étrangement bariolées, l'emplissait de crainte et d'étonnement.

Le jour il y avait, dans ce coin de vieux faubourg, un mouvement, une couleur magique, un entraînement qui en cachait la fange et la laideur. Mais le soir y ramenait les scènes de meurtre et de vol, les tumultes orgiaques, les prostitutions, les rires atroces et les râles d'agonie.

Les maisons publiques se retrouvaient à chaque pas depuis les bords de la mer à Galata. Elles débordaient jusqu'à Yuksek Calderem, s'épanouissaient à Péra, en longeant la grande voie, avaient leurs ramifications jusqu'à la rue de Brousse et la route de Chichli.

En bas de la montagne, dans les marécages de Galata, où vivait Aïché, les femmes semi-orientales se drapaient

dans des étoffes éclatantes, mêlaient des fleurs à leurs cheveux sombres, admirables souvent, se couvraient de bijoux barbares et de sequins, traînaient leurs pieds nus dans des socques de bois.

L'éclat des draperies grossières, le luxe frelaté des bijoux, le fard détrempé sur les chairs nues, tous ces accessoires de l'imposture des bouges galants, annonçaient chez ces femmes le danger des caresses, le poison des baisers cueillis par toutes les bouches. Les formes souvent étaient exquises ou sculpturales, la ciselure des traits pure et délicate, les yeux fulguraient entre les paupières sombres et les chevelures rousses ou brunes battaient les flancs en lanières ondoyantes.

D'où venaient ces créatures d'amour?... Pourquoi sacrifiaient-elles aux démons de la luxure et comment, étant si belles, n'avaient-elles point rencontré un seul amour honnête sur l'abîme de la prostitution?...

Quoi! dans une ville immense comme Constantinople, il ne s'était pas trouvé quelques dévouements généreux pour sauver ces jeunes filles dans l'épanouissement de leur grâce séductrice et de leur innocence?...

Leïla, qui n'était point encore Aïché, se posait ces mélancoliques questions, et une infinie pitié noyait son âme.

Par quels secrets de physiologie, la misère des parias d'Orient, l'appauvrissement des unions sordides ont-ils

pu incarner et donner la vie à ces êtres presque effrayants de beauté et de charme ?...

Des hommes venus des cinq parties du monde, prennent part au festin de chair humaine qui se donne à toute heure du jour et de la nuit. Vingt langues résonnent dans ces antres effroyables du vice. Ces hymnes de volupté brutale s'exhalent dans des vapeurs de raki, de porto ou de wiski. Et, leur besogne terminée, les filles aux yeux de braise, aux lèvres sanglantes, reparaissent sur leur porte, appelant le passant du geste, du sourire et de la voix.

Aïché, sans trêve, les voyait recevoir, dans leurs petites maisons, le visiteur inconnu que leur beauté avait séduit. Derrière les fenêtres grillées, elles fumaient leur cigarette, tandis que des vieilles femmes, affreuses sorcières du Walpurgis, nettoyaient la chambre ou lavaient quelques chiffons dans un baquet.

Aïché, ou Leïla, de son nom circassien, assistait de sa roulotte aux marchés grossiers, aux brusques étreintes, aux serviles complaisances de tout un peuple de courtisanes soumises au désir du mâle.

Les créatures, qui composaient le personnel de ces maisons du vice, étaient en grande partie des juives et des Galliciennes. On y trouvait aussi des Polonaises, des Grecques, au type superbe, à la taille cambrée, au nez aquilin, aux traits réguliers, des Hon-

groises, des Italiennes, des Allemandes, aux yeux ingénus, au teint rose.

Dans ces antres de volupté sordide on buvait jusqu'à rouler dans les ravins, on insultait les filles, après avoir reçu leurs caresses, on s'assemblait pour jouer ou se livrer à quelque orgie de haut goût.

Les Turcs venaient peu dans ces établissements. C'est à peine s'il existe à Stamboul une ou deux maisons tenues par des Persans et remplies d'esclaves blanches jeunes et jolies. Les Ottomans, qui peuvent avoir dans leur harem autant de femmes qu'ils en désirent, ne recherchent point ces sortes de plaisirs. Le Turc, au fond, méprise la femme, et s'il vante parfois la beauté d'un objet tendrement aimé, c'est toujours celle d'un jeune garçon. Pour ces préférences à rebours l'éloquence musulmane n'a point assez d'adjectifs enflammés et beaucoup de fervents possèdent un harem exclusivement masculin.

Aïché, pleine de révolte et de dégoût, avait résisté à toutes les sollicitations du vice. Elle vivait avec le chef qui, cependant, la respectait, comptant la vendre plus tard, lorsqu'elle serait dans tout le développement de sa prestigieuse beauté.

Mais une insurrection ayant éclaté dans les vieux quartiers arméniens, les maisons furent brûlées et les habitants massacrés. Des soldats ivres déshabillèrent la

jeune fille et, comme elle leur résistait, l'accablèrent de coups. C'est alors que Mourad pacha, passant par là pour activer le zèle des Osmanlis, la remarqua et l'acheta pour son harem. Elle dut subir l'approche du vieil homme qui meurtrit sa chair délicate et s'attarda cruellement au festin de volupté.

Telle avait été l'initiation de la fillette qui, épuisée par ce viol et toute une existence de misère, tomba dans une langueur profonde et un sombre découragement.

Aïché, encore vierge de corps, avait donc assisté à toutes les comédies du vice, et son âme s'était attristée de tant d'abjection. Lorsque Mourad l'avait emmenée pour distraire sa vieillesse, elle avait espéré une existence meilleure, et c'est avec reconnaissance qu'elle avait gagné la retraite de ce nouveau maître.

Malheureusement, elle avait encore retrouvé là, parmi les femmes du pacha, la même perversité, le même appétit de luxure, aggravés par l'hypocrisie et la haine. Le cadre était plus luxueux, mais le mal avait gangrené les consciences dans la maison du riche comme dans l'antre de la prostituée.

L'immoralité entre femmes valait l'immoralité masculine. Elle était la conséquence de la vie sensuelle, monotone et oisive des harems. Toutes ces amoureuses, sans amants, négligées par leur seigneur, étaient la proie d'un désir morbide qui les poussait à se demander

réciproquement l'oubli de leur monstrueuse et inutile existence.

Aïché, la favorite, avait été bientôt détestée par toutes ces créatures inquiètes et jalouses. Elle était l'ennemie, la charmeuse qui leur volait leur faible part de bonheur, leurs bijoux et leurs parures, car c'était désormais à elle qu'allaient tous les présents.

Malgré son indifférence dédaigneuse elle avait surpris bien des regards de haine fixés sur elle, et des phrases menaçantes, murmurées à voix basse, l'avaient parfois fait tressaillir.

Nourmahal, avec son équivoque sourire, prétendait que la nouvelle n'était qu'une goule, un vampire dont, seule, la combustion pourrait avoir raison.

Rouchen, immédiatement, avait proposé de mettre le feu à la partie du harem qu'elle habitait. La jeune femme, surprise dans son sommeil, serait brûlée vive. Puis, on mêlerait ses cendres avec de la terre, que l'on transporterait au loin dans des directions diverses pour que l'âme maudite ne pût reconstituer le corps de l'ensorceleuse.

Ikmel préférait le poison, moins compromettant, et elle offrait de mêler certaines drogues mystérieuses aux aliments de sa rivale.

Fatma, la rieuse, pensait que le haschich accomplirait, petit à petit, son œuvre malfaisante et qu'il n'était

pas besoin de recourir à des moyens aussi dangereux.

Quel plaisir pour ces femmes nostalgiques de jouer aux criminelles dans les chambres closes, parfumées de jasmin et de rose, dans la douceur des étoffes soyeuses et l'énervement des caresses !... Elles étaient joyeuses de se créer un rôle, quel qu'il fût, de quitter l'état humiliant de simples spectatrices. Et, il y a, dans la vie des femmes, bien des conspirations qui n'ont pas d'autre origine que ce besoin d'agir, de sortir de l'ombre, de faire acte d'énergie et de volonté.

Tout être humain est saisi d'allégresse à la pensée seule d'une aventure quelconque, d'une escapade, d'un voyage, d'une mission à remplir, et cette satisfaction grandit en raison directe de la hauteur sociale de celui qui va agir pour le bien ou le mal de ses semblables.

VIII

Rêve de haschich.

Aïché songeait à Michaël, le médecin du harem. Elle savait qu'il était d'origine arménienne et que les siens avaient eu beaucoup à souffrir de la domination turque.

La guerre d'Orient a fait l'éducation des peuples, et personne n'ignore les barbaries qui, dans la postérité, feront ombre aux lumières dont les derniers siècles, glorieux de leur science et de leur civilisation, s'attribuent le monopole !...

Aïché, les yeux fermés, les lèvres sèches, entendait, sous l'empire de la fièvre, toutes les plaintes jusqu'alors étouffées, tous les cris qu'elle n'avait jamais écoutés, tous les gémissements arrachés aux longues et injustes tortures d'un peuple sacrifié. Elle se trouvait transportée, par un soudain enchantement, au milieu des angoisses dont est semée cette terre de l'Asie occidentale, jadis indépendante, aujourd'hui soumise à la domination turque.

Michaël lui parut beau et secourable ; elle souhaita une aggravation de son mal pour le revoir souvent et lui confier ses peines.

— Elmass, Naïmé, apportez-moi la pâte magique, afin que mon rêve se colore de tous les feux de mon désir. Je veux vivre doublement aujourd'hui !

Naïmé, pourtant, essayait une vague résistance.

— Le haschich t'a fait mal, maîtresse chérie, et nous avons reçu l'ordre de ne plus t'en donner... Elmas, d'ailleurs, a caché le *m'ahadjoune*.

— Elmass ne voudra pas me contrarier, soupira la jeune femme, et vous me bercerez dans vos bras pendant que ma pensée s'envolera vers d'autres horizons immuablement bleus... Je veux être heureuse une fois encore !...

Les deux esclaves se consultèrent du regard, mais elles étaient sans force contre la volonté de la jeune femme.

Les phénomènes de l'hallucination produite par le haschich se manifestent en tableaux pleins de relief et de lumière. Ils peuvent être dirigés selon le désir du dormeur, qui n'a qu'à invoquer, avant son sommeil, l'image qui le tente, à moins qu'une personne ayant de l'influence sur lui ne prononce un nom particulièrement aimé. Le haschichien, alors, croira étreindre l'objet de ses amours et frissonnera sous d'imaginaires caresses.

De ces erreurs intellectuelles résultent des impressions profondes et voluptueuses. Le corps, il est vrai, n'obéit plus à la conscience, il ne saurait se mouvoir à sa guise, il est sous la domination d'une sorte de stupeur nerveuse pour tout ce qui n'est pas la conséquence de son idée fixe.

Aïché, une fois de plus, savoura l'étrange ivresse qui, petit à petit, épuisait sa chair et son esprit. Elle ignorait, l'imprudente, que l'amour s'infiltre dans l'âme, à la moindre occasion, que chaque jour la passion grandit et s'exalte, que les obstacles l'irritent, que la solitude l'affole jusqu'au moment où, victorieuse, elle s'empare invinciblement de l'être entier.

Toutes les flammes de son imagination, toutes les ardeurs de son jeune sang se déchaînaient dans le songe érotique; l'amant souhaité n'était plus une fiction éphémère, une vision errante, c'était Michaël, maintenant, qu'elle pressait follement sur son sein, c'était son baiser savant et profond qui la faisait défaillir.

La nuit vint sans dissiper le rêve adorable. Étendue sur le divan, immobile et pâle, elle vivait cependant un infini d'amour, et, tandis que son corps inerte semblait avoir été retiré de quelque sépulture, son esprit éperdu se grisait d'espace, d'azur, de soleil et de mélodie.

Aïché, certes, méritait d'être choisie par un amant séduisant, passionnément aimée, et elle était l'esclave

d'un vieillard!... Elle prodiguait honteusement les inestimables trésors de sa chair liliale à un homme qui l'humiliait par sa tyrannie dédaigneuse et profanait sa jeunesse. Ah! comme elle fût volontiers descendue de ce piédestal où elle ne recevait, au lieu d'encens, que des ordres pénibles et des menaces jalouses! Comme elle eût secoué ces absurdes chaînes que les Ottomans rivent aux pieds des femmes et que les femmes subissent par faiblesse ou lâcheté d'habitude!

Elle fermait les yeux et d'étranges voluptés enveloppaient son être. Puis, elle se voyait, fuyant dans la nuit; mais un obstacle, tout à coup, se dressait devant ses pas et elle faisait de vains efforts pour le franchir; une pierre se détachait d'un mur, tombait sur sa poitrine et l'écrasait de sa masse. Parfois, aussi, elle enlevait les grilles de sa fenêtre, se laissait glisser le long du balcon. Elle allait toucher terre, elle était libre... Mais des hommes l'entouraient et donnaient l'alarme. Alors, elle s'éveillait en sursaut, le front mouillé de sueur.

— Elmass, Naïmé! sanglotait-elle, pourquoi avez-vous cessé de me bercer comme un enfant malade?... d'horribles visions m'ont visitée! Venez, reprenez-moi sur votre poitrine, afin que je poursuive le songe heureux!

Dociles, les esclaves tentaient de rappeler l'illusion charmante, et Aïché, trompée par leurs caresses, retrouvait les séductions dangereuses qui charmaient ses

sens. Déjà son amour était si grand, qu'elle ne concevait plus la possibilité de vivre loin de Michaël ; elle gardait au cœur une de ces passions profondes dont on peut mourir lorsqu'elles sont sans espoir... Que faire, cependant ?... Elle n'avait plus ni parents, ni famille, ni personne au monde qui pût la protéger et la secourir. A peine si elle savait son âge et si elle connaissait le lieu de sa naissance !...

Pourtant, les baisers de ses esclaves la réchauffaient. D'autres visions passaient devant ses yeux troubles, et, plus follement, elle s'abandonnait aux divagations du haschich :

« C'était un soir d'orgie, les femmes gisaient sur les tapis aux bras des eunuques et des esclaves ; les porcelaines précieuses, les grands plateaux de cuivre, les lampes emplies d'huile parfumée avaient été renversés ; des bougies brûlaient encore mettant le feu aux tentures qui se consumaient lentement.

« Aïché, tremblante, considérait ce spectacle étrange, ne sachant s'il fallait fuir ou porter secours à ces malheureuses que les flammes allaient atteindre infailliblement. Cependant, elle avançait toujours, mais, à mesure qu'elle traversait les nombreuses pièces du harem, son trouble augmentait. Elle entendait des voix confuses, des gémissements, et, dominant ce sourd murmure, des sanglots convulsifs.

« Un eunuque paraissait, tout tremblant, derrière une draperie.

« Il expliquait que Mourad se mourait et que le médecin l'avait lâchement assassiné pendant son sommeil.

« Aïché allait s'élancer pour protéger celui qu'elle aimait ou se faire tuer à sa place ; mais la lourde tapisserie se soulevait de nouveau et, dans l'encadrement de la porte, apparaissait le coupable, Michaël, pâle, échevelé, les habits en désordre. Elle poussait un cri, ouvrait les bras, mais ses forces la trahissaient. C'était plus d'émotion qu'elle n'en pouvait supporter. »

Sous l'étreinte morbide de ce rêve étrange, Aïché sentait son cœur s'affadir d'angoisse, elle se débattait follement et roulait sur le tapis.

Mais, bientôt, la douce pression d'une main qui serrait la sienne, un murmure caressant la rappelaient à la vie.

Elle ouvrait les yeux et demeurait éperdue d'extase.

N'était-ce point un de ces divins mensonges qui, parfois, bercent la fièvre des malades, la suprême erreur des agonisants ?... Le médecin était là, près d'elle, agenouillé, penché sur son visage. D'une main, il lui soutenait la tête, de l'autre, il interrogeait ce cœur qui ne battait que pour lui.

Après les tortures des précédentes visions, c'était

pour Aïché un instant adorable. Elle aurait pu parler, interroger Michaël, elle ne le voulut point. Une parole eût fait fuir la phalène aux ailes d'or, le joli sphinx d'amour. Puisque ce n'était qu'un songe, il fallait le savourer jusqu'au bout, l'emprisonner comme un merveilleux papillon de joie et de lumière.

Elle referma les yeux, pour prolonger le frisson qui parcourait sa chair, retenir son extase.

Mais, tandis qu'un sentiment intime de bonheur infini, de ravissement céleste rafraîchissait son âme, elle entendit une voix grave et douce prononcer son nom...

IX

Michaël bey.

Ce n'était plus un rêve de haschich, Michaël était bien auprès d'elle et son souffle effleurait son visage.

— Ah ! dit-elle, je croyais poursuivre un songe enivrant.

Le médecin eut un sourire chagrin.

— Oui, vous avez encore usé de la plante maudite et vous avez aggravé votre état.

— Non, j'ai dormi, j'ai oublié, ou, du moins, j'ai vécu une autre existence et j'ai pu me croire heureuse.

— Vous ne l'êtes donc point?...

— Hélas ! murmura-t-elle, si bas que le médecin seul put l'entendre, croyez-vous que mon sort soit bien enviable ?...

— Je pensais que vous étiez résignée comme les autres femmes.

— Les autres femmes souffrent comme moi. Ce

sont d'éternelles sacrifiées qui n'ont point le courage de la révolte. Toutes, ici, nous devons regarder le maître comme l'unique but de nos désirs et le servir avec toute la révérence, toute l'adoration dont nous sommes



capables. Le grand devoir des femmes est d'aimer un seigneur, souvent sénile et ridicule, de lui obéir aveuglément et de s'humilier devant lui jusqu'à baiser la poussière de ses babouches...

— Que dit-elle ?... demanda Mourad, dont l'ouïe était dure.

— Elle me raconte son mal, répondit Michaël, avec une imperceptible ironie.

— Merci, chuchota Aïché, et sa petite main fiévreuse pressa la main du jeune homme qui tressaillit.

— Je suis trop heureux...

— Merci, répéta-t-elle, en le regardant avec adoration. Nous restons, voyez-vous, dans une perpétuelle minorité, et nous n'avons même pas l'amour qui nous consolerait de toutes les injustices. Notre infériorité sociale est fondée, paraît-il, sur le principe de notre infériorité morale, psychologique et même physiologique... Nous sommes, ici, d'éternelles enfants, d'incurables malades... Mais pourquoi?... Je veux vivre, je veux avoir ma part de soleil comme toute créature humaine, je veux aimer!

Son regard glauque enveloppait passionnément le jeune homme, ses lèvres frémissaient, avides de baisers.

— Prenez garde, dit-il, on pourrait nous entendre.

— Oui, c'est juste, je vous entraînerais dans le châtiment, sans pouvoir même vous prouver mon...

Elle s'arrêta, tremblante.

Michaël, plus ému qu'elle, ne savait que dire.

L'admirable beauté d'Aïché avait produit sur lui une impression profonde, et il s'appliquait à dissimuler ses sentiments.

— Ayez confiance, dit-il, d'une voix mal assurée ; je suis là et je veille.

— Oh ! vous viendrez me voir chaque jour, dussè-je me rendre plus malade encore ?...

— Il faut guérir, au contraire.

— A quoi bon ?... Puisque je ne sortirai jamais d'ici où je ne connaîtrai que les étreintes humiliantes d'un vieillard détesté.

Michaël bey écrivait une nouvelle ordonnance, car Mourad, qui s'était rapproché, essayait de surprendre leurs paroles.

— Eh bien ? demanda le pacha.

— Notre malade me semble bien faible aujourd'hui, répondit le médecin en haussant la voix. Il lui faut un calme absolu.

Mourad, qui caressait une espérance secrète, reprit avec insistance :

— Vous ne remarquez rien de particulier dans son état ?

— Non, le mal suit son cours.

— Et ce malaise ne serait-il point la conséquence de...

— Que voulez-vous dire ?... demanda Michaël surpris.

Le vieillard reprit tout ému :

— Aïché ne porterait-elle pas dans ses flancs le fruit de notre amour ?...

— Non, reprit le médecin, qui contint difficilement

son hilarité, cette jeune femme, malheureusement, ne vous donnera point encore l'enfant que vous désirez.

Le pacha, cependant, s'obstinait dans son idée.

— Il est surprenant, dit-il, qu'aucune de mes épouses n'ait réalisé mes vœux... N'existe-t-il point un remède à la stérilité, et ne pourriez-vous pas l'employer pour Aïché que j'honore tout particulièrement de mes faveurs ?...

— Je ne connais pas de remède véritablement efficace ; cependant, j'essaierai de vous donner satisfaction.

— Oui, mon cher Michaël, essayez par tous les moyens possibles, et je n'aurai rien à vous refuser pour vous prouver ma reconnaissance !...

X

Le Moyen du Docteur.

Michaël bey revint tous les jours, comme il l'avait promis à Aïché, car il se sentait sous le charme de son sourire et de ses grands yeux couleur d'aigues-marines. D'une autre religion, d'une autre race, il plaignait sincèrement le sort réservé à la femme turque qui ne connaît de la vie que les basses intrigues et les vices honteux du harem. L'Islamisme a fait de la femme une éternelle esclave ; aussi le despotisme marital ou paternel s'exerce-t-il généralement sans violence, la jeune fille acceptant paisiblement sa servitude. Mais, non content de mettre en doute qu'elle ait une raison — comme jadis les conciles chrétiens mirent en doute qu'elle eût une âme — l'Islamisme en fait un être diabolique plus dangereux encore que faible, qu'il faut tenir soigneusement caché au fond des demeures, car « l'esprit féminin accepte toutes les tentations et côtoie tous les abîmes ».

Michaël bey avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi, beaucoup souffert ; et ce qu'il avait vu ne peut se voir qu'à Constantinople où dans l'histoire de Babylone, — cette dangereuse épopée d'une race, brûlée avec la bibliothèque d'Alexandrie, par Omar. Car ce sage avait prévu les ravages causés par la littérature et, pour en retarder l'essor, avait supprimé l'œuvre chaldéo-égyptienne, les in-folio en papyrus, les in-quarto en feuilles de cire et les in-octavo en lames de santal !... Toute une flore vénéneuse aux couleurs effacées, au parfum de soufre et de moisissure !...

Mais, le jeune médecin, ébloui par l'extraordinaire beauté d'Aïché, ne songeait plus qu'à l'heure de sa visite au harem de Mourad, et rien n'eût pu retarder cette félicité quotidienne.

Cette femme déjà était sa vie, sa joie, son bonheur, l'unique but de ses désirs. L'entendre, la voir, toucher sa main suffisait à occcuper son souvenir pour le reste de la journée. C'était une volupté chaste, un doux rêve d'artiste, que rien n'avait troublé et qui s'exaltait dans la paix et la confiance.

Aïché reprenait goût à l'existence ; un sang plus vermeil teintait légèrement le lait de sa chair, un battement plus vif soulevait sa jeune poitrine. Elle avait renoncé à ses morbides extases, ayant enfin trouvé un aliment aux exigences de son imagination.

Aimer, se faire aimer, devenir mère, avoir recours, pour atteindre cet idéal féminin, à toutes les séductions de son être, telle était sa seule pensée. Elle ignorait encore l'amour, n'en ayant eu que les révoltes et les dégoûts ; aussi sa chair, sa jeunesse, son âme ardente et ses sens toujours déçus l'appelaient-ils éperdument, invinciblement.

Michaël fut donc chéri, tout de suite, parce qu'il était ardent, aimable, beau, et qu'il répondait à toutes les aspirations de la recluse.

Ils en étaient aux longs regards d'extase, aux pressions de mains, aux furtives caresses, durant les moments de distraction de Mourad. Ah! comme elle dédaignait. à présent, les baisers d'Elmass et de Naïmé, comme ses anciens plaisirs lui paraissaient fades et sans attrait auprès de l'indicible émoi qui la faisait frissonner de la nuque aux talons !

Les félicités morbides du harem, que goûtaient ses compagnes avec les esclaves et les eunuques, ne concentraient plus dans ses organes leur puissance déséquilibrante ; elle ne cherchait plus l'équivalence perverse du bonheur intérieur que la destinée lui avait refusé ; elle ne jetait plus un douloureux défi à l'harmonie des choses naturelles et aux lois sociales qui la régissent.

Elle aimait et elle était aimée !

Un jour, les jeunes gens purent échanger des paroles de tendresse; car Mourad, souffrant, avait chargé l'eunuque d'assister à la visite du médecin, et l'eunuque, sur l'ordre d'Aïché, n'avait point franchi le seuil de sa chambre.

— Enfin, dit Aïché, lorsqu'elle vit son sauveur, je puis te confier ce que j'ai sur les lèvres depuis si longtemps... Mais, ne l'as-tu pas deviné?...

— J'ai pensé souvent à la griserie de ta parole, à la douceur de ton baiser. Pourtant, je n'ai pas osé élever mon désir jusqu'à toi, murmura Michaël tremblant.

— Pourquoi?

— Tu es la femme de Mourad.

— Oh! dit-elle, il m'a achetée, parce que j'étais belle. Je ne lui dois rien qu'une humiliante soumission. Mon cœur m'appartient et je te l'ai donné, dès le premier jour.

— Aïché!...

Elle était dans ses bras, riant et pleurant à la fois, oublieuse des dangers prochains, des haines et des trahisons. Elle s'enivrait aux lèvres du jeune homme qui, délicieusement, la pressait sur son sein.

— Ah! soupirait-elle, je voudrais ne jamais te quitter... Ici, l'on me surveille; toutes les femmes de Mourad sont mes ennemies... Emmène-moi!

— On nous retrouverait, aucune retraite n'est sûre.



— Oui, ce serait la mort... Alors, cherchons autre chose. Je veux être à toi, Michaël, je veux te donner

l'extase du cœur et la volupté des sens. Comment pourrons-nous nous revoir?...

— Hélas!

— J'ai trouvé, dit-elle, avec un sourire joyeux... Mais, il faut que tu m'aides.

— Je t'obéirai, à la condition qu'il n'y ait point de danger pour toi.

— Alors, tu vas me prescrire un changement d'air. Mourad possède un kiosque isolé, à la campagne, derrière un ancien cimetière. Cet endroit est discret et charmant. J'y resterai sous la surveillance de Soab, qui est un ami. Elmass et Naïmé me serviront, protégeront nos amours.

— Es-tu bien certaine de la fidélité de l'eunuque?...

— Oui... Je crois qu'il ne nous trahira pas. D'ailleurs, je vais lui parler.

— Prends bien garde, Aïché!... Une parole imprudente pourrait tout compromettre.

— Non, non! tu vas voir.

A voix plus haute, elle appela l'eunuque.

— Soab, dit-elle, je sais que tu m'es tout dévoué et que je puis compter sur ta discrétion.

— Oui, répondit le jeune homme avec tristesse. Je suis sourd et muet, puisque tel est ton bon plaisir... Je sais ce que tu vas me demander, et je consens à te servir.

— Tu avais écouté? murmura Aïché, tremblante.

— J'ai deviné, dit Soab, car, depuis longtemps, j'ai lu dans ton âme.

— Va, ordonna-t-elle, je récompenserai ta complaisance.



Soab eut un dédaigneux sourire :

— Je ne veux rien que ta joie.

Il sortit lentement ; mais, tandis que Michaël et Aïché scellaient leur pacte d'amour par un long et délicieux baiser, l'eunuque, debout derrière la tenture, crispait ses poings sur sa bouche et pleurait amèrement.

XI

Polygamie et répudiation.

C'est l'Islamisme qui a consacré le principe de la polygamie, la modalité caractéristique des mœurs de l'Asie. Tout, en Turquie, se fait à l'abri de l'étendard vert du Prophète, et les prêtres ou *ulémas* sont tout puissants. Le Turc n'exerce aucune industrie, ni aucun travail. Le proverbe dit : « La France a la science, l'Arménien le commerce et l'Osmanli la majesté ».

Cette majesté suffit au Turc qui se juge d'une essence supérieure et n'admet que quatre carrières : celles de fonctionnaire, de soldat, de prêtre ou d'agriculteur. Mais le Turc cultivateur produit peu et le Turc fonctionnaire vit aux dépens du trésor public. Engourdis dans leur kief, les Ottomans regardent passer la vie, car le travail est pour eux un malheur, un châtiment, presque une honte.

Mourad donc ne faisait rien, il n'avait jamais rien fait, quoique fonctionnaire attaché au Palais Impérial et ami du Sultan. A part de courtes visites, il passait sa vie dans son harem qui se composait d'une série de ménages distincts dont, seul, il était le maître. Son plus grand bonheur eût été d'avoir beaucoup d'enfants; malheureusement, le Prophète n'avait point béni ses nombreuses unions, et, quoiqu'il se fût marié à seize ou dix-sept ans, ses efforts conjugaux avaient échoué contre l'inflexible destin.

La polygamie qui tend de plus en plus à disparaître à Constantinople, depuis que la répudiation est entrée dans les mœurs, ne subsiste plus guère que chez les grands personnages. Ceux-ci ont un harem comme ils auraient des chevaux, une meute, un yacht. On juge la fortune d'un homme d'après son luxe, et rien n'est plus coûteux que ces différents ménages qu'il faut entretenir somptueusement, car chaque épouse a un appartement séparé et un personnel distinct de domestiques qui se compose de quatre à cinq sujets. La jeunesse fleurie de Constantinople préfère maintenant s'offrir plusieurs femmes successivement et devient monogame par économie.

La fillette turque, moins ignorante, lutte aussi contre une institution vraiment défavorable et humiliante pour son sexe; lorsqu'elle est de bonne famille, et, par l'édu-

cation, l'égale de son mari, elle ne craint plus de poser ses conditions à la veille du mariage.

L'Ottoman de classe moyenne dédaigne donc la polygamie, mais il lui a substitué la répudiation qui est beaucoup plus immorale et plus dangereuse, car elle laisse la femme, qui a cessé de plaire, dans une misère profonde.

A mesure que la polygamie disparaît, la licence des mœurs augmente, les liens de la famille se relâchent, l'avortement se pratique couramment par d'horribles mégères qui offrent leurs services au rabais, dans les ménages nouveaux.

Mourad restait partisan de l'ancien régime, sa grosse fortune lui permettant d'avoir quatre épouses légitimes et un grand nombre d'esclaves. Ces khanouns étaient : Ikmel, Rouchen, Nourmahal et Fatma. Aïché, la dernière venue, ne pouvait occuper le même rang que ses devancières, cependant, elle était la plus aimée, la plus choyée, la plus magnifique ; le maître passait ses journées chez elle et semblait ignorer l'existence de ses autres femmes. Il oubliait que le Koran a poussé la délicatesse jusqu'à assurer à toutes les épouses une équitable égalité dans les plaisirs conjugaux et que le mari est tenu à certaines obligations hebdomadaires. Le jeudi soir, par exemple, est le jour réservé à la première femme et l'époux doit la combler de joie, à date fixe, avec honnêteté et suffisance.

Mais Mourad, pour la belle Aïché, avait délaissé Ikmel aux yeux sombres, ainsi que Rouchen, Fatma et Nourmahal. Quant à ses esclaves, elles n'existaient même plus dans sa pensée embrumée d'amour.

Tous ses désirs se reportaient sur la délicieuse statue de chair que tant de soins ne parvenaient cependant pas à animer, car la jeunesse va à la jeunesse, comme l'abeille à la fleur.

XII

Vers l'amour.

— Oui, répétait Michaël, le départ de cette jeune femme me semble nécessaire.

Mourad, anxieux, réfléchissait.

— Tu crois donc Aïché en danger?...

— Je la crois très profondément atteinte, et l'air vicié de Stamboul ne lui convient pas.

— Eh bien! qu'elle parte, puisque telle est ton opinion... Mais je la verrai chaque jour...

Le médecin, devant le regard trouble du vieillard, n'osa pas exiger davantage.

— Tu la verras, dit-il...

— Et elle obéira à tous mes désirs; elle sera soumise comme précédemment?... Elle est mon bien, ma chair d'élection, vois-tu, et sa beauté a fait sur moi une telle impression que je répudierais Ikmel, et toutes mes autres femmes, si telle était sa volonté!...

Le jeune homme frisonna.

— Il ne faut répudier personne...

— Oh! je n'ai pas d'enfants, et j'assurerais le sort de mes anciennes compagnes...



— Non, ce serait une mauvaise action qui te porterait malheur.

— Mais, crois-tu qu'Aïché me donnera le fils que je souhaite si ardemment?...

De nouveau, le médecin pâlit et faillit se trahir.

Cependant, après une minute de silence, il parvint à répondre avec assez de calme.

— Le prophète accomplit des miracles... Aie confiance.

— Si tu pouvais, Michaël, exaucer mon vœu, je te couvrirais d'or, et je n'aurais rien à te refuser pour toi et les tiens.

— Je ne suis que ton serviteur très humble, il faut porter tes regards plus haut si tu veux obtenir une faveur aussi grande.

— Aïché. avant sa maladie, se rendait chaque jour à la mosquée pour prier Allah de féconder ses flancs.

— Elle priera encore, dit le jeune homme, et sa beauté éblouira le ciel comme elle a ébloui ton âme.

— Lorsqu'elle m'aura donné l'enfant que je désire, elle sera vraiment ma femme, car, jusqu'à présent, elle n'était qu'une esclave. Je l'ai achetée près de l'arsenal de Top-Hané dans un han de Tcherkesses où l'on vend des jolies filles. Elle m'a coûté une somme modique, mais j'aurais donné ma fortune pour la posséder... Elle était faite pour l'amour, vois-tu; rien n'égale le charme de sa voix, et, lorsqu'elle danse, le paradis s'entr'ouvre!

Michaël savait, en effet, que Mourad avait acheté la jeune femme à un marchand de chair humaine, saltimbanque histrion. Car si, officiellement, le trafic d'esclaves n'existe plus, si l'on a fermé les grands bazars de jadis,

ce commerce n'en fonctionne pas moins avec activité.

Dans ces hans, dérobés souvent aux regards des profanes, les fillettes s'étudient à conquérir les hommes. Elles acquièrent, même, par un savant gavage, le degré d'embonpoint qui plaît aux Orientaux et qu'ils cultivent soigneusement.

Chaque année, au moment du Baïram, la Reine-Mère offre une esclave au Sultan, et les grands personnages de Stamboul suivent ce noble exemple qui peuple les gynécées.

Les Tcherkesses, qui s'occupent du recrutement de ces bêtes d'amour, plus ou moins remarquables de formes et de moyens, sont des gaillards redoutables qui se promènent fièrement dans les quartiers neufs, le kandjiar au côté et les pistolets à la ceinture.

Michaël n'était qu'à demi content de l'autorisation qu'il avait obtenue. Cependant, il pouvait espérer plus de liberté dans ses rapports avec la jolie malade ; et il désirait, surtout, ne pas s'en éloigner, la voir au moindre prétexte, gagner, enfin, ces faveurs dont la pensée seule le faisait défaillir.

Il fut décidé que la favorite partirait le soir même, et les esclaves, aussitôt, mirent dans des coffres de santal les voiles lamés d'or, les étoffes précieuses, les yachmaks, les férédjés sombres, les larges pantalons de satin

mauve, rose, paille, ivoire, zinzolin, les essences de bergamote et de rose, les longs flacons d'atar-gull, les pastilles parfumées gaufrées de caractères turcs, les colliers de jade, d'ambre, de turquoises, de péridots, les miroirs persans finement ciselés et tout l'arsenal de la coquetterie féminine.

Il y eut aussi un chargement d'écharpes rayées de Tunis, d'étoles et de châles de Perse, de pupitres à lire le Koran, de brûle-parfums en cuivre émaillé ou en filigrane d'or, et de narghilehs inscrustés de pierreries.

Enfin, Aïché, soigneusement voilée, monta en voiture avec l'aide d'Elmass et de Naïmé; Soab, sur un cheval noir, prit place à la portière de gauche, et toute la petite troupe se rendit au kiosque discret qui devait abriter de mystérieuses et coupables tendresses.



DEUXIÈME PARTIE

DEUXIEME PARTIE

I

Le Kiosque de Mourad.

Le bruit des chevaux a réveillé le village endormi. Les portes s'entr'ouvent, les fenêtres grincent; des ombres s'estompent dans la nuit étoilée et transparente.

On fait cercle autour de la voiture d'Aïché; des femmes, enveloppées du férédjé et du yachmak, lui souhaitent la bienvenue, tandis que les vacillements des petites lanternes se jouent bizarrement sur les costumes bariolés, sur les ceintures, sur les casaques multicolores, et met des flammes dans les grands yeux cernés de kohl.

Le kiosque de Mourad est une fragile bâtisse, formée de trois pavillons reliés par des terrasses. Il ne possède qu'un étage; mais la vue qui s'étend sur les campagnes environnantes est fort belle. Pour y arriver, le chemin raboteux, parsemé de larges roches de silex et de granit,

offre sur chacun de ses côtés des bouquets de chênes, de pins noirs et blancs, d'ormes et de hêtres. Derrière le pavillon, un ancien cimetière abandonné s'étale sous les cyprès au sombre feuillage, montre des pieux de marbre coiffés de turbans coloriés. Ces pieux, au clair de la lune, affectent des formes humaines, paraissent se pencher les uns vers les autres pour quelque grave entretien, se poursuivre frénétiquement ou se menacer dans une colère folle. Plusieurs sont tombés dans l'ardeur de la lutte, d'autres sont décapités. Il y a aussi des enceintes en ruines qui renferment une pierre couronnée d'un turban énorme, entourée de trois ou quatre feuilles de marbre, arrondies en coquilles, et d'une demi-douzaine de cippes tout petits : c'est la sépulture d'un pacha avec ses femmes et ses enfants.

Aïché, le cœur inondé de joie, examine la paisible retraite où il lui sera peut-être permis d'aimer et d'être aimée, où elle pourra vivre une délicieuse vie de tendresse confiante.

La plus grande partie de sa chambre, de style arabe, est occupée par un large divan avec un baldaquin soutenu par de légères colonnes de cuivre doré. Des queues de cheval pendent aux quatre coins, accrochées à de grosses boules surmontées de croissants. Au plafond, s'entrecroisent des baguettes finement travaillées, formant des caissons et des rosaces. Sous les pieds se

déploient les tapis d'Ispahan et de Smyrne, les carreaux de brocart auprès des tables légères incrustées de nacre, de jade et d'ivoire. Enfin, dans un angle, gazouille sur une vasque blanche, un mince filet d'eau odorante.



— Que je suis heureuse ! s'écrie la jeune femme en contemplant toutes ces merveilles !... Jamais je n'ai rien vu d'aussi joli !

Elmass et Naïmé l'ont conduite dans la salle des

ablutions, décorée de colonnes de jaspe et munie, sur un large bassin, d'un jeu compliqué de robinets d'argent.

Aïché sourit à ses esclaves, qui passent sur elle leurs mains douces, la baignent dans les eaux saturées de roses, l'enveloppent de voiles soyeux et l'aident à s'étendre sur le grand divan.

Pour l'endormir, Naïmé reprend ses plus languissantes mélodies qu'Elmass accompagne en sourdine sur sa guitare à long manche.

Le motif du thème, ramené invariablement après quelques mesures fantaisistes, finit par s'emparer des sens et de l'âme avec une voluptueuse ténacité. Ces airs, d'un charme étrange et langoureux, font naître des nostalgies de pays mystérieux, des désirs, des ivresses et des joies singulières qui, invinciblement, portent à l'amour.

Aïché n'a plus besoin de recourir à la dangereuse griserie du haschich pour connaître le paradis de Mahomet, car elle le porte dans son cœur avec l'image adorée de Michaël.



Elmass et Naïmé l'ont conduite dans la salle des ablutions. (P. 111.)

II

Les Amants.

— Reste auprès de moi ! Que rien, désormais, ne vienne nous désunir !

— J'ai senti le feu de ton regard, j'ai goûté le miel de tes lèvres ; la mort peut me prendre, je l'accepterai sans regret, car j'ai savouré toutes les joies de la vie !

— Non, il faut vivre pour retrouver la chère ivresse, la recommencer ineffablement !

— Aucun danger ne nous menace ?...

— Soab veille au dehors. Elmass et Naïmé, par les grilles des shaknisirs, regardent au loin dans la campagne.

Aïché, trop longtemps sevrée de tendresse, s'était donnée au médecin dans le kiosque isolé, plein de fleurs et de rêves.

Elle se reprenait au bonheur, oublieuse des dangers, des haines et des trahisons. Elle buvait la félicité aux

lèvres du jeune homme, et se laissait initier lentement à toutes les étreintes dont elle n'avait guère connu que le simulacre.

Michaël, penché sur sa maîtresse, voyait ses yeux verts se voiler dans l'excès du plaisir, il sentait sa poitrine battre tumultueusement et défaillait d'une joie qu'il n'eût jamais osé rêver.

Etendus parmi les coussins soyeux, confiants et reconnaissants, ils écoutaient le murmure du mince jet d'eau, et regardaient l'ombre mouvante des feuilles derrière le treillage du haremlicke. Par les fenêtres ouvertes des souffles apportaient l'âme parfumée des jasmins et des verveines, la senteur âcre des cyprès, sombres gardiens des morts. C'était, aux heures ardentes du jour, tout un encens de miel, de terre grasse, et de mousses chaudes qui grisait jusqu'au vertige.

Michaël se désaltérait à la coupe voluptueuse, affolé de tant de perfections charnelles. Ses lèvres se posaient sur celles d'Aïché, comme sur des fleurs vivantes, ivres de rosée et de parfums. Pourtant, après l'extase, de vagues inquiétudes assombrissaient le front du jeune homme.

— N'as-tu jamais pensé que l'eunuque pourrait nous trahir ?...

Souvent, il avait posé cette question, et, toujours. Aïché l'avait rassuré avec un doux sourire.

— J'ai vu, poursuivait-il, le regard de Soab se fixer sur moi ; ses yeux étincelaient de colère ou de haine.

— Pure illusion ! mon amour !... Soab m'est tout dévoué, et sa discrétion nous est acquise.

— Il a juré de se taire ?...

— Oui, murmurait Aïché avec indolence ; chasse ces craintes chimériques. Je t'aime ! Je t'adore !... Ne me parle que de ton amour !...

Soab, l'eunuque d'Aïché, avait été vendu dès le bas âge par des parents cupides, à des spécialistes pourvoyeurs des harems. Il avait subi la douloureuse opération à laquelle beaucoup de sujets ne peuvent survivre.

Chaque année, plus de cinq cent mille malheureux enfants sont réduits en esclavage et dirigés sur la Turquie, l'Egypte et la Perse pour être livrés aux opérateurs. Sur dix de ces esclaves, deux, à peine, arrivent à destination. Ceux qui survivent sont condamnés à rester un objet de dédain et de honte.

Les eunuques ne sont pas tous complètement insensibles ; beaucoup peuvent être amants sans être pères, ce qui est, d'ailleurs, un avantage dans les harems.

Les Turcs divisent ces ministres — souvent infidèles — de leurs plaisirs en quatre classes :

Les *spadones* qui ont été imparfaitement opérés et ne diffèrent pas sensiblement des autres hommes. Jadis, à

Rome, les spadones pouvaient se marier et rendre leur épouse parfaitement heureuse.

Les eunuques *thadiai* présentent les mêmes particularités que les premiers, et conservent, souvent, une grande beauté de formes, jointe à une souplesse de muscles, à une douceur de derme incomparables.

Les eunuques, proprement dits, sont sans aucun danger pour les femmes, mais ils ne demeurent point dépourvus de désirs et savent, au besoin, les exprimer avec une éloquence infatigable.

Juvénal assure que les dames romaines en étaient très friandes et les attachaient volontiers à leur personne.

Enfin, la quatrième classe d'eunuques comprend les *mutilés complets* qui n'ont plus rien de l'homme et restent des infirmes durant toute leur existence. Ces malheureux sont presque toujours des nègres qui surveillent les femmes avec une haine farouche et se vengent sur elles de leur disgrâce.

Ces eunuques, hideux et féroces, privés de toute faculté procréatrice et virile, sont ceux que préfèrent les sultans et les pachas pour la garde des harems. Leur prix est très élevé, car les trois quarts de ces mutilés meurent après l'opération. C'est lorsqu'ils ont atteint l'âge de huit ou dix ans que des moines, après les avoir attachés sur une planche, coupent avec un rasoir, les parties extérieures de la génération. La blessure affreuse

est arrosée d'huile bouillante et saupoudrée de henné ; puis, les victimes sont enterrées jusqu'à la poitrine durant vingt-quatre heures, sans autres soins.

Cette coutume barbare n'a guère été modifiée de nos jours, mais les opérés sont moins nombreux. Soixante-dix ou quatre-vingts pour cent des garçons soumis à cette épreuve périssent par la maladresse des chirurgiens improvisés qui les mutilent.

Soab pouvait être rangé dans la catégorie des eunuques *thadiai*. L'angoisse voluptueuse persistait en lui et les kadines du pacha connaissaient bien ses rares mérites. Chacune d'elles l'avait appelé dans son appartement particulier et, sans souci de pudeur, s'était dévêtue devant lui. Nourmahal et Rouchen, pendant un mois, s'en étaient amusées et Fatma, généreusement, lui avait abandonné son lokoum et ses confitures.

Le jeune homme, un peu dédaigneux, avait cependant accepté ces faveurs, comme pour se prouver à lui-même qu'il était apte encore à remplir le rôle d'amant, et qu'il saurait donner à l'aimée toutes les satisfactions du cœur et des sens. Maintenant, sûr de lui et de son amour, il refusait les faciles conquêtes, les désirs tendus vers la seule Aïché qui devenait l'objet de toutes ses convoitises.

Soab, n'eût été l'indéfinissable mélancolie de son regard, ne ressemblait guère aux eunuques hauts en

pattes et légèrement simiesques que l'on rencontre à Hyder Pacha, à Péra et à Scutari, cheminant gravement derrière quelque femme soigneusement voilée. Il était beau, d'une beauté énergique et fine, harmonieux de corps et de mouvements ; sa voix s'élevait, sonore et mâle, son regard brillait de tous les feux de la passion.

Bien souvent, Ikmel s'était oubliée à le contempler, et les quatre femmes prétendaient qu'il avait réussi mieux que tout autre à les distraire. Rouchen et Nourmahal riaient de ces préférences, toutes fermaient les yeux, car ces jeux ne sont pas rares dans les harems, lorsque le maître sénile ou indifférent néglige ses devoirs.

— Je t'assure que Soab ne parlera pas, répétait Aïché, en se pressant dans les bras de son amant qui caressait de ses lèvres brûlantes ses paupières closes, douces comme de la soie, la peau fine de ses joues, sa gorge arrondie comme un beau fruit tiède et savoureux.

Elle se laissait parcourir avidement, et il lui semblait qu'un sang nouveau circulait dans ses veines, brûlant et frais, tour à tour ; aucune de ses anciennes ivresses ne lui avait procuré une félicité semblable.

Ce n'étaient point les étreintes maladroites du vieux Mourad, ni les baisers d'Elmass et de Naïmé qui avaient éveillé en elle ces sensations exquises ! Ce n'étaient point les fumées du haschich, ni les rêves délirants de

ses nuits qui avaient soulevé son être en de tels transports !

On ne peut violer impunément les lois de la nature, et les lèvres brûlantes d'un amant seront toujours les plus actives dispensatrices de volupté.

Comment Aïché avait-elle pu, dans ses visions morbides, produites par le *m'ahajoune*, oublier les bienfaits de l'union complète qui, seule, permet l'assouvissement réel ?...

Michaël était un admirable initiateur ; ses caresses lentes et savantes faisaient défaillir la jeune femme qui eût voulu ne jamais en goûter d'autres.

Malheureusement, il lui fallait subir les visites de Mourad, toujours épris, toujours acharné à la réalisation de son rêve impossible.

Elmass et Naïmé, embusquées derrière les shaknisirs, voyaient arriver le pacha sur la route déserte et, soulevant les tentures qui voilaient l'entrée du sanctuaire, elles prévenaient les amants. Le médecin, alors, gagnait un passage secret et se rendait dans une sorte de réduit, dissimulé à tous les regards, d'où il pouvait ensuite s'échapper par le cimetière.

III

Présages funestes.

Durant les visites de Mourad, Elmass, dont les actions n'étaient guère surveillées, se chargeait de déposer et de recevoir les lettres mystérieuses placées dans une touffe de plantes grimpantes ou dans une fente du mur.

Pendant une semaine, parfois, cette correspondance alimentait la passion des amoureux et calmait leurs exigences. Ils trouvaient un grand charme à cet échange de sentiments et de sensations, jusqu'au jour où ces billets étaient impuissants à engourdir leurs désirs.

Lorsque le médecin ne pouvait entrer, il errait autour du kiosque sous les déguisements les plus invraisemblables, tantôt marchand de rahat-lokoum, avec un teint basané, une barbe noire, un tablier d'indienne autour des reins, et, sur la tête, un turban magistral ; tantôt en

vieille mendiante, cuite et recuite, sous des haillons multicolores. Il se faisait donner des nouvelles par Soab dont les yeux lançaient des éclairs inquiétants, mais dont la voix demeurait triste et douce.

C'est que Soab rêvait et souffrait, passait de longues heures à méditer un plan de vengeance ou d'amour.

Souvent Aïché l'appelait auprès d'elle pour entendre un de ses chants passionnés et rauques qui la faisaient tressaillir. Le jeune homme n'avait pas le timbre clair des sopranistes, la voix d'enfant de ses pareils. Son organe était chaud et vibrant, onctueux et mâle. Aussi, n'aurait-il point été digne de monter le « cheval blanc » ou de porter le « sceau impérial » comme les eunuques parfaits. Il n'aurait même pu enfourcher le « cheval pie », n'ayant nullement perdu les « clefs de l'abîme »... suivant l'expression pittoresque de certaine secte religieuse, ennemie de toute joie terrestre.

En Russie, encore, les *Skoptsy* préconisent l'ablation de la virilité et s'opèrent eux-mêmes pour être agréables au maître de toute pureté, devenir de *blanches colombes*. Soab, très souffrant, avait échappé aux sectes redoutables, ainsi qu'aux chirurgiens qui prétendaient chasser ou prévenir toutes les maladies en tranchant dans le vif. Mais, il fallait subsister, et le jeune homme, suffisamment guéri, après une demi-opération, s'était présenté

chez le pacha pour garder la *Porte de Félicité* et accompagner les *têtes voilées* à la promenade.

Les eunuques ont compté des héros dans leur caste. Tel l'architecte Combalus qui s'enleva... toute possibilité de courtiser la reine Stratonice qui l'aimait et l'avait attaché à sa personne dans l'un de ses longs voyages. Erabos, un autre chevalier, ayant filé le parfait amour avec la femme de l'un de ses meilleurs amis trancha, sans hésiter, la partie coupable et la présenta à l'intéressé dans un étui d'or.

Les adultères, punis par les maris, sont extrêmement nombreux. Plaute, Térence, et d'autres racontent la douloureuse odyssée de ces amants qui laissèrent la... meilleure partie d'eux-mêmes dans la chambre de leur belle.

En Espagne, deux frères s'étant épris de la même femme, se mutilèrent réciproquement pour être bien certains de n'avoir rien à redouter l'un de l'autre. Mais, l'un des deux étant venu à mourir, la femme épousa le survivant et l'entoura des soins les plus tendres. Une reine de France porta dans son vertugadin, non pas le cœur de ses amants défunts, mais une autre partie de leur chère personne, desséchée et cousue dans un sachet de soie... Enfin, l'histoire d'Abélard est connue de tout le monde.

. . . .

L'automne était venu ; les cyprès tordaient leurs branches noires au-dessus des tombes et un frisson d'hiver passait dans les allées désertes, jonchées de débris de cercueils et d'ossements blanchis.

Aïché grelottait dans les chambres humides, s'efforçant de dissimuler ses dégoûts, et Mourad, plus épris, la quittait avec de folles espérances.

— Ah ! que j'ai souffert ! disait Michaël en la retrouvant, que je t'ai appelée dans mes veilles !...

Aïché, faible, éperdue, se serrait sur le cœur de son amant où elle cherchait le repos et la protection... Puis, fermant les yeux, elle tendait ses lèvres brûlantes.

Après chaque retour de Mourad, elle pensait à se donner la mort et elle voyait, dans ces visites irrégulières, une sorte de dérision de la destinée. Bientôt, sans doute, il faudrait regagner Stamboul, et c'en serait fait de son chétif bonheur !

Plus follement, elle répandait sur Michaël l'ardeur de son âme, comme pour goûter, à la fois, toutes les joies humaines. Chaque jour qui passait emportait un peu de sa sécurité, de sa confiance. Avec le paysage glacé par les brumes automnales s'endeuillaient ses pensées, et les feuilles mortes jaunes et rousses qui tombaient des arbres faisaient à terre comme une pluie de massacre, une rosée de champ de bataille.

Le vieux cimetière se dégradait de plus en plus sous les racines tortueuses des cyprès qui agrippaient la terre, sortaient de tous côtés et ressemblaient à des serpents engourdis dans l'herbe.

Auprès de chaque tombe se dressait un arbre, tout tronc debout représentait un mort couché comme les stèles tumulaires tremblantes et rongées de mousse. Sans l'intervention de la nature qui tend partout à reprendre ses droits, l'empire turc ne serait bientôt plus qu'un vaste champ funéraire d'où les cadavres chasseraient les vivants !

Au pied des cippes coiffés du turban ou du fez colorié, s'allongeait une dalle, creusée d'un petit bassin, où les amis du défunt, jadis, déposaient quelques fleurettes et versaient des baumes.

Aïché, soigneusement voilée, descendait parfois au milieu des tombes pour promener ses rêves, ses espoirs et ses craintes. Assise sur une colonne renversée, elle appelait les colombes qui venaient manger dans sa main, écoutait les oiselets chanter dans les branches, et demandait pardon au juge sévère de la terre et des cieux de son amour coupable.

Lorsque le soir descendait sur les vieux ifs, il lui semblait voir des spectres glisser entre les tombes : Monkir et Nekir, les deux anges de la mort dont les yeux de turquoise s'ouvrent, étranges et cruels, dans un visage

d'ébène, se tenaient à sa gauche. Immobiles et silencieux, ils fixaient sur elle leurs inquiétantes prunelles bleues, et chacun sait que cette vision est toujours un présage funeste.

Aïché, alors, d'une voix tremblante appelait Elmass et Naïmé qui erraient à quelque distance, ou bien Soab qui, assis sur une pierre, rêvait tristement.

— Vous ne savez pas, disait-elle à ses favorites, j'ai vu Monkir et Nekir, les deux anges funèbres, et la mort plane sur moi !

Mais, les suivantes la rassuraient.

— Ton imagination malade te fait voir des fantômes partout, maîtresse chérie ; tu n'es point guérie et tes visions sont une des conséquences de la fièvre.

En effet, les mains de la jeune femme restaient brûlantes et ses traits se creusaient davantage.

— Oui, je souffre, murmurait-elle. Ici, tout était joie à mon arrivée, pourquoi mes anciennes inquiétudes reviennent-elles m'assaillir ?...

— Il faut prier.

— Mais la prière est sacrilège, puisque je suis coupable !

— Peut-être n'es-tu coupable que selon les hommes. La nature, qui veut l'union de tout ce qui est jeune et beau, ne saurait te punir. Si la vie est murée pour nous, si les préjugés religieux nous voilent le visage et le



Assise sur une colonne renversée, elle appelait les colombes qui venaient manger dans sa main. (P. 127.

9

cœur, Allah nous juge, et je ne crois pas qu'il se montre bien sévère pour les pauvres femmes qu'il a créées à l'image de l'homme avec les mêmes faiblesses et les mêmes désirs. Pour ces deux êtres si semblables, il ne saurait y avoir deux poids et deux mesures !

IV

Allah est grand !

Le temps, de plus en plus, se gâtait et le vieux Mourad, dont les bronches devenaient délicates, souhaitait le retour de sa préférée. Plusieurs fois il en avait averti le médecin qui, sous un prétexte quelconque, retardait le départ, de jour en jour.

— Aïché n'est point guérie, disait-il, voyez sa pâleur et son épuisement !...

— Certes, mais il fait froid sur les routes, la pluie tombe et je désire avoir toutes mes femmes auprès de moi.

— Cependant...

Devant cette résistance Mourad s'était fâché.

— Je suis le maître, après tout ; j'ai acheté cette esclave et sa vie m'appartient.

Il n'y avait plus qu'à s'incliner.

Aïché recommençait à subir toutes les amertumes de

sa captivité. Elle avait été trop heureuse, pendant trois mois, il fallait expier cet armistice de bonheur et reprendre le dur collier de servitude. Elle voulut prier de tout son être, de toute son âme, comme elle avait prié jadis pour la réalisation des désirs de Mourad.

Elle se rendit à la mosquée voisine, une vieille bâtisse abandonnée comme le cimetière, avec une coupole écrasée sur des murailles en ruines. Une dalle en marbre rouge indiquait, au fond du sanctuaire, la direction de la Mecque ; au-dessus pendait un tapis en guenilles sur lequel, paraît-il, Mahomet s'était agenouillé pour faire ses prières. Au mur, des surates du Koran ou des maximes pieuses étaient tracées en caractères gigantesques. Un cartouche d'albâtre contenait les noms d'Allah, de Mahomet et des quatre premiers califes, Abu-Bekr, Omar, Osman et Ali.

Des cordons, où s'accrochaient des glands soyeux et des œufs d'autruche, descendaient des voûtes, soutenant de petites lampes fumeuses qu'on n'allumait plus.

Sur les nattes de jonc, verdies par l'humidité, la jeune femme s'était prosternée. L'idée seule du Prophète, à ce moment, emplissait son âme, elle eût voulu s'anéantir dans sa puissance, disparaître comme une fumée d'encens sous la voûte d'or constellée de mosaïques.

Quelques femmes, accroupies, marmottaient aussi de

vagues prières dans ce lieu mélancolique, et Aïché, entre ses esclaves, surveillée toujours, mais libre au moins de s'entretenir avec le Tout-Puissant, laissait ses souvenirs glisser, un à un, comme les grains d'un merveilleux chapelet.

Oui, la vie recommençait à peser sur ses faibles épaules, de tout le poids de sa cruauté et de son injustice.

Heureuses, pensait Aïché, celles qui n'ont pas fait ce rêve de l'amour béni, celles qui ne sont que de froides statues, celles qui ignorent les tourments de la séparation !... Heureuses celles qui ont pu se raccrocher à l'affection de leurs enfants pour repousser les tentations et les dangereuses ivresses ! Heureuses celles qui meurent avant la possession, car elles sont pleurées, peut-être, et n'ont pas la douleur de voir s'étendre devant elles un avenir d'isolement et de désespoir !

Et Aïché demandait au Tout-Puissant, qui lui avait donné un si court bonheur, de la reprendre à ce monde de misère et de doute.

La fraîcheur de l'édifice, le silence, l'émotion rouvrirent la source de ses larmes ; elle pleura longtemps sur elle et sur son pauvre amour.

Le jour baissait ; la mosquée sombre, toujours, s'endeuillait encore, et Aïché, prosternée sur la natte, priait ardemment.

— Que faut-il que je fasse, pensait-elle, pour calmer la colère d'Allah? Je l'ai sans doute offensé par ma coupable faiblesse, et il laisse tomber sur moi sa vengeance en me ramenant dans ma prison de Stamboul?... Mais, ai-je été libre de choisir mon sort?... M'a-t-on consultée pour me vendre à un maître dont les caresses me sont odieuses?... Je subis ma destinée, et je ne puis même entrer en lutte avec elle, car je reste l'éternelle prisonnière que la mort seule délivrera!

Péniblement, elle se mit debout et, cachée sous les plis de son yachmak, se dirigea vers la sortie.

Le mosquée était presque noire, maintenant, désolée comme un tombeau, moins les fleurs et la verdure... Jadis, sans doute, elle était pleine de monde, ruisselante d'or et de pierreries, lorsque les mollahs déracinaient encore sur les murs, avec leurs couteaux, les petits cubes de cristal, revêtus d'une feuille métallique, pour les revendre aux étrangers. Mais, de ces précieuses mosaïques, il ne restait plus guère que les alvéoles, comme il ne resterait plus bientôt dans le cœur d'Aïché que l'empreinte du bonheur.

V

Nuit d'ivresse.

Cette soirée devait être une soirée d'adieu pour les amants, car il avait été décidé que le lendemain, de bonne heure, la jeune femme regagnerait Stamboul avec ses suivantes et l'eunuque.

Dans les bras de Michaël, elle s'abandonnait à cette dernière félicité, tendait ses lèvres aux baisers brûlants de son ami et gardait le silence pour mieux savourer son ivresse.

Elmass et Naïmé, derrière les grilles du haremlicke, surveillaient la campagne, car une surprise était toujours à craindre, malgré la nuit et l'éloignement.

Aïché, rassurée par ces mois d'impunité, vivait dans un étrange délire de l'âme et des sens. Les caresses de son amant avaient, ce soir-là, une intensité inconnue qui la soulevait hors d'elle-même, comme, jadis, les fumées du haschich. Elle s'était prise aux regards de Michaël,

sans même s'en apercevoir, parce que, depuis longtemps, sa chair et son cœur appelaient l'étreinte d'un homme. Dans la maisonnette des quartiers bas, instruite sans le vouloir, par le va-et-vient des femmes galantes et les scènes qu'elle entrevoyait derrière les fenêtres mi-closes, elle avait pressenti et désiré le baiser. Sachant ce qu'était l'amour, elle avait appelé l'amant.

— Ah ! mon aimé ! murmurait-elle maintenant dans les bras du médecin, étreins-moi jusqu'à l'anéantissement ! car ce baiser sera peut-être le dernier.

— Que dis-tu ?... Nous nous verrons à Stamboul, je l'espère bien, comme nous nous voyons ici, puisque nous sommes certains de la discrétion de tes esclaves et de l'eunuque.

— Les femmes de Mourad me surveilleront... Jamais nous ne retrouverons les heures exquises que nous avons vécues dans cette solitude. J'ai peur de l'avenir !...

Le médecin frémit, car il connaissait les mystérieuses vengeances des harems où les compagnes, les amantes jalouses apportent, dans la science du crime, leur passion sauvage qu'aiguillonne encore l'angoisse d'une morbide captivité.

Ces êtres sont parfois possédés d'un besoin farouche de destruction comme ces *thugs* de l'Inde qui croient, en étranglant leurs rivaux, bien mériter des sanglantes idoles.

Sans parler du « mauvais café » qui contient de la poudre de diamant et qui perfore les intestins, il existe certains poisons qui ne pardonnent guère et ne laissent aucune trace. Administrés dans des proportions mathématiquement réglées, ils peuvent mettre des mois à agir... Quelques grains ajoutés en plus, quelques gouttes versées, et voilà une tombe ouverte, aussi sûrement que par le couteau qui troue la poitrine, que par la balle qui frappe au cœur, que par la foudre qui brûle, qui broie, qui pulvérise !...

Dans l'entourage du Sultan on connaît ces terribles substances ; aussi, tous les aliments sont-ils soigneusement examinés avant de paraître sur une table auguste. Ces poisons-là revêtent toutes les formes, s'attaquent à tous les organes, déjouent toutes les investigations ; les cadavres, mêmes, gardent leur secret, car nul désordre ne trahit leur présence et, souvent des maladies imaginaires deviennent leurs complices.

Le médecin, qui avait étudié ces effrayants toxiques, pensait que les craintes de sa maîtresse étaient légitimes, et c'est en vain qu'il cherchait le moyen de la préserver.

— Ah ! soupirait Aïché, ce que je redoute le plus, mon doux aimé, c'est la séparation ! Maintenant que je me suis fait une chère habitude de ta présence, je ne conçois plus l'existence sans toi !

Elle réclamait d'autres baisers, se faisait câline, enjôleuse, ardente, passionnée, irrésistible. Un sang impétueux coulait dans ses artères; sa sensibilité se déplaçait suivant les caresses de l'amant, elle mourait et renaissait au souffle des extases, jamais elle ne l'avait tant chéri.

Maintenant, elle s'assoupissait, accablée par l'excès de ses émotions, et ses larges paupières sombres voilaient l'ensoleillement de son rêve inouï. Une haleine voluptueuse gonflait ses lèvres, ses délicates narines palpitaient comme des ailes de libellule.

De cette femme, presque trop belle, s'échappait l'âpre et dangereuse séduction du plaisir. Tout en elle, sa bouche entr'ouverte comme une corolle, ses prunelles aux reflets étranges d'aigues-marines, ses lourds cheveux épais et tièdes comme une fourrure, avaient une provocation indicible.

Michaël la regardait dormir, à moitié nue, et ses yeux ne se lassaient pas du spectacle de sa splendeur. Lentement, il passa la main sur elle et tressaillit soudain.

— Aïché, fit-il faiblement, comme malgré lui.

Elle se réveilla.

— Faut-il déjà nous séparer?... gémit-elle.

— Aïché, reprit-il, tout bas, n'as-tu rien remarqué, depuis que tu t'es donnée à moi? Ne me caches-tu rien

de tes sensations?... Ah! tu peux tout me dire... Il faut même que tu me parles avec franchise... Est-ce que...

Elle sourit.

— Tu as deviné, mon très aimé.

— Cet enfant que Mourad souhaitait si follement?...

Elle murmura si bas qu'il l'entendit à peine :

— Tu en seras le père...

VI

L'Alerte.

Mais, un léger bruit leur ferma les lèvres. Ils se dressèrent épouvantés, interrogèrent la demi-clarté de la pièce, retenant leur souffle, prêts à bondir au moindre danger. Elmass et Naïmé étaient toujours à leur observatoire, les draperies tombaient immobiles le long des portes.

— Ce n'est rien, dit Aïché, le craquement de la boiserie, sans doute.

— Tes esclaves nous auraient prévenus ?...

— Oui, personne ne peut nous surprendre.

— La veille de ton retour Mourad ne saurait venir?...

— Certes, mon cher amant, et nos craintes sont folles !

Le jeune homme avait pris un poignard, bien décidé à défendre sa maîtresse.

Lorsqu'un homme s'écarte violemment de la ligne

vulgaire et des habitudes de la société, il ne doit plus compter que sur lui pour se faire justice ou se protéger. L'homme rentre dans l'état sauvage, ou, pour mieux dire, l'état naturel. Il n'a plus rien à demander aux lois ou à la justice; il demeure son seul juge et son seul guide.

Mais Michaël laissa glisser son poignard parmi les étoffes soyeuses.

— Nous sommes des enfants, murmura-t-il, avec un sourire, et il reprit contre lui le corps charmant d'Aïché, qui lui était doublement cher depuis cette douce promesse de maternité.

Le jour commençait à paraître, et le ciel, entre deux nuages de nacre fine, glissait sa douceur de turquoise encore veinée d'or.

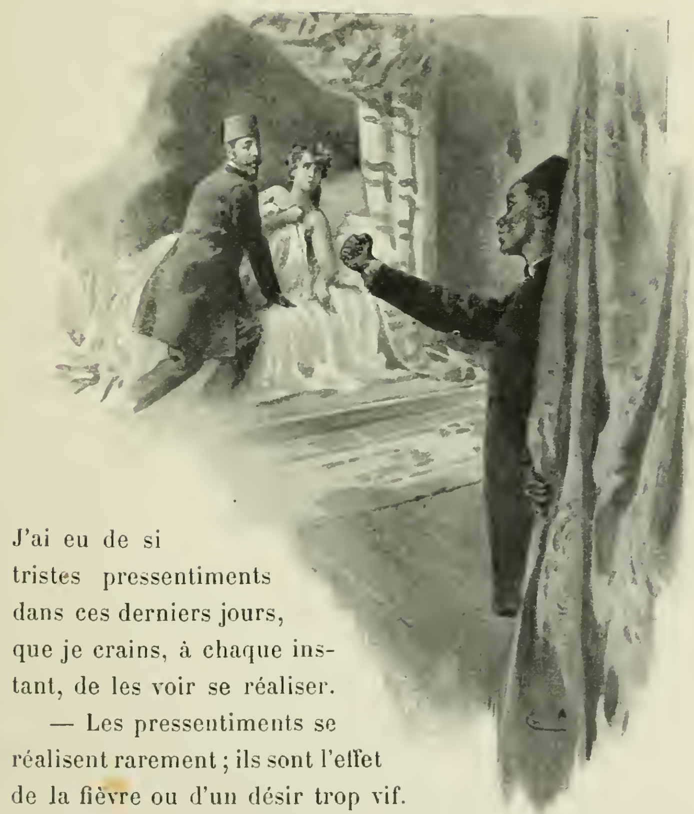
La campagne s'éveillait dans un gazouillis d'oiseaux, une fraîcheur de rosée emplie d'arômes subtils.

— Il faut nous séparer, dit la jeune femme tristement.

Mais, elle s'arrêta, l'oreille tendue, et ses grands yeux verts exprimèrent le paroxysme de la terreur.

— Ce n'est rien, reprit Michaël, plus maître de lui, le vent agite les branches contre le kiosque, et cette bâtisse de bois est si sonore que le moindre souffle est un bruit.

— Quel frisson cela vient de me donner encore!...



J'ai eu de si tristes pressentiments dans ces derniers jours, que je crains, à chaque instant, de les voir se réaliser.

— Les pressentiments se réalisent rarement ; ils sont l'effet de la fièvre ou d'un désir trop vif.

— Vraiment, reprit Aïché d'une voix éteinte, je suis habituée à tous les murmures de la campagne ; mais je viens d'entendre un craquement sourd tout nouveau pour moi.

A ce moment, la draperie se souleva.

La jeune femme retint un cri, se dressa et sa figure prit une teinte cadavéreuse qui voila subitement sa beauté, comme l'aurait fait un masque de chair exhumé d'un tombeau.

Un homme était là qui les regardait d'un air sombre, la main étendue dans un geste de menace.

— C'est Soab, ce n'est que Soab!... dit Aïché, qui reprenait possession d'elle-même. Que veux-tu?...

L'eunuque restait silencieux.

— Parle donc! ordonna Michaël, en marchant sur l'esclave.

— Séparez-vous, voici l'escorte de Mourad... Dans un moment, il sera ici.

Le jeune homme rajusta ses vêtements, glissa l'arme dans sa ceinture et, après un dernier baiser, disparut par la porte secrète.

Aïché demeurée seule avec l'eunuque l'interrogea :

— Le maître arrive, dis-tu?...

Mais l'eunuque garda le silence.

— Réponds-moi donc. Tu as vu Mourad sur le chemin? il va atteindre la maison?... Comment se fait-il que mes esclaves Elmass et Naïmé n'aient point quitté leur poste de surveillance pour me prévenir?...

— Je ne sais...

— Enfin, tu as vu quelque chose? tu as entendu du

bruit?... Peut-être, même, n'as-tu reçu qu'un message?...

L'eunuque fit un geste vague.

— Tu es singulier, Soab! Pourquoi cette hésitation? fit Aïché avec impatience. Jamais je ne t'ai vu ainsi!

Le jeune homme s'avança en chancelant et se laissa tomber aux pieds de sa maîtresse.

— Tue-moi! gémit-il.

— Te tuer?... Et pourquoi?...

— Parce que j'ai menti.

— Tu as menti?

— Oui. Aucun danger ne te menace, et Mourad t'attend à Stamboul, sans soupçonner ce qui se passe ici.

— Alors, pourquoi m'as-tu trompée?...

— Frappe, répéta Soab, en découvrant sa poitrine... Je suis un misérable et j'ai mérité ta colère.

Aïché, surprise au delà de toute expression, regardait le jeune homme qui, tremblant et désolé, n'osait lever la tête.

— Enfin, demanda-t-elle lentement, tu avais un but?... Quelle est l'idée folle qui t'a traversé l'esprit?...

L'eunuque soupira.

— N'as-tu point deviné?... demanda-t-il dans un souffle.

— Non, je n'ai rien deviné.

— Eh bien! j'ai éloigné le médecin, parce que je

t'aime d'une passion inouïe qui a envahi tout mon être.

Aïché eut un sourire méprisant.



— Tu m'aimes?... Et de quel droit?...

— Le sais-je?... Je n'ai pu commander à mes sentiments. La présence de Michaël me faisait trop souffrir...

S'il était resté auprès de toi, je l'aurais tué, sans doute.

— Ah! vraiment?...

— Aie pitié, dit Soab. Dès le bas âge, j'ai été livré aux bourreaux par des parents cupides... Ils m'ont torturé, mais insuffisamment, hélas ! puisque je puis t'aimer et te désirer éperdument... Ikmel, tu le sais, d'autres encore, souhaitaient mes caresses, je puis donc encore rendre une femme heureuse.

— Eh bien ! console-toi avec Ikmel.

— Je ne l'aime pas; c'est toi que je veux. Nous sommes deux victimes de l'avarice infâme des parents ; Aïché, consolons-nous, l'un par l'autre. Toujours tu m'auras auprès de toi et tu pourras me voir sans danger... Mes baisers seront les mêmes que ceux de ton amant, et ils seront plus doux, plus tendres, plus soumis à tes caprices... La barbarie aveugle d'un maître ne nous séparera jamais... Songe aux jours d'ivresse que nous pourrions vivre !

— Non, dit Aïché avec plus de pitié que de colère, je te plains, mais j'en aime un autre qui est tout dans mon existence. Malgré les obstacles, les jalousies et les haines, je n'appartiendrai qu'à Michaël.

— Ah ! prends garde ! murmura Soab, les yeux étincelants, l'écume aux lèvres.

— Si tu me menaces, je dirai tout au maître.

L'eunuque eut un geste de dédain.

— Tu ne le feras pas, parce que tu craindras ma dénonciation, plus terrible que la tienne. J'ai une arme sûre entre les mains ! ne m'oblige pas à m'en servir !

— Quoi ! Tu serais capable de cette félonie ?...

— Oui, plutôt que de te voir à un autre. J'ai trop pleuré, j'ai trop souffert !... Mon courage m'abandonne !

— C'est indigne, après ce que tu as promis !

— J'ai promis ce qui était au-dessus de mes forces...

— Alors, tu me hais ?...

— Il t'est facile, Aïché, de faire de moi un ami... Essaie de m'aimer ?...

La jeune femme se leva, menaçante, et, montrant la porte à Soab :

— Pas un mot de plus, dit-elle, je te chasse, et je demanderai au maître de me confier à la garde d'un autre eunuque.

— Non, non, pas cela ! je t'en conjure !...

Le jeune homme baisait ses pieds nus avec passion, s'accrochait à elle.

Elle eut un sourire de pitié.

— Je te garderai, murmura-t-elle, si tu veux me jurer d'être discret... Je n'ai rien entendu et tu ne m'as rien avoué. Sois muet comme moi-même.



— Pas un mot de plus, dit-elle, je te chasse. (P. 150.)

VII

Retour à Stamboul.

Le lendemain, Aïché regagnait le harem de Mourad, avec l'espoir de sa maternité prochaine qui adoucissait un peu le chagrin de la séparation.

Elle se disait que l'enfant, qui allait naître, serait encore quelque chose de son cher amant, et qu'elle pourrait l'aimer avec toute la passion qui brûlait son âme.

Elle garda, auprès d'elle, ses amies Elmass et Naïmé, dont le dévouement ne s'était pas démenti, et dans d'interminables confidences, elle tâcha de revivre les moments exquis de son trop court bonheur.

— Ah ! comme tu l'aimes ! soupiraient les jeunes filles, qui n'avaient pour se distraire que leur mutuelle tendresse.

— Je l'aime à en mourir !

— Et quand le reverras-tu ?...

— Le sais-je ?... Tout me menace, ici !

— Oui, il faut attendre... Une occasion, sans doute, se présentera bientôt.

Ikmel, Rouchen, Fatma et Nourmahal, venaient tour à tour, glisser un regard curieux par l'ouverture qu'elles avaient ménagée dans la cloison, et, Soab, farouche, les laissait faire.

Rouchen, l'amoureuse aux cheveux ardents, se pressait toujours aussi câlinement contre Nourmahal, la confidente à l'inquiétant sourire. Fatma, gourmande et paresseuse, se bourrait de pâtes de roses et de confitures ; Ikmel demeurait songeuse durant des heures entières, l'esprit occupé par une intrigue ou un projet de vengeance.

Mais Mourad, plus épris que jamais, négligeait les kadines pour la belle esclave, ignorant encore qu'Allah avait béni ses vœux et qu'il allait bientôt assister à la naissance de l'enfant si ardemment désiré.

Vêtu d'étoffes chaudes et moelleuses, les pieds dans de légères babouches, il passait le temps qu'il n'accordait pas à ses fonctions au Palais ou à ses amours, accroupi sur un divan à fumer et à rêver. Il restait absorbé dans le kief, dans cet état absolument passif où l'activité intellectuelle et physique somnole béatement. Si des amis survenaient, on apportait le tchibouq, des cigarettes, des sorbets à la neige, du rahat lokoum, des

confitures au gingembre et à la rose, le mastic et le café.

La conversation s'établissait, grave, pondérée, lente et courtoise. On y échangeait des lieux communs solennels, des pensées philosophiques surannées et creuses. Les grandes questions qui passionnent l'humanité et gouvernent le monde, la politique, la religion, les réformes sociales, les problèmes économiques et industriels, en étaient naturellement exclues. Les Turcs, murés dans leur foi et leurs coutumes, ne s'occupent point de ce qui peut bouleverser l'Univers. En dehors d'eux rien ne les intéresse, rien n'existe; leur tête demeure vide de toute idée générale, leur intelligence reste engourdie et close. Si les propos se tournent vers la galanterie, on y passe sous silence les charmes féminins, car un Turc jamais ne parle de son harem ; ce serait une inconvenance grave, et ce sujet, d'ailleurs, manquerait de séduction.

Les jeunes garçons, ici, font l'office de courtisanes ; bien que les lois aient réprimé les désordres publics à cet égard, le vice n'a fait que croître et il est parfaitement admis dans les mœurs ottomanes.

Un Turc ne parle pas plus de son harem qu'un Européen ne parle de son ménage. C'est l'ordinaire ragoût conjugal qui semble fade, au bout d'un certain temps. Et puis, l'homme, ici, se croit trop supérieur à la

femme pour paraître accorder quelque attention à l'entraînement naturel de son désir pour elle.

Les amateurs exclusifs de passions à rebours s'offrent, à domicile, des harems masculins ; cela leur semble fort élégant et littéraire.

Mourad ne donnait plus dans ce travers ; son aspect de vieil ara déplumé témoignait du refroidissement de ses fantaisies érotiques et le sentiment qui le portait vers la belle esclave était la dernière étincelle d'un foyer près de s'éteindre...

VIII

Maison galante.

Depuis ce triste soir d'octobre où son beau rêve s'était envolé, Michaël bey avait mené une vie inquiète et singulière. Pendant les huit premiers jours, il s'était présenté au haremlicke, espérant que Mourad réclamerait ses bons offices, mais il lui avait été répondu que la santé des femmes du pacha était satisfaisante et que l'on pouvait se passer de ses visites.

Pendant un mois il avait ensuite erré dans Péra et dans Galata, cherchant à renouer d'anciennes relations ou à s'en procurer de nouvelles. On lui faisait bon visage, car il était charmant cavalier et de manières courtoises; mais, quoi qu'il fît, l'oubli ne descendait point en son âme.

Pour chasser un peu ses tristes réflexions, il se décida, un soir, à aller souper dans une de ces maisons entr'ouvertes de la galanterie, où l'on n'est admis que sur présentation et avec de sérieuses références. Dans

cet établissement choisi, l'on faisait de la musique, on jouait, on buvait et on riait avec des femmes jeunes et jolies, Galiciennes, Grecques ou Arméniennes.

C'était entre deux morceaux : les chanteurs, mêlés au public, s'étaient dispersés dans le salon, et le médecin, rêveur, écoutait le gazouillis d'une fillette aux longs yeux de velours, à la lèvre fraîche qui, sans façon, s'était assise sur ses genoux.

D'une main distraite, il caressait l'épaisse chevelure rousse de la petite, tandis qu'elle se pressait contre lui comme une chatte câline. Il lui avait payé des parures et des friandises, l'avait regardée danser dans un chiffon de soie rouge qu'elle tortillait et déroulait autour de son torse mince et de ses flancs délicats.

Des chanteurs et des chanteuses s'étaient groupés dans le fonds de la pièce, et leurs voix, diverses de timbres, mais si bien assouplies et harmonisées qu'elles semblaient n'être qu'une seule voix, entonnèrent une chanson au rythme inégal et onduleux, aux élans soudains, brusquement comprimés, qui donnaient un caractère fougueux et passionné aux airs exotiques.

Ce soir-là, le médecin ne s'ennuya pas trop; les hymnes étranges et les danses de la petite Zekkié l'avaient tiré de l'ornière mélancolique dans laquelle il semblait suivre le convoi de son bonheur défunt.

Au bout de quelques jours, pourtant, l'attrait de nou-

veauté bizarre qui l'avait séduit perdit tant soit peu de son charme. Mais Zekkié s'était attachée à lui et lui offrait, sans cesse, ses lèvres pourpres et sa joliesse enfantine.

Pour lui seul elle inventait des pas prestigieux et des mesures nouvelles, pour lui seul elle épandait sur ses épaules le manteau fauve de ses cheveux et glissait des fleurs à sa ceinture.

Il la regardait, tandis que d'autres jeunes filles, aux grands yeux sombres, à la poitrine libre sous une chemise de gaze lui apportaient, dans un coquetier de filigrane d'argent, une petite tasse de café trouble.

Sur une planche, au fond de la pièce, étaient rangés des narghilehs en cristal taillé, en acier damasquiné, en argent enrichi de corail et de turquoises. Quelques fumeurs étaient ivres, ayant bu une trop grande quantité de mastic. C'étaient des gaillards aux moustaches hérissées, au teint de cigares de la Havane, aux grands yeux d'émail et de jaïet. Ils caressaient les filles, qu'ils tenaient presque nues sur leurs genoux, et leur adressaient des propos féroces qu'elles écoutaient sans s'émouvoir.

L'incertaine clarté des lampes ébauchait, dans la fumée épaisse dont la pièce était emplie, d'étranges silhouettes de momies qui semblaient exhumées de quelque tombeau égyptien.

Zekkié, après avoir essayé ses pas les plus voluptueux, revenait auprès du médecin.

— Pourquoi es-tu triste?...

Il ne répondait pas, trop perdu dans ses pensées, n'ayant point entendu, sans doute; et elle demandait encore :

— T'ai-je déplu?...

Il se réveillait et l'enveloppait d'un regard bienveillant.

— Mais non, mignonne, tu ne m'as point déplu.

— Alors, c'est que tu as du chagrin?...

— Peut-être.

— Oh! dis-moi ce qui te fait souffrir?...

— A quoi bon, tu ne pourrais rien pour moi.

— Est-ce que l'on sait... Raconte toujours.

Mais il l'éloignait doucement.

— Danse encore, cela me distraira.

— Je suis fatiguée.

— Alors, viens te reposer; je te donnerai des friandises, des bracelets d'argent, des colliers, des agrafes... Quels sont les bijoux que tu préfères?...

Boudeuse, elle gardait le silence.

— Tu n'es point contente?

— Non.

— Pourquoi?...

— Parce que tu me traites en petite fille gourmande et coquette.

— Que veux-tu donc, alors?...

— Je veux ton affection...

Il ouvrait des yeux incrédules.

— Ah! oui, cela t'étonne, parce que tu me trouves avec des courtisanes et que je te semble comme elles de la chair à plaisir. Mais je suis ici depuis peu et je n'ai point encore eu d'amant... Veux-tu me prendre comme esclave? Tu le peux et, puisque tu es médecin, tu verras bien que je suis toute neuve.

Il souriait.

— Je n'ai point d'esclaves; je vis seul avec un domestique.

— Eh bien! je serai ta maîtresse.

— Non, petite Zekkié, c'est impossible.

— Pourquoi?... Je ne te demanderai rien que ta protection et un peu de tendresse.

— Non, dit-il encore. Mon cœur ne m'appartient plus.

— Ah! fit-elle avec tristesse... Et, je ne puis pas savoir?...

— C'est un secret.

— Peut-être une femme de harem?...

— Peut-être.

— Écoute, reprit-elle, après un moment de silence; si tu me montres quelque confiance, je pourrai te servir.

— Me servir?... Et comment?...

— Une jeune fille comme moi entre partout, sans

qu'on s'inquiète de ses allées et venues. Je sais broder et je montrerai à ton amie des chemisettes délicieusement ouvragées, des vestes soutachées d'or et des coiffures nouvelles... Ainsi tu pourras lui faire parvenir quelque message.

Michaël serra la fillette contre son cœur.

— Ah! dit-il, tu me sauves la vie et je te suis profondément reconnaissant de ta gentillesse, petite Zekkié.

— Tu vois bien, murmura-t-elle avec un mélancolique sourire, que je suis bonne à quelque chose!

IX

Un Dîner turc.

Le jeune médecin allait user des précieux offices de sa nouvelle amie, lorsque Mourad le fit venir au Selamlike pour l'entretenir de choses graves.

Le selamlike contient une ou plusieurs pièces où le maître reçoit ses visiteurs, les fournisseurs et les créanciers ; c'est la partie mâle de la maison. Le haremlike, ou appartement des femmes, y communique par une porte toujours fermée que, seul, peut ouvrir l'heureux époux.

Lorsque le médecin pénétra dans le selamlike, Mourad, accroupi sur un large divan, se livrait aux douceurs du kief. Il fit place à Michaël et ordonna aux esclaves d'apporter le repas du soir.

Bientôt un vaste plateau fut déposé devant eux, sur un petit tabouret bas, et Mourad enleva les calottes sphériques qui recouvraient les mets.

Il n'y avait, pour les convives, ni fourchettes, ni couteaux, chacun devant user de ses doigts pour déchiqueter les os et détacher les viandes.

Le linge de table est inconnu en Orient. L'on mange sans nappe, mais chaque convive, dans les maisons riches, s'essuie les doigts à de jolis carrés de toile fine brodés d'or et d'argent. Les plats sont nombreux et fournissent des mélanges insolites de viandes et de confitures, de crèmes et de poissons qui ne sont pas désagréables au goût. Ils consistent en morceaux de mouton, en volailles démembrées, en concombres crus, farcis, en boulettes de riz, en tomates, arrangées de toutes les façons, et en innombrables sucreries, aromatisées d'essence de fleurs d'acacia, de rose ou de menthe. Pour boisson, l'on prend de l'eau, du jus de cerise et du sherbet. Le café se sert dans de mignonnes tasses, posées sur des calices d'argent. Puis, le chibouckdji présente aux invités de belles pipes au bouquin d'ambre, couronnées d'une chevelure blonde de tabac de Macédoine.

Le pacha, inclinant sa tête de vieil ara déplumé sur les aliments — car il était un peu myope — travaillait avec une grande adresse, en n'employant que le pouce et deux doigts de la main droite... Il est contraire à tous les usages de porter la main gauche au plat et il faut une grande habitude pour se tirer avec art d'un exercice aussi difficille et aussi peu esthétique...

— Je t'ai fait venir, dit le pacha, en passant à Michaël de petites brochettes de mouton grillées (chich kébab) pour t'interroger sur une chose qui me préoccupe.

— Parle, murmura le médecin, qui prévoyait ce qui allait suivre.

Mourad, avec ses trois doigts réunis en forme de cornet, mangeait du pilaf pimenté et safrané au blanc de volaille (tavouk gueuk sou). Il interrompit cette opération délicate pour regarder fixement Michaël de son regard trouble.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit?...

Le médecin toussa pour cacher son inquiétude.

— Avais-je donc quelque chose à te dire?...

— Certes, et je suis étonné de ton silence.

— Eh bien ! daigne m'éclairer, car je ne comprends rien à tes reproches. Peut-être ma mémoire me fait-elle défaut ?...

— Lorsque tu as soigné Aïché, au kiosque, cet été, tu ne t'es aperçu de rien ?... En ta qualité de médecin, cependant, tu aurais dû te montrer plus perspicace.

Michaël comprit qu'il ne fallait pas jouer davantage l'ignorance, car les soupçons jaloux du vieux Turc ne demandaient, sans doute, qu'à prendre corps.

— En effet, dit-il, un grand événement se prépare. Plusieurs fois, je me suis présenté au haremlike pour t'en avertir, mais on n'a point voulu me recevoir.

— Je n'avais donné aucun ordre, et chaque jour j'attendais ta visite.

— C'est étrange. Comment expliques-tu ce malentendu ?...

— Je ne sais... Mes autres femmes, jalouses, peut-être... Quand elles ont appris que j'allais être père, elles n'ont pu contenir leur fureur contre la pauvre Aïché.

— Oui, un enfant va naître, murmura Michaël, en s'appliquant consciencieusement à la feuille de vigne farcie qu'il avait cueillie dans un plat d'argent.

Mourad, qui avait mangé de tout, viandes, légumes, salades, se bourrait maintenant de pâtisseries feuilletées (baklava), de beignets à la graisse et au miel, de mahléby à la crème et à l'eau de rose, de halva indigeste. Des taches variées maculaient sa stambouline, ses doigts ruisselaient de sauce et de sirop. Il demanda un bassin pour faire ses ablutions.

— Outre mes quatre femmes légitimes, tu sais que je puis avoir des esclaves, mais que je suis obligé d'épouser celle qui m'a donné un enfant?... J'épouserai donc Aïché, et ce sera une grande joie pour moi, car de toutes mes femmes c'est celle que je préfère. Et puis, je pourrai répudier Ikmel qui devient un peu lourde et jaune.

Michaël approuva silencieusement, bien que la pensée de cette union lui fût extrêmement pénible. Mais il

n'avait nul moyen de mettre obstacle aux projets de Mourad.

Les formalités du mariage et celles de la répudiation sont fort peu compliquées en Turquie. Avant la cérémonie nuptiale on stipule la dot qui sera donnée à la femme et l'indemnité qu'elle sera en droit d'exiger en cas de répudiation.

Mourad, n'ayant point eu d'enfants, avait déjà répudié plusieurs de ses épouses, car il s'était marié fort jeune et les beautés d'alors ne lui semblaient plus dignes de ses hommages. Lui seul, bien entendu, s'accordait le droit de vieillir, et ses désirs intermittents ne pouvaient s'adresser qu'à des fleurs de jeunesse capables de les réveiller.

Quatre fois, déjà, il était allé trouver l'iman pour le prier de rompre ses unions, et il avait prononcé la phrase consacrée : « Avretim boch ola » en secouant la poussière de ses babouches au seuil de la Porte de Félicité.

Mourad s'étant essuyé les doigts à une serviette de toile fine, brodée d'or, fit signe au médecin de le suivre.

— Viens, dit-il, je vais te conduire auprès d'elle, car elle réclame tes soins.

X

Les Amants se retrouvent.

Aïché sentait tressaillir en elle l'enfant de Michaël. Le souvenir de son amant bien aimé et des heures exquises qu'elle avait passées avec lui atténuait un peu la tristesse de la séparation. Cependant, elle songeait aussi aux présages funestes qui avaient marqué ses dernières visites au Champ des Morts et elle pâlissait d'angoisse à l'idée des terribles châtiments qui la menaçaient.

La superstition n'est pas seulement l'apanage des esprits faibles. Elle pénètre dans les consciences les mieux trempées, toutes les fois que le bonheur est en jeu, que la fortune, la vie d'un être cher sont soumis aux chances d'un inconnu redoutable.

Les marins sont surtout sujets à cette faiblesse. C'est qu'ils savent combien leur chance est fragile, combien tous les calculs de l'intelligence humaine sont peu de chose contre l'ouragan qui peut survenir d'un

moment à l'autre, l'étincelle qui suffit à déchaîner l'incendie en pleine mer, contre le brouillard qui cache la route des étoiles et qui empêche les navires d'éviter les bas-fonds ou les récifs. Quels sont les militaires qui, à la veille d'une bataille n'ont pas eu, pour eux ou pour un compagnon préféré, des pressentiments de mort ? Et les joueurs?... en est-il un sur cent qui ne croie pas être doué du mystérieux pouvoir de pressentir la chance ou la déveine?... Quant aux courtisanes, elles s'empressent, à la moindre crainte, d'aller consulter la tireuse de cartes ou la somnambule, suivent fidèlement les prescriptions étranges de ces pythonisses de hasard, se livrent aux pratiques les plus bizarres.

Aïché passait donc par des alternatives d'espoir et de crainte. Mais le silence menaçant de Soab l'inquiétait plus que tout le reste. S'il ne lui avait plus exprimé son amour, elle sentait cependant sur elle son regard enflammé, et elle redoutait tout de sa colère jalouse.

En tremblant, elle avait annoncé à Mourad que ses vœux de paternité s'étaient réalisés et le vieil homme, fou de joie et d'orgueil, lui avait immédiatement promis le mariage.

— Je répudierai Ikmel, et tu prendras sa place.

— Je ne suis pas digne de cette faveur, avait murmuré la jeune femme rougissante.

— La mère de mon enfant peut prétendre à tous les

honneurs. Je veux te donner la première place dans mon harem et te combler de présents. Quels que soient tes souhaits, je les réaliserai.

— Oh ! mon maître, je ne désire rien... que la santé.

— Tu souffres donc toujours?...

— Oui, dit-elle d'une voix faible et je voudrais consulter le *thabib*.

— Demain, tu le verras.

— Demain... que tu es bon !

A l'idée de revoir Michaël, tout son être avait frémi, et, dans un grand élan de reconnaissance, elle avait porté à ses lèvres la main du vieux maître.

Maintenant, l'amant tant désiré était à son chevet et se taisait, presque aussi tremblant qu'elle.

Pour le recevoir, elle avait mis des fleurs dans ses cheveux ; son visage pâle était plus attirant encore, les veilles et les tristesses lui ayant donné une expression plus intense; et rien n'égalait le charme de ses grands yeux verts dont l'iris semblait remuer des algues et de l'or.

Certes, le médecin avait préparé un beau discours pour rassurer Mourad, mais ses paroles et ses pensées se figèrent à la vue du changement qui s'était opéré dans cette jeune créature qu'il avait tenue palpitante dans ses bras, deux mois auparavant.

— Comment la trouves-tu? demanda le vieux maître.

Michaël la trouvait délicieusement jolie, mais il se garda bien de faire cette réponse compromettante.

— Cette jeune femme a besoin d'une surveillance attentive et, si vous voulez m'y autoriser, je recommencerai mes visites.

— Oh ! mon bon ami, soigne-la bien !... Un enfant, un fils, peut-être, va combler l'unique désir de ma vieillesse !... Fais que rien ne vienne compromettre cet heureux événement !...

-- J'y tâcherai.

Aïché pensait qu'elle allait revivre l'adorable roman de son amour, et une immense émotion noyait son âme. Ce que Michaël lut en ses yeux d'espoir, de pardon, de regret et de tendresse lui aurait permis de subir les plus cruels supplices.

— Je suis bien dolente encore, dit-elle ; mais il me semble que je vais mieux.

Un flot de douces larmes coupa sa phrase. Le médecin se pencha sur elle, prit une de ses mains, comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas de fièvre, et, tendrement, accentua la pression de ses doigts.

Aïché pleurait toujours ; Mourad, fort ému, la laissait faire pensant que les femmes, ces êtres inférieurs, ont parfois besoin d'une détente nerveuse, et, qu'après la pluie, le soleil est meilleur. Il sortit avec le médecin qui promettait de revenir bientôt.

Par un heureux privilège de jeunesse, Aïché oubliait, en une minute, tous les maux qu'elle avait soufferts. Elle consentit à manger un peu; puis, essaya de se lever. Ses pieds mignons fléchirent sous elle, d'abord; mais elle reprit des forces suffisamment, et. bientôt, elle se trouva près de la fenêtre, regardant au dehors par les grilles du shaknisir.

Comme il serait bon, se disait-elle, de marcher dans ces rues étroites, le visage découvert et le bras appuyé à celui du bien-aimé!... Le soir, à l'heure où la nuit tombe, nous nous éloignerions pour ne plus revenir. Nous serions l'un à l'autre, librement et pour toute la vie!...

Elle fit sa prière sur un coin de tapis avec toute la ferveur de son âme reconnaissante. Puis, elle appela Elmass et Naïmé, ses confidentes et ses fidèles amies, afin de leur annoncer la bonne nouvelle.

Les chuchotements étaient vifs, mêlés d'éclats de rire, dans la grande chambre d'Aïché, la veille encore toute pleine de silence, et Ikmel, l'oreille collée à la cloison, s'étonnait de ce changement.

— Soab, demanda-t-elle à l'eunuque qui passait dans le couloir, peux-tu m'accompagner à la mosquée?... Husseïn est sorti avec les autres femmes...

XI

Les Séductions d'Ikmel.

Soab s'était incliné avec obéissance. Depuis qu'il ne pénétrait plus auprès d'Aïché, tout lui était indifférent. La jeune femme n'avait point voulu le revoir, redoutant une nouvelle scène de jalousie; ce n'était plus lui qui veillait à sa porte, mais Husseïn, le second eunuque.

Cependant, le triste amoureux poursuivait son rêve insensé, et, lorsque le harem dormait sous sa garde, seul, dans l'ombre, il se procurait les extases factices du haschich et oubliait sa pénible condition.

Dans la vision qui charmait ses sens, il voyait alors les forêts d'ambre et de myrrhe du Paradis de Mahomet, recevait, sous une tente de perles, les baisers de l'amante soumise et retrouvait sa virilité complète. Après le frisson de la possession, ses yeux fixes contemplaient les splendeurs d'Allah scintillant à faire pâlir le soleil, et la terre, à laquelle il ne tenait que par un lien de soie, s'abimait dans le vide comme un ballon

dégonflé. Uni à sa bien-aimée pour l'éternité, il flottait éperdûment dans un infini de joie.

Des tarboukas ronflaient à ses oreilles, une petite flûte modulait des trilles d'une céleste douceur... Soab, perdu dans le rêve adorable, tourbillonnait comme un derviche avec son précieux fardeau entre les bras. Des voiles s'enflaient autour d'eux, frémissaient, s'arrondissaient, répandant une fraîcheur exquise dans l'air embrasé. Et les amants planaient toujours dans un essaim d'esprits célestes, fantômes passionnés cherchant l'éternel amour.

Ikmel s'était rapprochée de l'eunuque.

— Puisque tu veux bien m'accompagner, viens dans ma chambre, j'ai différents objets à te remettre.

Sans méfiance, Soab suivit la khanoun. Mais, aussitôt que la lourde draperie qui voilait la porte fut retombée sur eux, elle l'enlaça et lui présenta ses lèvres.

— Soab, dit-elle, tu es beau et je te consolerai de ta disgrâce.

Mollement, il la repoussa. Bien souvent, déjà, elle avait recherché ses caresses, et l'on disait, dans le harem, qu'il l'avait dédommagée, autant qu'il était en son pouvoir, de l'abandon du maître. En réalité, il avait jusqu'alors feint d'ignorer ses avances, non pas qu'il la dédaignât, mais parce que son cœur était occupé par une autre image.

— Soab, reprit Ikmel, tu ne sais ce que tu refuses

et combien j'ai de l'attirance pour toi?... Se peut-il que tu méprises de semblables félicités ?...

Il eut un triste sourire.

— Je ne saurais te satisfaire.

— Oh ! tu me donnerais le plaisir que je désire. Je pourrais être à toi, sans danger, et j'aurais ainsi ce qu'il y a de meilleur dans l'amour !... Crois-tu que nous soyons si friandes de la possession complète qui nous laisse meurtries et nous rend mères souvent contre notre agrément ?... Nos époux, qui nous mettent sous la sauvegarde de tes pareils, sont bien imprudents !... Eux, seuls, peuvent nous féconder, c'est vrai ; mais bien souvent nous trouvons le bonheur sans eux.

— Vous avez raison de chercher à vous consoler de l'existence du harem et du mépris de votre époux.

— Tu vois bien.

— Oui, vous avez raison, comme nous avons raison aussi de nous venger du mal qu'on nous fait.

— Alors, donnons-nous l'un à l'autre?...

Elle se pressait contre la poitrine du jeune homme, et, à moitié nue, les cheveux défaits, cherchait à éveiller ses désirs.

— Ne me trouves-tu point belle ?...

— Si, je te trouve belle.

— Je sais d'exquises caresses, que je t'enseignerai... Tu ne regretteras rien...

Mélancolique, il gardait le silence.

Avec un cri de colère, elle s'éloigna.

— Ah! tu viens de te trahir, Soab! et je te devine... Tu ne veux pas m'accorder tes baisers, parce que tu aimes Aïché! Il y a longtemps que j'ai épié tes regards, fixés sur elle, et que j'ai compris ta souffrance... Tu la consoles déjà et tu veux lui rester fidèle!

— Non, dit-il.

— Tu n'aimes point Aïché?

— Je n'ai point interrogé mon cœur; mais, ce que je puis t'affirmer, Ikmel, c'est que jamais mes lèvres n'ont touché sa chair.

— Jamais?...

— Jamais, je te le jure.

— Alors, c'est qu'elle a méprisé ta tendresse.

Un éclair passa dans les yeux de l'eunuque qui frémit de la tête aux pieds.

— Tu t'es trahi, reprit Ikmel avec feu. Ton regard a parlé pour toi...

— Eh bien! oui, murmura Soab, comme malgré lui, j'adore Aïché de tout mon cœur, de toutes mes forces, malgré ses dédains, et c'est pour cela que je ne puis en aimer une autre.

— Tu l'as accompagnée au kiosque de campagne, et tu lui as fait l'aveu de ta passion?...

— Oui, dit encore le jeune homme, incapable

de garder plus longtemps le secret dont il agonisait.

Ikmel, avec son instinct subtil de femme et d'amoureuse, entrevit un mystère. Elle résolut de le connaître à tout prix, et, changeant de tactique, elle se fit maternelle et compatissante.

— Combien je te plains, dit-elle. Hélas! je connais ta position difficile et les ménagements qu'elle impose. Tu ne t'appartiens pas et tu ne saurais abuser d'un instant de faiblesse dont tu as été le complice involontaire. Oui, tu me plaisais, je te trouvais beau et j'étais prête à te le prouver, au moindre signe. Je ne te dis cela qu'en tremblant et la rougeur au front. Mais, j'ai foi dans la force et dans la puissance de mon affection qui, pour te servir, renversera tous les obstacles. Dis-moi donc tout ce que tu as vu, tout ce que tu as entendu pendant ton séjour à la campagne?... Que s'est-il passé durant ces trois mois d'exil?... Aïché n'a-t-elle pu échapper à ta surveillance pour se livrer à quelque démarche imprudente?... Si elle ne t'aime pas, qui donc aime-t-elle?...

Soab avait juré de se taire, il songea à toutes les terribles conséquences que pourrait avoir un aveu et ne répondit point. Mais Ikmel, qui sentait vaguement sa disgrâce prochaine, se cramponnait à sa proie.

— Tu as des ménagements à prendre?... Ton refus de parler suffit à me convaincre que tu me caches la vérité?... Il est trop tard, maintenant, pour t'abstenir...

Le seul bonheur de ma vie est en toi, car, moi aussi, je suis menacée, je sens que la répudiation est proche et que ton secours, seul, pourrait me sauver?...

— Je ne sais rien, Ikmel, murmura le jeune homme.

— Ah ! comme tu mens mal !... Tout te trahit : l'indécision de ta voix, le trouble de ton regard... Je ne t'abandonnerai pas avant de savoir ce que tu me caches !... Ma tranquillité est en jeu ; je ne reculerai devant rien pour assurer mon avenir !

— Tu t'égares, Ikmel, ta situation est enviable.

— Je sens bien, vois-tu, que Mourad veut épouser Aïché ; comme il ne peut avoir que quatre femmes légitimes, il me répudiera, ainsi qu'il a déjà répudié ses premières épouses. Le maître veut un enfant, et celle qui le lui donnera, par une trahison quelconque, pourra tout exiger de lui !...

Ikmel ignorait encore que ses craintes s'étaient réalisées et que sa rivale, bientôt, allait être mère.

Le jeune homme éprouvait pour la malheureuse un sentiment de pitié sincère. Aïché, certes, était coupable, plus coupable que les épouses du pacha qui n'avaient encore demandé qu'à de contestables plaisirs l'oubli de leur insipide et inutile existence. Pourtant, il sortit victorieux de l'épreuve, mais ses fonctions nouvelles l'éloignaient de l'appartement de la favorite qu'il ne pouvait plus défendre comme par le passé...

XII

La Khanoun.

Certes, il est de très honnêtes épouses et de très bons maris, en Orient, comme ailleurs. Beaucoup de Turcs ne possèdent qu'une seule femme, et ceux qui en ont plusieurs les traitent avec une égale déférence et leur offrent des appartements séparés où elles vivent avec leurs enfants et leurs domestiques. Certains devoirs conjugaux, indispensables à la bonne harmonie, s'accomplissent à date fixe et honnêtement, ainsi que l'exige le Koran. Le jeudi, pour les maris consciencieux, est le jour réservé à la première femme et les autres jours de la semaine sont partagés entre les épouses secondaires.

La stérilité entraine l'expulsion légale du foyer, et le maitre peut dire à son épouse : « Va, sois vide de moi ! » en la mettant à la porte du harem. C'est alors la cessation, pour la femme, de l'existence sociale et la perte de

sa part de paradis, car le Prophète a formellement déclaré que la mère seule serait admise dans le séjour de gloire où elle demeurerait jusqu'à l'extinction des siècles « comme une lune à son premier quartier. »

Ikmel savait toutes ces choses, et la froideur de Mourad, à son égard, lui laissait craindre la plus complète disgrâce.

Or, elle était dépensière et prodigue, elle aimait les bijoux et les étoffes précieuses; qui donc paierait tout cela lorsqu'elle aurait cessé de plaire?...

Comme les autres femmes du pacha, elle avait conservé l'ancien costume turc, si charmant et si voluptueux. Son large pantalon de soie blanche retombait sur ses mules dorées, sa chemisette, très ouverte sur la poitrine, de façon à laisser voir la naissance des seins, bouffait sous une veste arrondie de velours brodée de perles, et ses cheveux s'échappaient en cascade superbe d'une petite calotte de pierreries posée crânement sur l'oreille.

Quoique Mourad la trouvât jaune et un peu épaisse, elle était fort belle, encore, et plus d'un Osmanli s'en fût contenté. Mais, hélas! elle ne pouvait, en aucune façon, lutter avec la divine Aïché dont le teint « était mêlé de pétales de jasmin et de rose, dont la bouche semblait une grenade en fleur ».

Mourad ne prenait plus aucun plaisir à l'ondulation

lascive de la démarche d'Ikmel, et sa répudiation prochaine était décidée. Ainsi, Aïché aurait le plus bel appartement et serait la véritable khanoun du harem.

Une famille turque consiste dans une série de ménages distincts où le mari, seul, est commun, tel un coq souverain maître de la basse-cour. Malheureusement, plus le harem est considérable, moins le mari se montre fidèle à ses devoirs; de là, des fantaisies et des perversités féminines qu'il est difficile d'imaginer ailleurs.

Ce que l'on sait des femmes turques, de leurs mœurs, de leur éducation indique fatalement le développement excessif des sens voluptueux. Elles n'ont dans leur vie que l'amour; elles ne doivent songer qu'à plaire au mâle et, pour atteindre ce but, tous les moyens leur semblent bons.

Pour charmer les yeux de leur doux seigneur, elles brodent avec des fils d'or et d'argent des étoffes de rêve; pour captiver son esprit elles dansent ou elles chantent avec accompagnement de petite flûte et de tarbouka; pour satisfaire sa gourmandise, elles confectionnent des pâtes de roses et des confitures de gingembre; pour satisfaire ses sens elles connaissent tous les raffinements de l'amour...

Chez elles, la pudeur des mots et des actes n'existe pas, le yachmak protège leur visage, mais leur âme est à nu. On leur a appris, dès l'enfance, tous les luxurieux

besoins de l'homme et ses monstrueuses passions. Déflorées moralement, elles ne trouvent nulle satisfaction physique à leurs brûlants désirs et se consument lentement. Mais, gourmandes et paresseuses, quelques-unes se consolent en menant une existence purement matérielle. Elles croquent des pâtisseries, mâchent de la résine blanche — dite mastic de Chio — prennent du café, des sorbets, fument des cigarettes et engraissent effroyablement.

Leur voix reste mélodieuse, dans la bouffissure des chairs, et l'on est étonné d'entendre ces accents suaves sortir d'une outre huileuse à forme vague de pachyderme.

Ikmel engraissait, autant que Nourmahal, Rouchen et Fatma, d'ailleurs plus jeunes qu'elle. Mais cela, pensait-elle, était permis aux khanouns, les esclaves, seules, devant conserver leur taille svelte et la vivacité de leurs mouvements. Toute dame turque doit être majestueuse et de chair opulente.

Ikmel avait une vaste poitrine et une voix de bengali. Rien n'était plus harmonieux que son langage, et nul ne se fût imaginé que cette femme, au parler si doux, pût avoir des accents farouches à la moindre contrariété. Elle se transformait alors en véritable furie et méritait bien le titre brutal que les Ulémas donnent aux femmes : *tofei-nissa !* la gente femelle.

De grands dangers planaient donc sur la pauvre Aïché, qui allait avoir à lutter contre toutes les épouses courroucées de Mourad, et qui ne se doutait point de la surveillance hostile dont elle était l'objet.

A chaque heure du jour, Ikmel, maintenant, venait interroger l'eunuque, et, lorsque le couloir était désert, son grand œil sombre appliqué à l'ouverture de la cloison, elle observait sa rivale.

— Ah ! disait-elle à Soab, toujours triste et réservé, je saurai malgré toi le secret de ton amoureuse !...

— Je n'ai pas d'amoureuse... Je t'ai avoué ma faiblesse, mais je n'ai reçu aucun encouragement.

Aïché s'était donnée à Michaël avec toute la fougue de sa nature ardente, elle savait qu'elle jouait son existence et ne redoutait point le châtiment. Femme dans toute l'acception du mot, elle n'avait qu'un but : accomplir sa mission d'amour et devenir mère.

Être mère était son plus cher désir, sa plus grande ambition. Elle ne se disait pas que, sans la maternité, le mariage n'existait ni civilement, ni religieusement et qu'elle allait prendre le pas sur les autres femmes... Elle ne tenait point à la situation, ni à la fortune, sa seule ambition était d'avoir un petit être à chérir, à couvrir de caresses tout le long du jour.

A défaut de Michaël, elle aurait son enfant, et ce serait une consolation dans son existence mélancolique.

XIII

L'Étreinte dangereuse.

— Mon cher amant ! je puis enfin te parler sans contrainte et te regarder avec adoration, afin d'emplir ma vue de ton image !

— Aïché, sois courageuse ! Tu sais que je t'aime plus que tout au monde et que tes souffrances sont les miénnes ?

— Nul ne nous voit, Michaël, penche ton visage sur moi pour que je trouve tes lèvres.

— Ah ! que ton baiser est doux ! Aïché !...

— Viens plus près, viens, là, sur ce divan...

— L'on pourrait nous surprendre... Mourad, retenu au Palais, peut rentrer d'un moment à l'autre.

— Non ! donne-moi ta bouche... Encore ! Encore !

Les amants ont pu s'étreindre durant l'absence du maître, mais leur ivresse a été de courte durée, et ils

ont promis de chercher ensemble le moyen de se revoir plus librement.

— Pourquoi ne tâcherais-tu pas de venir me retrouver la nuit?... Elmass t'ouvrirait la petite entrée du harem-like, et nous aurions des heures pour nous aimer.

— L'eunuque veille à ta porte... Ce n'est plus Soab, hélas !

— L'eunuque dort, sans doute. Il a le sommeil lourd, tu étoufferais le bruit de tes pas.

— Et s'il se réveillait ?...

Un éclair traversa les yeux verts d'Aïché.

— S'il se réveillait, tu le tuerais !

— Le crime serait découvert, et alors...

— Alors, nous aurions eu quelques heures de joie.

— Mais si l'on apprenait que j'ai commis le crime, je serais puni et je ne te verrais plus.

La jeune femme penchait la tête avec un soupir.

— C'est vrai... Il faut donc nous résigner à ne plus nous voir ?...

— Je chercherai, je trouverai peut-être autre chose.

— Oui, réfléchis, longuement !... Il m'est impossible de me faire à l'idée de cette séparation... Le sacrifice est au-dessus de mes forces !

— Ah ! ma douce adorée ! Pendant ces trois mois délicieux le ciel a répandu sur nous ses faveurs qu'il prodigue si peu. Il ne nous manquait rien pour avoir ce

qu'en ce monde on appelle la joie de vivre. Nous étions jeunes, nous étions éperdument épris l'un de l'autre, et nous possédions une liberté relative. Heureux dans le passé, par nos premiers et charmants souvenirs, heureux dans le présent par d'enivrantes réalités, il ne nous manquait que la sécurité de l'avenir.

— Ah! mon cher amant! un jour tout cela s'est écroulé comme s'écroule un édifice dont on a ébranlé les fondations ; tout cela s'est évanoui comme s'évanouissent, aux premières clartés de l'aube, ces trompeuses vapeurs qui, dans les demi-teintes du crépuscule revêtent des formes exquises et rassurantes.

Les jeunes gens s'arrêtaient pour se couvrir de baisers brûlants et de caresses.

— Aïché, reprenait Michaël, quelle étrange prescience de l'avenir existe donc en ton âme, pour que tu m'aies annoncé tant de déceptions et de douleurs! Je veux croire, encore, qu'aucun de tes sombres présages ne se réalisera...

— Une divination mystérieuse m'avertit que nous courons à notre perte.

— Non, non, il ne faut point écouter l'esprit du mal qui se plaît à torturer les âmes.

— Pourquoi, mon cher aimé, ne veux-tu pas entendre ma prière?... Pourquoi ne fuirions-nous pas tous les deux pour aller cacher notre amour dans

quelque ville d'Europe où nous serions à l'abri des fureurs de Mourad?...

— Le puis-je, en ce moment?... Je ne suis pas assez riche. Il faudrait me créer une situation nouvelle, ce serait long et difficile ; je veux, mon adorée, t'éviter la gêne qui suivrait notre exil.

— Attendons encore, puisqu'il le faut... Mais, si je ne puis te revoir, au moins, écris-moi.

— T'écrire?...

Il songea immédiatement à la proposition de la petite danseuse, et son cœur s'emplit de joie.

— Oui, dit-il, je t'écrirai. J'ai même trouvé une messagère.

— Qui donc?

— Une fillette, nommé Zekkié, qui t'apportera des étoffes brodées et te remettra une lettre.

— Quel bonheur! mon cher amant, nous pourrons donc nous dire tout ce que notre cœur renferme de tendresse, et la séparation nous paraîtra moins longue!...

A ce moment, un léger bruit se produisit derrière la cloison. Michaël qui était loin, cependant, de soupçonner la ruse de la khanoun, s'éloigna vivement d'Aïché.

Un silence plana, et, lorsque Mourad, peu de temps après, fit son entrée dans la chambre de la favorite, rien

sur le visage des amants n'aurait pu trahir l'entretien qu'ils venaient d'avoir.

Mourad, après sa visite à Aïché, fit donc son kief avec la même sérénité que les autres jours, en songeant au bambin inespéré qui lui tombait du ciel, alors que, toute sa vie, il avait inutilement peiné pour satisfaire aux lois du Koran et se présenter dans le Paradis de Mahomet accompagné d'une honnête progéniture.

XIV

Intrigue de Harem.

En vérité, Ikmel jouait de malheur, car, chaque fois qu'elle s'approchait de son observatoire, Aïché, seule avec ses esclaves, écoutait leur gazouillis puéril ou se faisait lire quelque poème nouveau. Mais, accablée sous le poids d'une invincible préoccupation, la favorite ne parvenait qu'à grand'peine à prêter un peu d'attention aux fantaisies littéraires qu'on lui soumettait. Parfois, lorsque la lectrice l'interrogeait sur ses opinions poétiques, la bizarre incohérence de ses réponses s'accordait si peu avec les questions qui lui étaient posées, que toutes trois se mettaient à rire.

Une seule chose eut le pouvoir d'intéresser la jeune femme, de la tirer, pour un instant, de l'espèce d'atonie mentale dans laquelle elle était plongée. Ce fut lorsque Elmass lui demanda :

— Quand le thabib doit-il revenir ?...

— Je ne sais, Mourad a trouvé que je n'avais plus besoin de son office pour le moment.

— Ah! voilà donc ce qui te préoccupe?...

Une rougeur légère estompa le visage d'Aïché.

— Oui, ces visites de Michaël m'ont fait tant de bien qu'on veut les supprimer!...

Cette fois, Ikmel, derrière la cloison, avait entendu.

La réponse semblait singulière, et la khanoun, qui, jamais n'avait soupçonné le médecin, entrevit une lueur dans les ténèbres où elle se débattait.

— Il faut patienter encore, disait Elmass, en caressant sa maîtresse, le moment est proche où Michaël sera bien forcé de revenir

« Le moment est proche ». Que faut-il comprendre? se demandait Ikmel, pleine de trouble et d'espoir.

— Tu sais, reprit Naïmé, qu'il sera nécessaire de te plaindre de maux imaginaires, si tu veux attendrir Mourad.

— Je me plaindrai.

— Il faudra prendre un air dolent et te laisser porter par nous.

— Oh! je suis encore très faible, vous le savez bien.

— Peut-être même pourrais-tu simuler une défaillance.

— Le mensonge me répugne.

— Alors, tu ne reverras pas ton cher Michaël!

« Son cher Michaël », murmura Ikmel, toujours attentive. Est-ce possible ?...

Mais Aïché reprenait d'une voix claire :

— Si je ne le revois pas, il m'écrira ; il me l'a promis.

— C'est bien dangereux. On ne reçoit ici aucun message.

— Il a trouvé un moyen.

— Lequel?...

— Une jeune fille viendra me demander pour me montrer des ceintures brodées, des étoffes nouvelles... Il lui sera facile de parvenir jusqu'à moi... Vous comprenez ?...

— Oui, c'est ingénieux...

— Et sans danger.

— Quand cette jeune fille doit-elle se rendre au harem ?

— Je ne sais.

— Quel est son nom?

— Zekkié, je crois.

— Les ouvrières entrent librement et l'eunuque la laissera passer.

Ikmel s'était redressée avec un sourire de triomphe.

« La messagère n'ira pas loin, pensa-t-elle, et j'apprendrai, enfin, ce que je veux savoir. »

Il lui était difficile de rester plus longtemps derrière

la cloison, car Husseïn, l'eunuque qui avait remplacé Soab, revenait prendre sa place, après le repas du soir.

La khanoun s'éloigna donc et appela auprès d'elle Rouchen, Fatma et Nourmahal, les trois épouses, acharnées comme elle à la perte de la favorite.

Depuis le retour d'Aïché, l'esprit de ces femmes était oppressé par un pressentiment de mauvais augure. En voyant Ikmel, il leur sembla que ce pressentiment recevait une terrible confirmation. Elles se pressèrent autour de la khanoun avec une fébrile impatience.

— Tu as appris quelque chose?...

— Comme tu es émue!

— Vite, renseigne-nous!

— Si vous parlez toutes à la fois, dit Ikmel, nous ne pourrons jamais nous entendre... Oui, il y a du nouveau, et ce que vous allez apprendre est vraiment inimaginable...

Elle répéta ce qu'elle avait entendu, sans en omettre un mot.

— Il faudra guetter la messagère.

— Certes, et lui prendre son billet.

— Ainsi, nous aurons des preuves de la trahison d'Aïché!...

— Le maître sera bien forcé de se rendre à l'évidence.



Elles se pressèrent autour de la khanoum avec une fébrile impatience.
(P. 196.)

— ... Et de punir la coupable.

— Oui. dit Ikmel, mais est-elle vraiment coupable?... Je n'ai rien entendu de positif à cet égard.

— Nous l'apprendrons par la lettre.

— Ah! je brûle d'impatience! s'écria Fatma, qui mangeait des bonbons au gingembre, qu'elle avait apportés dans le creux de sa main.

Rouchen et Nourmahal, tendrement, se baisèrent aux lèvres. C'était leur manière de témoigner leur joie.

XV

Le Sultan à la Mosquée.

Aïché n'avait pas revu son amant, et l'espoir, peu à peu, se retirait de son âme. Ce jour-là, appuyée sur l'épaule d'Elmass, elle regardait par le grillage discret du haremlike le va et vient de la rue. Un monde s'agitait bruyant, affairé; il y avait des flots de foule qui, semblant prêts à se heurter, se mêlaient et se confondaient sans secousses, au milieu d'un bruit assourdissant où rien ne ressortait de distinct. Les charrettes, les chevaux, les ânes, les voitures élégantes, emplies de femmes parées, se croisaient, cherchant à se dégager d'un triple rang de curieux.

C'était un vendredi, et le padischa, en grande pompe, allait à la mosquée.

Le vendredi est pour les musulmans ce que le dimanche est pour les chrétiens et le samedi pour les juifs : un

jour saint entre tous que l'on consacre au recueillement et à la prière.

Jadis, le Commandeur des Croyants visitait chaque semaine une mosquée différente : Yeni-Djami, Sultan-Bayezid, l'Osmanieh, Sainte-Sophie... Aujourd'hui, ces pratiques pieuses se sont beaucoup relâchées, et ce n'est que par faveur spéciale que le Maître des Maîtres se montre à son peuple prosterné.

Cependant, il faut bien encore, de temps à autre, faire acte de présence, car la vie d'un sultan est constamment menacée et l'on ne sait ce qui se passe au juste derrière les grilles mystérieuses du sérail.

Depuis quelque temps, des bruits inquiétants couraient dans Stamboul. Des musulmans parcouraient les rues en accusant les giaours d'attaquer les Turcs. Les troupes sortaient des casernes, se massaient dans certains quartiers, menacés, prétendait-on, par les Arméniens en révolte. Les soldats, exécutant des manœuvres tournantes, chassaient, peu à peu, les mutins des quartiers excentriques pour les réunir au centre de la ville, où des massacres, déjà, avaient eu lieu.

A Trébizonde, Erzeroum, Diarbékir, Sivas, de nombreuses exécutions s'accomplissaient chaque jour.

Les Arméniens barricadaient leurs portes, réunissaient leurs filles menacées de viol, et, tant bien que mal, organisaient la défense.

Par les faubourgs couraient des Circassiens, des Turcomans, des Lazes chargés de butin de toute sorte dérobé aux assiégés. Les bazars avaient été saccagés, et les marchands fuyaient devant les coups de revolver. Le Sultan, entouré de flatteurs, plus décidés à augmenter leur fortune que celle du chef suprême, laissait faire, craintif ou dédaigneux. De lugubres courtisans développaient sa méfiance par le récit de complots imaginaires, et il restait seul dans sa lutte contre les passions et les faiblesses. Séparé de son peuple, on le tenait enfermé dans son palais, ignorant des périls, abusé sur la signification véritable des événements.

Le padischa, d'un tempérament sombre et mélancolique, se laissait aller à des anxiétés bizarres, à des craintes chimériques, des prostrations cérébrales, soigneusement amenées et entretenues par son entourage. Ses réels instincts de grandeur et d'autorité, peu à peu, se sont endormis; il n'a jamais eu auprès de lui le dévouement sincère et éclairé qui aurait pu le sortir de sa torpeur et le mener à accomplir de grandes et belles choses. Ses sujets, à son exemple, semblent vivre d'une vie différente de celle des autres peuples et se désintéresser de tout progrès social. Mais vienne la guerre, vienne l'instant de courir sus aux infidèles, aux ennemis du Prophète, tous les Turcs se transforment en soldats batailleurs, se lancent à la poursuite de

la victoire ou de la mort!... D'ailleurs, la mort n'existe pas pour le musulman. Cet état n'est qu'un voyage, une absence inconsciente, le passage d'un lieu dans un autre, l'entrée dans le ciel des houris aux voluptueux sourires...

. . . .

Aïché, derrière les grilles de sa prison, regardait passer le cortège impérial dont les costumes militaires flamboyants, les chamarrures étranges formaient un si frappant contraste avec la sévère et sombre tenue du chef des Ottomans.

Le coup d'œil était vraiment féerique, et la jeune femme admirait le rayonnement de toutes ces magnificences qu'elle n'avait vues que rarement.

L'allure martiale, souple et fière des troupes, qui formaient la haie depuis les portes du sérail jusqu'à celles de la mosquée, dont, au dernier moment, Sa Majesté avait fait choix, la foule ondoyante et multicolore, avec les férédjés de nuance vive des femmes et les vêtements gracieux des enfants, toute cette cohue étrange, illuminée par le soleil oriental d'un éclat si pur, composait un spectacle unique qu'on ne se lassait pas de contempler.

En traversant ainsi la ville, visible pour tous, le Sultan, de temps à autre, signait un certificat d'existence,

car la mort cheminait mystérieusement dans l'ombre du palais et fauchait les plus illustres chefs. Les vizirs, les pachas, les hauts officiers, si plastronnés d'or qu'ils semblaient porter cuirasse, se rendaient donc à la mosquée pour y accomplir les pantomimes bizarres de la prière orientale.

Sa Majesté, un peu voûtée, le regard sombre, la mine contrainte, avait un aspect maladif et âgé. L'on ne se figurait guère cet homme débile à la tête d'un harem de plus de quinze cents femmes ! — Il est vrai que ce nombre comprend les musiciennes, les dames du corps de ballet, les artistes, les coiffeuses, les liseuses, les esclaves blanches et noires et toutes les filles chargées des gros travaux.

A la tête de l'élément féminin se trouve la sultane *Validé*, ou mère du sultan ; puis viennent la *Hasnadar-Ousta*, grande maîtresse du trésor, la *Bache-Kadine*, ou première femme, les trois autres kadines, la *Bache-Ikbal*, ou première favorite, quelques autres préférées ou ikbals de moindre importance, les *gieuzdés*, ou demoiselles aspirantes à la couche impériale, les soupirantes *sous l'œil*, les *kadines effendis*, mères de princes ou princesses impériales. Une douzaine de grandes dames ont le titre de *kalfas*, ou maîtresses, et possèdent de nombreuses élèves, chargées de veiller au bon ordre de la *daïra*, maison particulière des kadines et des favorites. Il y

a aussi des maîtresses de garde-robe, des verseuses d'eau et de café, des distributrices de sorbets et de confitures, des glisseuses, des marcheuses, des endormeuses, des allumeuses et des voluptueuses de toutes les heures.

Quel est l'homme qui résisterait à tant de grâces tentatrices ?... Faut-il s'étonner de l'attitude fatiguée, de l'air fiévrieux, dolent et désenchanté du Padischah?... Une telle existence doit mener à la satiété suprême, au dédain, au mépris absolu de toute joie terrestre !

La favorite d'une nuit d'amour pénètre dans la couche auguste de son divin maître par les pieds du lit. Rampant comme une couleuvre, elle baise d'abord la couverture, la porte à son cœur et à son front, puis, la soulevant délicatement ainsi que le drap, elle se glisse lentement dans le lit. Une fois la place conquise, elle cherche, par tous les moyens imaginables, à réveiller les sens engourdis de l'impérial époux. Lorsqu'elle a obtenu, au prix de mille peines, le résultat rêvé, elle éteint les flambeaux et se livre au plaisir délirant d'une telle victoire !

De cette séance voluptueuse peut résulter la gloire de devenir mère d'un sultan ; aussi, n'est-ce point une mince affaire pour la femme qui est ainsi appelée à jouir des faveurs de son souverain !

Mais, hélas ! à force de respirer tant de lis immaculés, tant de roses virginales, les fleurs les plus suaves

perdent leur attrait pour le jardinier d'amour qui se meurt d'ennui au fond de son doux parterre. Aïché vit passer le Padischah, sombre et nostalgique, au milieu de ses officiers dorés et bedonnants. Les vizirs, les pachas, les beys, les hauts officiers l'escortaient dévotement, au cri de : « Vive le Sultan! » poussé en turc par les soldats avec un réel enthousiasme. Aïcha remarqua aussi son seigneur et maître, Mourad pacha, ballotté sur un cheval noir qu'un esclave tenait en bride. Il suivait de près le Sultan, monté sur une admirable bête, harnachée de pierreries et adornée du chiffre impérial.

Mourad eut un sourire extasié pour la fenêtre de la jeune femme qu'il devinait derrière les grilles, et tout le cortège, bientôt, disparut au tournant de la rue.

Alors, Aïché, avec un soupir, reprit sa pose alanguie sur le divan, et, fermant les yeux, se plongea dans ses rêves.

TROISIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

I

La Messagère.

Tandis que les derniers accords de la marche turque, sautillante et martiale, mouraient au loin, une jeune fille, qui s'était mêlée aux curieux, pour voir l'escorte du Commandeur des Croyants, se dirigea vers la maison de Mourad. Elle serrait contre son sein un petit paquet noué de rubans roses, et marchait avec un peu d'hésitation, cherchant la porte particulière du haremlike.

Après avoir encore attendu quelques minutes, elle se décida à annoncer sa présence à l'eunuque de garde en frappant un léger coup contre l'huis.

Soab, aussitôt, parut dans l'encadrement.

— Que désirez-vous, demanda-t-il avec méfiance,

— Je voudrais montrer à votre maîtresse, Aïché Hanem, des étoffes brodées dont elle a fait choix.

L'eunuque, avec un mauvais sourire, pria la vendeuse de le suivre, et la guida vers l'appartement d'Ikmel, qui depuis une semaine, attendait cette visite.

La petite Zekkié, pourtant, ne reconnaissait point l'amante de Michaël au portrait qu'il lui en avait fait.

La kadine, quoique belle, ne rappelait nullement les contours fins et harmonieux d'Aïché.

Zekkié se recula donc craintivement, au lieu d'obéir au geste engageant d'Ikmel, qui lui faisait place auprès d'elle sur le divan.

— Flambeau suave des têtes voilées ! murmura la petite courtisane, je désirerais parler à Aïché Hanem, la favorite de son Excellence Mourad pacha.

— Je suis Aïché, déclara Ikmel avec assurance...

— Pourtant, l'on m'avait dit...

— Que t'avait-on dit, petite ?...

— J'apporte des gorgerettes et des vestes brodées qui ne vous iront guère...

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elles sont taillées pour une personne de taille plus étroite et de poitrine moins opulente...

— En vérité...

— Je vais donc, si vous le permettez, chercher d'autres modèles.

— Montre-moi toujours ceux que tu as apportés.

Zekkié rougit fortement. En réalité, elle avait pris



Elle faisait un pas vers la porte, mais la kadine lui barra le passage.
(P. 215.)

au hasard quelques chiffons d'argent et d'or, destinés à envelopper la lettre du médecin. Persuadée qu'on lui tendait un piège, elle serra plus étroitement le mince paquet contre son sein.

— Tu ne veux pas me montrer tes étoffes ? demanda Ikmel d'une voix qui commençait à trembler de colère... Pourquoi donc es-tu venue ?...

— Je n'ai point ce qu'il vous faut, murmura la jeune fille... Laissez-moi me retirer.

Elle faisait un pas vers la porte, mais la kadine lui barra le passage.

— Tu mens, et je ne suis point dupe de ta supercherie... Donne-moi les tissus que tu gardes si précieusement contre ton cœur !...

— Non.

— Songe que tu es seule avec moi, que tes bras sont faibles et que les miens sont forts. Je puis te prendre ce que tu me refuses.

— Vous ne toucherez point à ce qui est à moi.

— Tu crois ?...

— Ah ! supplia Zekkié, perdant la tête, vous êtes juste et bonne, vous comprendrez que...

— Oui, reprit Ikmel, avec un sourire ironique, je comprends que tu sers les amours coupables d'Aïché, et que ces belles étoffes contiennent, sans doute, un billet du galant !...

Elle avait mis sa main nerveuse sur le bras de la jeune fille et lui enfonçait ses ongles dans la chair, puis, d'un geste brusque, elle saisit le petit paquet que Zekkié, cependant, ne lâcha point.

Une lutte, alors, commença entre les deux femmes, lutte inégale dans laquelle la fillette devait succomber.

Écrasée par le mépris de Mourad, pleine de rage après avoir appris les intrigues d'Aïché, la kadine était dans un état d'exaspération difficile à exprimer. Elle ne pouvait s'expliquer la domination que la favorite exerçait sur tous ceux qui l'approchaient : sur le pacha, sur les esclaves, sur les eunuques qui, pour elle, oubliaient leur haine habituelle de la femme. Et puis, il s'était passé une chose extraordinaire et qui n'avait pas peu contribué à augmenter sa colère. Par certaines paroles entendues derrière la cloison, elle avait compris que sa rivale était enceinte. Or, comment Mourad, qui n'avait jamais fécondé ses épouses légitimes, avait-il pu réussir dans un âge aussi avancé à réaliser ses désirs paternels ?... Cet enfant qui allait naître, n'était-il pas plutôt le fruit de relations coupables ?... Il lui importait de dévoiler la trahison au maître, de lui ouvrir enfin les yeux sur l'indignité de ses préférences !

A cette heure unique, dans la situation nerveuse où elle se trouvait, elle était soutenue par une force surhumaine. Elle n'avait affaire qu'à une enfant



Tirant un poignard de sa ceinture, elle en frappa la jeune fille. (P. 219.)

débile, et une minute de calme, de raison, aurait détruit sa colère redoutable ; mais l'action se précipitait ; elle était entraînée par la violence même de ses impressions et ne savait plus guère ce qu'elle faisait.

Tirant un poignard de sa ceinture, elle en frappa la jeune fille qui s'affaissa avec un gémissement.

Pourtant, Zekkié se défendait encore. Elle remarqua que la physionomie de la kadine changeait d'expression ; elle sentit ses mains écrasées comme dans un étau et poussa un nouveau cri plaintif ; puis, violemment foulée aux pieds, elle vit Ikmel qui déployait les étoffes qu'elle avait apportées, et qui en retirait la lettre du médecin.

Alors, fermant les yeux, vaincue par l'épouvante et la douleur, elle perdit connaissance.

II

Tout est découvert.

Cependant, Ikmel avait frappé aux portes des trois autres khanouns.

— Nourmahal, Fatma, Rouchen, venez vite ! Il s'agit de notre salut à toutes. C'est notre avenir qui se joue, en ce moment, défendons-nous !

Nourmahal et Rouchen, à peine vêtues, les lèvres chaudes de baisers, avaient suivi leur doyenne; Fatma, curieusement, soulevait sur le tapis les vêtements de la petite Zekkié.

— C'est une nouvelle esclave que tu viens de châtier?

— Oui, dit Ikmel, cette enfant est coupable, et nous chercherons, tout à l'heure, le moyen de la punir plus sévèrement.

— Mais, elle ne bouge plus. Ne trouves-tu point le châtiment assez complet ?...

— Sa robe est pleine de sang, murmura Fatma, et ce poignard tout rouge !... Voulais-tu donc la tuer ?...

— Non, répondit Ikmel, car elle n'a pas assez souffert. Elle expiera, plus tard, soyez tranquilles !... Mais, auparavant, nous avons à nous occuper de choses plus graves...

— Quelles choses ?...

— Notre avenir est compromis, je vous l'ai dit. Le maître veut nous chasser.

— Nous chasser, et pourquoi ?

— Pour mettre Aïché à notre place, et lui faire une existence d'amour et de luxe.

— N'est-elle point déjà la favorite ?...

— Vous ne comprenez donc rien ! s'écria Ikmel avec fureur. Cette femme va être mère.

— Mère ?...

— Oui, mère d'un enfant qui n'est point de Mourad...

— Oh ! gémirent les kadines, en se voilant la face... Un enfant qui n'est point de Mourad !... Est-ce possible ?...

— Et, demanda Nourmahal, avec son mystérieux et inquiétant sourire, cette jeune fille, que tu as frappée, était la messagère des amants ?...

— Oui.

— Dis-nous le nom de l'homme qui est entré ici ?...

— Vous le connaissez toutes.

— Nous le connaissons?...

— C'est Michaël, le médecin du harem.

— Michaël!

Les jeunes femmes, avec stupeur, regardaient la khanoun qui jouissait orgueilleusement de leur émoi.

— Oui, c'est le thabib, affirma-t-elle, vous savez bien que tous ces Arméniens sont les ennemis acharnés des Musulmans. Et ce n'est point au moment où on les persécute qu'ils oublient leur haine.

— Le médecin est l'amant d'Aïché!

— Depuis de longs mois, sans doute. Mourad a mis en lui toute sa confiance; il l'a chargé particulièrement de veiller sur la personne de la favorite, et cette mission a comblé les vœux des coupables. Mais Michaël a combattu pour les siens; il s'est trouvé pris dans l'échauffourée d'Has-Keui près de la mosquée d'Eyoub. Il est blessé, et, ne pouvant venir, il écrit à sa belle.

— Oh! montre-nous la lettre!

Ikmel écarta ses compagnes d'un geste brusque. Ses épais sourcils se rejoignirent comme des serpents irrités.

— Êtes-vous décidés à me servir?...

— Ta cause est la nôtre!

— M'obéirez-vous aveuglément dans mes projets de vengeance?...

— Oui, oui, nous t'obéirons! déclarèrent les kha-

nouns, heureuses de cet incident qui rompait la monotonie de leur existence.

— Vous le jurez sur le Koran?...

— Nous le jurons.

— Alors, approchez-vous, je vais vous lire la lettre du thabib; ensuite, nous nous occuperons de la fille qu'il faut supprimer, car elle préviendrait son maître.

— Tu veux tuer cette enfant?... s'écrièrent les khanouns avec épouvante.

— Cela sera peut-être nécessaire.

— Ne pouvons-nous l'enfermer dans le harem?...

— La mort est plus sûre.

— Non, non, implora Fatma, trouvons autre chose... Un crime est trop lourd à porter...

Ikmel, sans répondre, ouvrit la lettre de Michaël et lut d'une voix chevrotante d'émotion, tandis que les femmes, curieusement, se penchaient sur son épaule :

« La fillette que je t'ai annoncée, ma chérie te portera ce billet. Elle te dira que je t'adore, que toutes mes pensées t'accompagnent et que, loin de toi, je souffre cruellement. Elle te dira tout ce que je ne puis écrire, car j'ai été blessé dernièrement en défendant mes frères et mon bras se fatigue vite. Tu peux avoir confiance, ma bien-aimée; en ouvrant ton cœur à cette amie dévouée, tu l'ouvriras à moi-même. Soigne-toi pour

notre amour, pour l'enfant qui va naître et que je voudrais déjà presser dans mes bras! Depuis trop longtemps,



hélas! obligé de garder le lit, je n'ai pu te voir, malgré les invitations de Mourad que ton état inquiète; mais,

dans trois jours, je pourrai sortir et je me rendrai au haremlike. Plains-toi de nouveaux malaises et fais en sorte que nous soyons seuls.

« Je ne puis plus écrire, mon adorée, mais je t'envoie toutes mes tendresses et tous mes baisers.

« Ton MICHAEL. »

Les khanouns ne pouvaient en croire leurs yeux ni leurs oreilles.

— Il n'y a plus à en douter, dit Rouchen, le médecin est l'amant d'Aïché.

— Il a trahi doublement.

— Et c'est un Arménien. Son compte est bon, murmura Ikmel, qui construisait mentalement tout un plan de vengeance.

— Qu'allons-nous faire de cette lettre? demanda Fatma, qui n'approuvait guère les mesures excessives, étant d'un tempérament indolent et lympathique.

Nourmahal glissait un regard aigu entre ses paupières demi-closes. Rouchen tortillait une boucle rousse de ses cheveux défaits.

— Il faudra, dit Ikmel, après un silence, remettre cette lettre à Aïché. Sans méfiance, elle attendra le médecin, et Mourad, prévenu, agira au mieux de son ressentiment.

— Oui, murmura Nourmahal, mais il faut une messagère.

— Ma nouvelle esclave en tiendra lieu, répondit Rouchen, c'est une enfant qui suivra fidèlement mes indications.

Nourmahal, plus tendrement, serra son amie contre son cœur pour la récompenser de cette heureuse inspiration, et Fatma ayant découvert une boîte de bonbons, en prit trois à la fois, puis se laissa choir mollement sur le divan avec un soupir heureux.

— Aidez-moi à cacher cette fille, dit Ikmel qui poussait du pied le corps inerte de Zekkié.

— Son sang a rougi le tapis... Elle est peut-être morte?...

Nourmahal palpa la poitrine de la fillette, mit un petit miroir sur ses lèvres.

— Elle n'est qu'évanouie. Tout à l'heure elle reprendra connaissance.

— Traînons-la dans ce cabinet. Il ne faut pas qu'on la trouve ici. Il ne faut pas qu'on puisse nous soupçonner de meurtre.

Et la kadine ouvrit la porte d'un réduit obscur, où Rouchen et Nourmahal jetèrent Zekkié avec le tapis qu'elle avait teint de son sang.



Et la kadine ouvrit la porte d'un réduit obscur... (P. 227.)

III

Les Massacres.

Dans Stamboul on égorgeait les Arméniens. Des bouchers musulmans et un comptable de l'arsenal, qui, à Has-Keui avaient constitué une sorte de comité du crime, trouvaient des raffinements de cruauté inédits. Les victimes étaient amenées sur l'étal où on leur tranchait les mains et les pieds avant de les assommer avec des *sopas* (lourds bâtons fabriqués pour cet usage).

Les *sopadjis* écrasaient la tête des hommes, la séparaient du tronc et la jetaient aux chiens errants des vieux quartiers; les femmes, affolées, suppliaient les bourreaux de leur faire grâce, s'agenouillaient dans le sang, gémissant et pleurant.

Les cimetières se gonflaient de corps, mal enterrés; les ondes de la Corne d'Or laissaient flotter des cadavres livides, et personne à Constantinople n'osait plus toucher au poisson.

Michaël, étendu sur son lit de souffrance, entendait passer les bandes meurtrières. Près de lui, les assommeurs faisaient sauter les serrures et les grilles, saccageaient les maisons, éventraient les ballots de marchandises, emportaient les meubles précieux, les bijoux et les valeurs. Des portefaix, traînant les morts, les jetaient à l'eau ; d'autres les emportaient sur de grandes charrettes pour les enfouir au cimetière de Schichli.

Tout le long de la grande rue de Péra l'on pouvait voir passer les voitures rouges d'où pendaient des mains et des têtes qui laissaient derrière elles une pluie de meurtre. Le ruisseau de la rue des Maltais roulait à gros bouillons une onde sanglante qui clapotait sur les pierres, écœurante et tiède.

Des femmes, en chemise, sortaient des maisons mal famées et s'offraient aux soldats, au seuil de leur demeure, pour stimuler leur zèle. D'un bras chargé de bijoux elles indiquaient les fuyards, et applaudissaient à chaque coup bien dirigé.

Michaël écoutait les rumeurs affreuses, les sanglots des victimes, les hurlements des bourreaux, les ricanements rauques des courtisanes, et il s'épouvantait de la longue absence de la petite Zekkié qui lui avait promis de rapporter des nouvelles du harem.

Maintenant, la nuit tombait sur les scènes de carnage,



Bientôt l'on n'entendit plus que la plainte des agonisants mêlée aux aboiements des chiens. (P. 235.)

les clameurs diminuaient, les maisons se refermaient sur les couples abjects de crime et de luxure. Bientôt, l'on n'entendit plus que la plainte des agonisants, mêlée aux aboiements des chiens rassemblés autour des cadavres. Le médecin, sur son lit fiévreux, s'agitait, plein d'angoisses. Pourquoi Zekkié n'était-elle point auprès de lui? Avait-elle été massacrée avec les Arméniens de son quartier? Un chef l'avait-il prise pour en faire son esclave? Mourad la tenait-il captive, ayant appris le secret des amants?... De toutes les hypothèses qui se heurtaient dans son cerveau, celle à laquelle il revenait le plus facilement, c'était que Zekkié avait été enlevée et enfermée par les assommeurs, car ils épargnaient les femmes jeunes et jolies.

Michaël, le lendemain, bien que ses blessures le fissent toujours souffrir, voulut se lever, dédaignant les protestations du domestique qui le soignait et qui l'assurait qu'après une attaque aussi violente, il était dangereux de sortir.

Le médecin n'écoutait rien, tout entier à l'espoir de retrouver Aïché. Son être entier tressaillait à cette pensée. Il sentait bien que, par ses conseils, par ses exhortations, il déciderait la jeune femme à feindre encore, à patienter jusqu'à la fuite prochaine. Il voulait racheter ses tristesses par la plus obéissante servitude; il ne serait auprès d'elle qu'abnégation et dévouement;

il subirait tout pour vivre uniquement avec elle et son enfant.

Elle avait appartenu à un autre, il est vrai, et d'autres baisers avaient profané ses lèvres. Mais était-ce sa faute? Devait-elle expier le crime de sa destinée?... devait-elle porter le poids d'un châtiment injuste?... L'adultère est dans le cœur, plutôt que dans les actes. Elle avait cédé à Mourad, ne pouvant faire autrement, mais, toujours, son esprit et sa chair s'étaient révoltés, avaient tressailli d'un dégoût profond... Cette idée de partage troublait quand même le médecin; pourtant il devait la supporter sans se plaindre. Il chasserait ses pensées jalouses, il serait l'ami et le père, car il ne voulait pas qu'un autre portât ce titre près de son enfant ; il voulait l'affection tout entière de ce petit être qui lui devait tout.

Cependant, comme il s'appuyait à un meuble, étant encore très faible, la blessure qu'il portait au bras se rouvrit et des flots de sang s'en échappèrent, Michaël arrêta l'hémorragie, tant bien que mal, mais ses forces le trahirent et il retomba sur son lit.

C'est alors que son domestique lui remit une lettre d'Aïché. La jeune femme remerciait son amant du tendre message qu'il lui avait envoyé, elle lui donnait rendez-vous pour le surlendemain, et lui faisait espérer que personne n'assisterait à leur entrevue. La petite Zekkié,

ajoutait-elle, avait fidèlement accompli sa mission; elle l'avait embrassée et lui avait fait don d'un bracelet d'or en reconnaissance de ses bons offices.

Michaël tournait et retournait le billet. Il était bien de l'écriture de sa maîtresse; pourquoi aurait-il douté?... Aïché, certainement, avait vu la fillette et lui avait remis la réponse attendue.

— Firouz, demanda-t-il, à l'homme qui le soignait, de qui tiens-tu cette lettre?...

— D'une jeune fille qui est repartie presque aussitôt.

— Elle ne t'a point dit son nom?... Pourquoi ne l'as-tu pas fait entrer?...

— Parce qu'elle avait hâte de se cacher, redoutant les massacres.

— N'est-ce point la petite Zekkié qui est venue l'autre jour?...

— Peut-être bien; mais, comme la personne était voilée, je n'ai pu la reconnaître.

Le médecin songea que la fillette avait cherché à dissimuler ses traits sous le yachmak des musulmanes pour circuler plus aisément, et il demeura sans inquiétude sur le sort de sa protégée.

IV

Les quatre Kadines.

Au harem de Mourad, voici ce qui s'était accompli, tandis que la petite Zekkié reprenait lentement connaissance dans le réduit obscur où on l'avait jetée.

Ikmel, ayant appelé une de ses nouvelles esclaves, l'avait chargée de remettre à la favorite la lettre du thabib.

— Tu donneras cette lettre à Aïché Hanem. Si elle t'interroge, tu diras que tu te nommes Zekkié et que tu viens de la part du médecin.

— Oui, maîtresse, fit l'esclave docile.

— Tu as bien compris?... C'est le thabib qui t'envoie.

— Oui, maîtresse.

— Tu diras que tu as fait diligence, car il attend la réponse...

— Oui, maîtresse.

— Aïché Hanem te remettra cette réponse que tu m'apporteras sur l'heure.

— Tes ordres seront exécutés avec empressement et fidélité.

Ikmel laissa retomber sur l'esclave la lourde portière de soie et un cruel sourire crispa ses lèvres.

Il ressortait de tout ce qu'elle avait appris une chose infiniment claire. C'est que, toujours, la favorite avait trompé Mourad et qu'elle méritait les plus grands châtiments. Les pressentiments, les espérances de la khanoun prenaient un corps ; les faits se coordonnaient si bien, qu'elle n'eût osé souhaiter une revanche plus entière. Assurément, cette fille avait envoûté le pacha pour l'amener à un semblable aveuglément. C'était une esclave, une misérable, une aventurière suivant, dans les faubourgs de Stamboul, les vagabonds qui pillent les passants et les tuent au besoin... Excessivement jolie, adroite et fine, beaucoup plus séduisante que ses semblables, elle vivait avec les chefs... Au moral, c'était la dernière des créatures ! Et Ikmel tordait ses beaux bras, secouait sur ses épaules sa lourde chevelure.

« Ah ! poursuivait-elle, tandis que Fatma, Rouchen et Nourmahal l'écoutaient en silence, c'est dans la boue des quartiers de prostitution qu'elle fut un soir achetée par Mourad... Des maisons avaient été incendiées, des

Arméniens massacrés, des soldats ivres l'avaient battue et dépouillée ; elle était presque nue et meurtrie de coups... Mourad la prit, la recueillit, en fit la souveraine de son harem ; hélas ! depuis l'arrivée de cette maudite, les autres femmes n'existent plus... Mais cette créature est atteinte de la nostalgie de la fange. A peine est-elle sortie de la misère, qu'elle mord la main qui la soigne, affirme sa haine monstrueuse, et, pour se venger de l'homme qui l'a sauvée, se donne à un amant ! »

La khanoun, ainsi, cherchait à justifier sa conduite ; et sa colère, fouettée par de perfides raisonnements, ne connaissait plus de bornes.

Comme une lionne, elle arpentait la chambre en tous sens, tandis que Nourmahal mordillait les tresses rousses de son amie et que Fatma, pour activer la digestion des sucreries qu'elle avait ingurgitées, roulait de blondes cigarettes.

Ikmel, après un moment de répit, reprenait d'un sauvage accent ses plaintes et ses menaces. La passion de la vengeance la transformait ; elle était superbe de courroux et de haine.

Les femmes, qui n'ont pas, comme les hommes, les ambitions à satisfaire, la carrière à poursuivre, les luttes du dehors pour vivre et parvenir, ont besoin d'une certaine issue, d'une certaine dépense de leur activité bataillante et nerveuse. C'est ce qui explique l'âpre

plaisir qu'elles éprouvent aux souffrances de leur mari, de leur amant ou de leur rivale. Elles ont parfois du génie pour imaginer, envenimer, dramatiser ces terribles duels d'intérieur où l'on se bat avec des épingles pleines de venin. Leur sang, à ce jeu, bouillonne et s'échauffe ; elles ne connaissent plus ni mesure, ni pardon.

Les femmes turques, surtout, sont sujettes à des frénésies inconcevables. Leur voix, habituellement si douce dans son gazouillis enfantin, devient rauque et déchirée ; les mots les plus injurieux sortent de leurs lèvres peintes, elles se livrent à tous les désordres d'une fureur démente qui peut aller jusqu'au crime.

Ikmel était une de ces natures féminines qui ne s'apitoient que pour le mensonge. Elle avait des larmes pour les assassinats, les suicides, racontés dans les livres, les naufrages lointains et les histoires de harem inventées à plaisir ; pour ce qui l'entourait, pour les êtres associés à sa vie, elle montrait des duretés, des sécheresses, des inflexibilités déconcertantes.

Comme ses compagnes, d'ailleurs, elle ne s'occupait guère que du soin de sa personne, mais elle avait besoin d'un stimulant de gaîté bouffonne dont elle s'amusait comme d'un joujou bruyant.

Son appartement contenait plusieurs grandes poupées qu'elle maquillait et parait à son image. Elle les posait auprès d'elle, leur parlait et les interrogeait, comme si

elles eussent été des créatures vivantes. Rouchen, Fatma et Nourmahal, dans leurs visites, apportaient, parfois, des poupées semblables, couvertes d'étoffes prestigieuses et de joyaux. C'étaient, alors, des jeux et des rires que les esclaves venaient partager et qui duraient des journées entières.

Cependant, la petite Zekkié, quoique épuisée par le sang qu'elle avait perdu, sortait de son évanouissement dans le réduit où on l'avait jetée; des éclats de voix arrivaient jusqu'à elle et un cauchemar se détachait du fond noir qui barrait sa pensée. Ce rêve qu'elle faisait était une imagination étrange qui l'avait tourmentée, les yeux grands ouverts, lorsque, avec sa nature trop impressionnable, elle avait écouté le récit des derniers massacres, et que passaient, en hurlant, les bandes rouges des bourreaux. Elle voyait tomber des femmes et des enfants; une mère se battait comme une louve pour défendre ses petits. Des gens rôdaient le long des rues ainsi que des bêtes lâchées, en quête d'une proie. Toutes les classes se mêlaient; un homme riche, un haut fonctionnaire pleurait au cou d'un ouvrier; dans un coin Michaël et Aïché agonisaient aux bras l'un de l'autre.

Elle se complaisait, elle descendait dans l'horreur des moindres détails. Des hurlements traversaient les ténèbres, la voix d'Ikmel, à côté, semblait rugir comme la tempête. Mais, ce dont elle souffrait, surtout, c'était

du froid et du manque d'air. Jamais elle n'avait eu si froid ; un voile glacé l'enveloppait, une humidité lourde pleuvait sur sa tête. Et elle étouffait avec cela, il lui semblait qu'une voûte soudain s'écroulait près d'elle que des pierres la meurtrissaient et l'écrasaient.

Son rêve continuait moins tragiquement, car son cerveau peu solide mêlait la fiction à la réalité. Les yeux démesurément ouverts, elle regardait dans les ténèbres, tâchant d'apercevoir un trou, une fente, une goutte de lumière. Tout à coup, la perception des choses lui revint, elle se rappela son entrée dans le haremlike, son entrevue avec Ikmel, la colère de cette femme, ses emportements, ses injures, et, en mettant la main sur sa poitrine, elle sentit sa blessure et la tiédeur du sang qui coulait encore. Sa chemise, ses vêtements en étaient imprégnés ainsi que le tapis dans lequel on l'avait roulée.

La jeune fille, péniblement, se dégagea, se releva sur les genoux et colla son oreille contre la porte.

V

La Réponse d'Aïché.

A ce moment, l'esclave revenait avec une lettre d'Aïché.

— Ah ! s'écria Nourmahal, la réponse ne s'est pas fait attendre. Le thabib sera bien heureux ! Que dit ce joli billet ?...

Ikmel froissait nerveusement le papier mince.

— Prends garde, dit Rouchen, il faut ouvrir l'enveloppe avec délicatesse et la refermer de même. Ce ne sera pas difficile, elle est à peine close.

La khanoun déploya la lettre et lut avec des ricanements.

Aïché se rendait au désir de son amant et lui fixait un rendez-vous pour le surlendemain.

« Viens, écrivait-elle, Mourad est sans défiance ; il « ne nous importunera pas de sa présence. J'ai inventé

« une maladie nouvelle, afin de pouvoir rester plus
« longtemps avec toi.

« Celle qui t'adore. »

Rouchen et Nourmahal, folles de joie, s'étaient prises par la taille et tournaient en chantant dans la pièce, faisant cliqueter leurs bijoux et les sequins de leur coiffure. Fatma, à plat ventre sur le divan, battait la mesure avec ses talons.

— Cette fois, nous la tenons !

— Il faut prévenir Mourad pour qu'il surprenne les coupables.

— Ikmel lui montrera cette lettre, dit Nourmahal, puis l'esclave la portera au thabib qui viendra certainement au rendez-vous.

— Comme c'est simple ! fit Rouchen.

— Oui, appuya Fatma, c'est si peu compliqué que je doute de la réussite. On peut nous trahir.

— Nous trahir ? demanda Ikmel, menaçante, qui donc ici oserait défendre cette femme ?...

— Je ne sais... l'eunuque, peut être.

La khanoun eut un mystérieux sourire.

— Je suis sûre de Soab.

— Ah ! Tu as donc pris dans son cœur la place d'Aïché ? Tous mes compliments, fit Nourmahal, moqueuse.

— Si tu n'aimes pas les hommes, n'en détourne pas les autres.

— Oh ! les hommes, murmura Rouchen... un eunuque l'est si peu.

— Il y a eunuque et eunuque.

On venait d'apporter des plateaux chargés de tasses minuscules et de friandises. Le café brun dans les porcelaines légères dégageait un pénétrant arome. Le rose transparent des pâtes s'étalait à côté du jaune citron et du vert pistache des sirops et des glaces.

Les kadines s'enfarinaient les doigts aux pâtisseries, puis les essuyaient à de petits carrés de mousseline brochés d'or. Fatma, qui avait déjà vidé un sac de bonbons, mangeait de tout en buvant du sherbet et du jus de cerise qu'elle puisait dans une grande coupe avec une cuiller d'ivoire. Rouchen et Nourmahal mordaient au même fruit, les lèvres rapprochées comme dans un désir de baiser.

Ikmel, cependant, s'était levée pour montrer à Mourad la lettre d'Aïché. A la porte, elle trouva Soab, immobile et grave.

— Soab, dit-elle, va prévenir son Excellence Mourad pacha, que sa très humble servante Ikmel, désire lui parler.

— Ah! murmura le jeune homme, voici donc l'heure de la vengeance ?...

— Tu nous as entendues ?...

— Oui, et je connais vos projets.

— Je n'ai rien à craindre de toi, puisque tu es avec nous ?

— Je suis avec vous, dit l'eunuque d'une voix sombre.

— Comme nous, tu désires que justice soit faite ?...

— Je le désire.

— Va donc accomplir ta mission.

Dans la demi-nuit du couloir, une filée de lumière blanche s'échappant d'une lucarne tombait de haut sur le jeune homme qui baissait les yeux pour cacher sa pensée. Il ne voulait pas voir le regard singulier, implorant et dompté de la khanoun qui le caressait dans l'ombre. On eût dit que ce brusque consentement, dont elle ne supposait pas son amant capable, cette mort d'Aïché qu'il venait de décider, comme elle, et dont ils sentaient tous les deux le froid sur la face, lui avaient mis au cœur des humilités libertines et reconnaissantes.

— Soab, dit-elle dans un murmure, je t'attendrai cette nuit, comme la nuit dernière. Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le jeune homme avec indifférence.

Et il s'éloigna pour aller prévenir le maître.



— Soab, dit-elle dans un murmure, je t'attendrai cette nuit comme la nuit dernière. (P. 248.

VI

Les Pleurs du vieil homme.

La khanoun, lorsque Mourad se fut rendu à son appel, joua cette adorable comédie de la passion amoureuse qui prend toujours auprès des vieillards. Pendant une heure elle fut chatte, panthère, couleuvre, elle fut femme, enfin. Puis, quand elle vit se fondre, sous ses caresses savantes, sous ses agenouillements, ses pleurs de volupté et ses baisers pervers la volonté de l'homme, elle montra la lettre de sa rivale et exigea la vengeance.

Pour Mourad, ce fut un écroulement.

— Ah! gémit-il, ils m'ont trompé tous les deux!... En Michaël j'avais mis toute ma confiance, Aïché avait tout mon amour!... Quoi! ces grands yeux verts si doux! cette bouche si petite! cette figure si candide ont pu mentir à ce point?... Et l'enfant que je croyais de moi! L'enfant que j'adorais déjà comme une joie du Très Haut, une bénédiction du ciel d'autant plus chère qu'elle était plus tardive!

— Il faut oublier tout cela.

— Hélas!

— Tu as tes autres épouses qui te consoleront de ce mauvais rêve.

— Ma tête et mon cœur souffrent infiniment!... Je crois que mon cerveau se dérange, tant la surprise est affreuse!... Et que sera l'avenir, s'il ne me reste plus la moindre illusion?... Aïché ne m'aime plus! M'a-t-elle jamais aimé, d'ailleurs?... Au commencement sa soumission n'était que le contentement de la situation nouvelle, le plaisir d'une vie large et heureuse, d'une constante adoration de sa beauté.

— Cette femme était une esclave indigne de tes faveurs.

— Je l'aurais épousée, avoua naïvement le pacha.

— Oui, dit Ikmel avec amertume, et tu m'aurais répudiée.

— Pardonne-moi! sanglota Mourad, j'étais possédé d'amour; en dehors de sa splendeur, rien ne me touchait plus.

— Je te pardonne, dit Ikmel avec dédain, mais tu puniras la coupable. Aucun supplice ne sera assez terrible pour elle! Il faut qu'elle souffre dans son âme et dans sa chair; il faut qu'elle expie tout le mal qu'elle a causé.

— Elle expiera.

Ikmel, avec des soupirs et des murmures joyeux, se remit à caresser le vieil homme. Jamais elle n'avait

montré autant de délicatesse et de science amoureuse. Lui, le cœur torturé par la jalousie et le désespoir, se laissait faire, trouvant dans cette tendresse agenouillée une certaine consolation.

— Oh! dis-moi, reprit la khanoun, comment tu te vengeras?... Quelle est la torture que tu trouveras pour cette infâme?...

— Je la surprendrai dans les bras de son amant et je la poignarderai.

Mais Ikmel eut une moue désapprobatrice.

— Ce sera trop vite fait, vraiment. Pourquoi ne pas la coudre dans un sac avec un chat et un serpent, comme cela se pratiquait jadis pour les épouses indignes?... Les eunuques, à la nuit, iraient la jeter dans le Bosphore. Cette vengeance, Mourad, serait digne de toi.

Le pacha, repris par d'ardents souvenirs, ne se sentait plus le courage de l'action. Ses yeux ronds s'étaient voilés, des larmes coulaient des paupières flétries.

— Oh! fit Ikmel, avec indignation, voilà toute ta colère!

— Je l'aimais tant!

— A quoi sert-il donc d'être fidèle, puisque la plus indigne des créatures provoque un tel émoi!... Tu m'aurais répudiée, sans hésitation, et ma souffrance n'aurait pas réveillé en toi un sentiment de pitié. Qu'a donc cette femme pour te bouleverser ainsi?...

— Le sais-je? avoua ingénument le vieillard. Elle est peut-être la dernière erreur de ma vie, la dernière clarté d'un crépuscule qui va bientôt sombrer dans la nuit close.

— N'as-tu pas tes autres femmes?

— Je comprends maintenant que jamais je ne serai père!... Pourquoi m'avez-vous enlevé ce rêve si doux, cette illusion qui ensoleillait mon existence?...

— Tu aurais préféré demeurer dans le mensonge et subir la honte du partage?...

— Je l'aurais ignoré, et j'aurais pu être heureux. Ah! femmes maudites! qui m'avez forcé de voir un crime où je ne voyais qu'une promesse de bonheur!... La femme, a dit le prophète, est le mauvais ange de l'homme. Elle n'a été mise sur la terre que pour sa damnation!

Mourad, en dix minutes, avait vieilli de dix ans. Ce n'était plus qu'une loque humaine balayée par la tempête.

Les médecins prétendent combattre les affections physiques, mais, aux causes de l'esprit, ils perdent pied. Au delà de la chair, des muscles, des nerfs, sur la lisière du corps et de l'âme, dans ces limbes, dans ces courants qui vont de l'action d'une chose morale à la sensation de l'effet matériel, quel abîme, quel monde à étudier?... Qu'est-ce que la pensée?... La crémation du sang, un feu qui consume la charpente humaine et ne laisse dans le corps que des charbons!

— Alors, dit Ikmel, de plus en plus méprisante, tu renonces à la vengeance?...

— Je veux voir.

— Voir ton esclave dans les bras du thabib? Cela sera facile. Tu connais l'heure du rendez-vous? Feins une absence et présente-toi à l'improviste dans la chambre d'Aïché.

— Je n'ai jamais surpris entre eux le moindre signe d'intelligence.

— Parce que tu annonçais ta venue, et qu'ils étaient sur leur garde. Au kiosque d'été ils se sont dédommagés de leur contrainte avec la complicité d'Elmass et de Naïmé.

— Tout le monde s'entendait pour me tromper!

— Non, tes épouses légitimes demeuraient fidèles et soumises. Tu plaçais mal ta confiance, voilà tout.

— Que faire?...

— Je te l'ai déjà dit. Tu surprendras les amants et tu les tueras.

— Je les tuerai, répéta Mourad comme un écho mélancolique.

— Pour moi, je vais, si tu daignes me le permettre, faire porter cette lettre au thabib par une de mes esclaves.

— Quoi, tu veux?...

— C'est indispensable, car, autrement, il pourrait

avoir des soupçons. Quant à l'envoyée de Michaël, nous la ferons disparaître.

— C'est une esclave?...

C'est une Arménienne, une fille publique. Nous nous en débarrasserons pour empêcher toute trahison.

Mourad passa la main sur son front.

— Il me semble que je poursuis un cauchemar insensé... Où est la vérité? Où est l'erreur?...

— Abandonne-toi à celle qui t'aime; elle saura te guider et te consoler, car son amour est sans rancune

Ikmel, profitant de la prostration du pacha, parla aussi des intentions perfides de l'Arménien. Elle le montra, soutenu par tout un parti ennemi du Sultan, travaillant à l'asservissement de l'Islam au profit de la chrétienté, réclamant, non des droits, mais des privilèges qui auraient pour premier effet de renverser les positions des gens au pouvoir et de le mettre, lui, Mourad, sous une dépendance humiliante.

Les Arméniens, Michaël en tête, avaient pris les armes, et, après avoir commis de nombreux méfaits, menaçaient les chefs du gouvernement en se disant victimes du fanatisme turc.

Ikmel parla des passions religieuses et politiques, de la haine sociale, des dangers financiers, tâchant de déchaîner, chez le musulman, tous les sentiments qui pouvaient pousser au crime.

Mourad, la tête penchée, l'œil atone, était plongé dans une rêverie profonde. Il creusait son supplice et s'y enfonçait avec une volupté amère. Tout croulait autour de lui, tout retournait aux ténèbres ; jamais il n'avait connu un désastre aussi grand !

VII

Plaisirs de femmes.

— C'est fait, dit la khanoun, en revenant auprès de ses compagnes curieuses. Mourad a pris connaissance de la lettre. Il surprendra les amoureux et agira au mieux de sa vengeance.

— Nous allons donc nous amuser un peu! s'écria Rouchen, en buvant sur les lèvres de Nourmahal une dernière goutte de mastic, qu'elle trouva bien meilleure dans cette coupe fleurie.

Fatma, ivre, fermait les yeux.

— Avance! dit Ikmel à l'esclave qui avait apporté la réponse d'Aïché.

Et, comme la petite attendait ses ordres, tranquille et soumise, elle lui remit le papier en lui donnant l'adresse de Michaël.

— Tu remettras cette lettre au domestique du thabib

et tu t'éloigneras aussitôt. S'il t'interroge, tu garderas le silence.

L'esclave porta la main à sa poitrine et à son front en signe d'obéissance, et disparut.

A ce moment, un léger bruit se fit dans le cabinet où l'on avait enfermé la petite Zekkié ; une main, à l'intérieur, cherchait à ouvrir la porte.

— Ah ! fit Ikmel en riant, j'avais oublié la messagère !

— C'est vrai, elle s'ennuie dans sa prison, bâilla Rouchen.

— Nous allons la distraire.

— Tu sais un jeu nouveau ?

— Le jeu des massacres, susurra Nourmahal, dont les prunelles sablées d'or, comme celles des félins, étincelèrent.

Au dehors, en effet, la révolte grondait sourdement. Des traîtres, guidés par l'intérêt, excitaient les musulmans contre les chrétiens en leur persuadant que les fortunes étaient en danger, que les ennemis de l'Islam demandaient des réformes qui auraient pour effet d'appauvrir le pays au profit des autres puissances.

De là, de sourdes révoltes, des menaces de mort bientôt suivies d'exécution. Des placards, apposés sur les murs des mosquées, encourageaient le meurtre pour la défense des intérêts du Sultan. Des achats considérables

d'armes et de munitions avaient été faits dans la ville. Ce jour-là, précisément, la foule des assommeurs sortait des mosquées, tandis que les muezzins, du haut des minarets, appelaient le peuple à l'œuvre sainte.

Déjà, les hommes, ivres de sang, affolés par la tuerie, se livraient à toutes les frénésies du meurtre, poursuivant les victimes, les tuant avec des raffinements longs et singuliers. Des soldats, du haut des remparts, fusillaient les fuyards comme des chasseurs en battue. La mitraille, dans la foule, ouvrait des voies sanglantes, les coups crépitaient comme la grêle sur des masses confuses d'hommes et de femmes éperdus ; la bataille, partout, dégénérait en massacre.

Dans la rue, devant les fenêtres de Mourad, un tombereau attendait, rempli de cadavres. Des pieds sortaient, dressés vers le ciel ; une tête retombait, à demi-arrachée. Tout autour, il y avait des flaques rouges, un bras qui pendait contre une roue était mangé jusqu'à l'os.

Un soldat, en hâte, avait ramassé un mort dont le nez était arraché, les yeux jaillis des orbites. Un autre cadavre semblait rire, les lèvres fendues par une balle, la mâchoire disloquée. Un bandit sordide, penché sur une masse sanguinolente, avait sorti de sa poche un petit couteau, et il enfonçait cette lame au hasard, fouillant dans la chair encore vivante, taillant des morceaux, achevant les agonisants.

C'étaient d'affreuses boucheries, comme les quartiers du vieux Stamboul en avaient vues jadis du temps des Janissaires. Les maisons, où les victimes s'étaient retranchées, disparaissaient dans les flammes ; d'innombrables cadavres étaient jetés au Bosphore où ils achevaient, en se décomposant, l'œuvre abominable. Et les chiens jaunes de Constantinople couraient à la pâtée, à la curée, aux morts encore chauds, barrant les rues.

Les quatre femmes, gorgées de sucreries et de liqueurs, écoutaient les bruits sinistres du dehors. Un sourire cruel écartait leurs lèvres pourpres, car, dans la monotonie de leur existence, elles se réjouissaient de tout ce qui pouvait combler le vide des jours.

— On tue, dit Ikmel, en secouant sur ses épaules ses lourdes tresses noires.

Nourmahal s'approcha de la fenêtre grillée et regarda au dehors.

— Les ruisseaux sont rouges de sang.

— Ah ! soupira Rouchen, quel dommage que nous ne puissions nous mêler à la foule. Ce serait si amusant de voir égorger des chrétiens !

— Pourquoi ne sortirions-nous pas avec l'eunuque ? demanda Fatma, à moitié endormie.

— Tu rêves ! ma belle, ricana Nourmahal ; notre place n'est pas dans ces bagarres !... On n'aurait qu'à nous prendre pour des Arméniennes !

— Oh ! avec nos yachmaks !

— En temps d'émeute, bien des femmes se déguisent.

— Et puis, dit Ikmel, il n'est pas utile d'exposer notre vie, nous pouvons nous donner ici le spectacle d'un supplice intéressant.

— Comment cela ? demanda Rouchen, vivement.

— N'avons-nous pas cette petite Zekkié qu'il faut supprimer ?

— C'est vrai, fit Nourmahal. je n'y pensais plus. Tu nous a fait boire trop de mastic...

— Il faut prendre la bête sans la faire crier.

— On ne l'entend plus.

— Elle se dédommagera tout à l'heure de son silence.

— Tu veux donc la faire beaucoup souffrir ?...

— Je ne sais pas encore, dit Ikmel avec un sourire indéfinissable ; cela dépendra de l'inspiration.

Elle avait ouvert la porte du cabinet, et un jet de lumière éclairait Zekkié, toute blanche, les yeux dilatés par l'épouvante.

VIII

Le Supplice de Zekkié.

Ikmel prit l'enfant par la main et la traîna au milieu de la pièce.

Fatma, titubante, Rouchen et Nourmahal, appuyées l'une à l'autre, s'étaient approchées. La khanoun agissait dans une sorte de démence hypnotique. Tout l'exaspérait, jusqu'aux sonneries aiguës qu'on entendait au dehors et qui l'auraient fait hurler comme une bête dans l'énervement inouï de ses nerfs.

Zekkié demeurait silencieuse, attendant la mort qu'elle sentait planer sur sa tête. En elle bourdonnaient des idées confuses et douloureuses. C'étaient des impressions profondes, mystérieuses, désespérées qui montaient du fond de son être, en même temps qu'un immense mépris pour ces créatures acharnées à sa perte.

Fatma bégaya :

— Il nous faudrait des cordes.

Mais Nourmahal et Rouchen avaient retiré et déchiré leurs écharpes de soie ; agenouillées devant la jeune fille, elles attachaient ses jambes, liaient ses bras contre ses flancs, après l'avoir déshabillée. Elles soufflèrent un moment, puis portèrent leur fardeau sur l'un des grands divans.

— Qu'allons-nous en faire?... demanda Rouchen.

Ikmel réfléchissait.

— Si nous lui brodions la peau avec nos fils d'or et de soie ?... Ce serait un merveilleux canevas où l'aiguille enfoncerait sans peine.

Nourmahal avait apporté le paillon, les écheveaux multicolores et une grande boîte remplie de cordons de perles, à l'imitation des pierres précieuses.

C'est avec toutes ces babioles légères, tout ce clinquant gracieux que les kadines s'amusaient à parer leurs poupées.

Bien vite, Rouchen et Fatma enfilèrent de longues aiguilles, tandis que Nourmahal passait des épingles dans les perles creuses.

— Ici, une étoile; là, une arabesque fleurie...

— Des palmes, des rosaces, des festons...

Elles piquaient la chair tendre, tiraient des aiguillées de soie qui se teintaient de rose.

— Non, dit Nourmahal, je vais faire beaucoup mieux.

Et elle enfonça les épingles dont la tête se garnissait d'une perle étincelante. Bientôt les seins de Zekkié furent adornés d'un semis d'amaldines, de topazes et de chrysolithes. Le bouton se coiffa d'un grain de corail pâle. Sur les épaules se fixèrent deux méduses glauques d'aigues-marines et de péridots. Les jambes se gaînèrent d'opales et d'améthystes sous un mystérieux triangle de rubis. Des saphirs et des émeraudes, en entrelacs, en écailles, en spires, en torsades, en volutes savantes épousèrent les formes du torse, et les bras se tordirent sous des milliers de pierres précieuses qui semblaient courir comme des scarabées de flammes.

Tout le corps de Zekkié ne fut plus bientôt qu'une pelote de gemmes rutilantes, chaque boutonnière de chair contenant un joyau.

Les kadines s'appliquaient à leur œuvre, variaient les dessins et les teintes, cherchaient des formes, des improvisations heureuses.

De petites paillettes d'acier et d'or reliaient les cabochons de verroterie. C'était vraiment un prestigieux travail. Au bout de deux heures, Zekkié fut une statuette de verre, une poupée étrange et lumineuse.

Elle avait fermé les yeux. Ses cheveux dénoués, mêlés de sang, balayaient le sol, et elle gémissait faiblement dans cette lente torture qui la frappait partout à la fois.

Le soir était venu. Des sonneries aigres retentissaient

toujours au dehors et des coups de feu éclataient dans la rue grouillante de soldats et de blessés. On se fusillait encore à chaque angle de mur; des luttes continuaient sous les portes enfoncées ; les moindres obstacles étaient défendus et emportés d'assaut avec un acharnement terrible.

Tête nue, la veste arrachée, un Arménien, aux grands yeux étincelants, bataillait bravement, trouant les poitrines qui craquaient, les ventres qui mollissaient, essuyant son poignard rouge du sang de l'un dans le flanc de l'autre. Mais on le désarma, et on lui broya le crâne à coups de talons, devant la maison de Mourad où d'incroyables tueries entassaient les cadavres.

Fatma avait allumé un candélabre à douze bougies qu'elle vint placer sur un tabouret, à côté du divan, et Zekkié étincela davantage, parut tout à fait une statuette de rêve. Les kadines, à ce jeu, se lassaient ; d'ailleurs, il n'y avait plus de place pour des fantaisies nouvelles sur le corps douloureux de leur victime.

— Il faut en finir, dit Ikmel, je sais un rubis merveilleux qui couronnera notre œuvre.

— Un rubis ? demanda Rouchen.

— Où est-il ? fit Nourmahal, qui se relevait, les doigts rouges.

— Il est caché, mais nous saurons le découvrir. A lui seul, il vaut tous nos joyaux !...

— Qu'est-ce donc ?...

— C'est le cœur ! répondit Ikmel, dont les yeux avaient des flammes démentes.

— Oh ! tu veux...

— Oui, je veux.

— Non, dit Fatma, tu ne feras pas cela.

Mais Ikmel, ivre de carnage, hurlant comme une louve, avait pris de longs ciseaux. D'un coup, elle enfonça la pointe sous le sein de Zekkié et coupa la peau.

Un râle faible sortit des lèvres de la suppliciée ; puis elle cria et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Ikmel brusquement découvrit le cœur qui tressaillait. D'une main sûre, elle fouillait, dirigeait le fer dans les chairs, arrachant des filaments, des muscles bruns et des faisceaux de nerfs sur lesquels le sang ruisselait.

Les femmes avec horreur s'étaient relevées.

— Non ! non ! implora Fatma, ne va pas plus loin !... C'est affreux !... Je ne peux pas voir cela !

Ikmel, dans un prurit de rage, dans un affolement de vertige, coupait toujours. Elle avait agrippé le cœur avec l'aorte descendante et les gros vaisseaux. Zekkié, tordue dans un spasme suprême, poussait maintenant des cris déchirants.

— Oh ! le beau rubis !... Voyez, disait Ikmel, il vaut une fortune !

Il y eut un jaillissement impétueux qui monta jusqu'au plafond, et le corps de la martyre, après un soubresaut furieux, s'immobilisa, exsangue, livide sous son suaire étincelant.

Le jeu était fini.

. . . .

C'est ainsi que mourut la jolie Zekkié qui, dans le secret de son âme avait aimé Michaël jusqu'à lui sacrifier son bonheur et sa vie.

Le corps fut jeté dans la rue, et des soldats ivres le violèrent derrière la charrette des morts.

Puis, des femmes en guenilles se ruèrent sur le cadavre, arrachant, avec la chair, les verroteries multicolores qui le couvraient, pour les revendre aux petites filles musulmanes.

IX

Amour d'eunuque.

Ikmel, très lasse, avait appelé Soab.

Peu à peu le silence s'était fait au dehors. On avait empilé les derniers cadavres contre les maisons, car les carrioles ne suffisaient plus. Beaucoup de ceux qu'on avait abandonnés là, n'étaient que blessés et tâchaient de se dégager, de se traîner sur les genoux et sur les mains. L'eunuque et la khanoun, appuyés contre le grillage du shaknisir, les regardaient se débattre, puis ramper lamentablement dans la boue fétide. Un remords venait au jeune homme de ce qu'il avait laissé faire, un profond dégoût de lui-même. A quoi bon tout ce sang répandu, songeait-il, ces membres broyés, ces têtes arrachées et jetées au ruisseau?... Des morts, toujours, s'ajoutaient aux morts dans ces luttes sans merci. Mais, puisque le Musulman était vainqueur, pourquoi

continuer les massacres? Trop d'injustices et de douleurs criaient sous les étoiles !

— Soab, murmura Ikmel tendrement, ne restons pas ici.

— Oh ! ce sang !... ce sang qui fait la rue toute rouge !

— Ne le regardons plus... .

Elle essayait de l'entraîner, mais il s'obstinait à voir dans l'ombre, imaginant des blessures affreuses, des pieds broyés et saignants, des membres en bouillie, rompus à coups de maillet, des bras et des jambes qui tombaient, retenus à peine par une lanière de peau, des flancs ouverts par des plaies profondes, des nœuds d'entrailles glissant sur le sol...

— Viens, répéta la khanoun, qui offrait ses lèvres.

Il eut un mouvement de recul, mais se dompta, dans un désir d'interroger cette femme, d'apprendre toute la vérité. Elle ne demandait, d'ailleurs, qu'à parler, ivre encore de son meurtre, fière du mal accompli. La folie érotique suivait la folie criminelle dans cet organisme détraqué par la vie molle, sensuelle et oisive du harem.

A cette heure de lassitude, de fièvre, d'énervement, de haine, la femme, après avoir vidé la coupe des voluptés honteuses, se voyait précipitée plus avant dans le néant des choses. Pour elle, commençait l'ère des remords, du doute, des épouvantes. Malgré ses luttes et

ses dégoûts, rien n'avait pu assouvir sa nature fatiguée, révoltée, mais non calmée. L'emportement morbide de ses ivresses charnelles la laissait, après chaque orgie, encore plus inassouvie, plus lamentablement névrosée, et elle cherchait, auprès des eunuques, ce qu'elle ne trouvait plus dans les étreintes dolentes de ses compagnes. D'échelon en échelon, elle tombait au fond de la désespérance suprême, ne voulant pas, quand même, dire un dernier adieu aux frissons terribles de cet enfer. Les fureurs de la volupté à rebours lui inspiraient ces désirs cruels, ces visions sataniques, ces effroyables tentations de baisers et de crime.

— Soab, dit-elle, en se serrant contre le jeune homme, j'attends avidement tes caresses. Dans cette atmosphère tragique, je te donnerai des joies inouïes... M'aimes-tu encore, ce soir ?...

— Je t'aime...

— Oh ! comme ta voix est indifférente ! Comme ta main est froide !... Je t'attendais avec une impatience si grande !... Pourquoi ne veux-tu pas me donner l'illusion d'un amour complet ?... Tu serais plus ardent auprès d'une autre... Oui, oui, c'est à cette femme maudite que tu songes encore !...

Soab tressaillit.

— Comme tu la désires !... Son seul souvenir te fait frissonner jusqu'à l'âme !...

— Tu te trompes, dit le jeune homme hypocritement, tous mes désirs sont pour toi.

Et il rendit à la khanoun étreinte pour étreinte, baiser pour baiser.

Au contact de ce corps moite qui se posait contre sa poitrine, Soab éprouvait une secousse nerveuse faite de haine et volupté. Ces yeux de flamme, quand même, l'attiraient, cette bouche rouge et sensuelle l'exaspérait.

— Aime-moi ! possède-moi ! soupirait la femme, voulant d'autres caresses, d'autres extases. Laisse brûler le feu de tes veines, jamais tu ne trouveras d'occasion meilleure... Je suis, ce soir, possédée par tous les démons de la luxure !... Ils sont dans ma peau, et il faut que je m'assouvisse jusqu'à l'anéantissement !

— N'as-tu pas tué déjà ?...

— Oui, j'ai tué et je veux tuer encore. Tu connais la victime et tu m'aideras dans le meurtre, car ta haine, je le sais, égale la mienne.

Le jeune homme ne répondit pas. Un combat terrible se livrait en son âme ; jamais il n'avait subi un pareil assaut.

Ils s'étaient jetés l'un sur l'autre, comme deux ennemis, mordant et râlant. Ils haletaient et leur poitrine craquait dans la fureur de leur étreinte. Soab ne se lassait pas et la khanoun, dans cette lutte érotique, sentait bondir son cœur si follement qu'elle en crut mourir.

Tel l'oiseau de proie qui fond sur sa victime, le jeune homme n'écoutait ni ses plaintes, ni ses supplications et la meurtrissait cruellement.

Toute la joie, toute la beauté de l'amour se retiraient de cette possession criminelle qui n'avait plus rien d'humain.

Ikmel poussa un cri et perdit connaissance. Les émotions de cette journée affreuse l'avaient enfin terrassée. Sans souffle, les narines pincées, les paupières creuses, elle gisait dans le désordre des coussins.

Soab s'était dressé, pâle et frissonnant. Cette femme lui apparaissait dans sa dureté, dans sa folie destructive, comme une créature de perdition, toute à la volonté des puissances perverses. Il ne la voyait que l'injure à la bouche, contre l'amour vrai, contre la bonté et la beauté. Elle l'avait révolté par son cynisme, sa rûse, sa fausseté, ses mensonges. Par un retour brusque sur lui-même il plaignait maintenant Zekkié, l'innocente victime, et plus encore Aïché qui allait périr également dans de mystérieux supplices... Il voulut savoir, à tout prix.

— Ikmel, murmura-t-il, penché sur la khanoun qui avait soupiré, reviens à toi. Un jour nouveau va luire et tu dois songer à ta vengeance.

— C'est vrai, dit-elle, j'avais oublié dans l'excès du plaisir que tu m'as donné.

— Alors, il est bien vrai que Mourad pense à châtier les coupables?...

— Oui, demain.

— Mais quel sera ce châtiment?...

— Le plus terrible de tous.

— La mort?...

— Certes, la mort. J'avais conseillé au maître les supplices lents et compliqués; mais Mourad est affaibli par l'âge; il craint de ne pouvoir supporter un tel spectacle et préfère le poignard.

— Il frappera lui-même?...

— Il frappera lui-même, entouré de ses eunuques et des égorgeurs qu'il fera entrer. Le thabib est Arménien, qui donc pourrait le plaindre?...

Soab, debout, au milieu de la chambre, restait grelottant, pris d'une émotion indicible. Ses aspirations, ses rêves, sa passion aboutissaient donc à cette fin banale et terrible : le meurtre de deux amants, surpris dans leur étreinte. Il sentait maintenant les relents fades de la boucherie monter par la fenêtre ouverte, derrière la grille des shaknisirs. C'étaient aussi les sueurs humaines, que la brise nocturne apportait des faubourgs, les senteurs des charniers et des cimetières, les odeurs de boue remuée, mêlées aux essences du harem, aux pâtes de jasmin et de rose, aux huiles des chevelures, aux onguents, aux fards... Et toutes ces haleines affluaient

à la fois en une même bouffée d'asphyxie, si prenante, si redoutable qu'il en pensait défaillir.

Il fermait les yeux, crispait les poings, essayant de reprendre possession de lui-même, mais Ikmel, de nouveau, comme une louve en furie, se jeta sur lui. Et ce fut un jet de flamme qui coula dans ses veines, une brûlure affreuse et profonde qui le livra pantelant aux fantaisies démentes de la femme.

X

La Mort des Amants.

Le jour, depuis longtemps, éclairait l'appartement saccagé et le délire de Soab. Auprès de la khanoun endormie, il s'agitait, murmurant de vagues paroles. La fièvre galopait dans sa chair, des gouttes de sueur perlaient à son front.

— Oh ! pleurait-il, prenez mes sens, prenez ma vie !... Qu'un miracle emporte l'homme qui a vécu en moi !... Il faut que je parle et je parlerai... Donnez-moi la force de me traîner jusqu'à la chambre d'Aïché pour racheter mes fautes... Pourquoi ne m'avez-vous pas enlevé complètement ma virilité !... Que n'avez-vous, mon Dieu, séché mes organes pour me laisser sans sexe, incapable du mal, dépouillé de toute force et de tout désir !... Pourquoi le frisson de la luxure vient-il encore me troubler dans ma misère ?... Ah ! ne plus sentir ni mes nerfs, ni mes muscles, ni le battement furieux de ma

poitrine dans l'élan de la jalousie !... C'est une honte qui souille ma vie, une fureur qui empoisonne mes meilleurs sentiments, me rend plus lâche et plus cruel que cette femme !...

Il parlait d'une voix faible et monotone, le crâne douloureux, remuant inconsciemment les idées qui la veille avaient occupé son esprit.

Et l'on n'entendait que cette plainte, mêlée au souffle rauque de la khanoun. Au dehors, tout semblait calme. Le grand recueillement de la mort planait sur les êtres et les choses.

Vers midi, Ikmel s'éveilla. Ses regards troubles se posèrent sur l'eunuque, et un sourire dédaigneux crispa ses lèvres. Pourtant, elle demeurait immobile avec l'inquiétude de la grande lumière qui emplissait ses paupières. Lentement, redressant son corps endolori, elle rattacha ses cheveux. Puis, ayant réparé le désordre de la pièce, elle ordonna à ses esclaves d'emporter Soab, toujours délirant.

— Cet homme est ivre ou malade, dit-elle, faites-le soigner.

Toutes les images de la veille se retraçaient dans son imagination ; elle jouissait de son triomphe, embrasée d'une telle joie, qu'elle méprisait les dangers de l'heure présente. Bientôt elle serait vengée ; bientôt, Mourad, reconquis, lui redonnerait la place qui lui était

due, trop heureux de connaître encore la douceur de ses caresses !

Ses longs mois de doute, d'attente furieuse, de craintes mêlées de colères, lui rendaient cette minute plus exquise. La jalousie l'avait jetée dans les pires excès, mais elle ne comprenait pas la portée de ses actes ; elle n'était plus qu'un animal de proie, une bête humaine, roulée en tous sens par les passions, et qu'un flot fangeux de désirs et de perversités emportait vers les abîmes. Son visage marbré, tiré, flétri, par les secousses de la nuit, n'exprimait plus qu'un contentement morbide.

Dans la journée, couverte de fards et de bijoux, elle se jeta aux pieds de Mourad, le supplia de ne point faiblir, au moment décisif, de se rappeler ses promesses et l'outrage qu'il avait subi. Aïché demeurait sans défiance, tout était prêt pour la vengeance.

La tête sur les genoux du vieil homme, elle parlait posément, d'une voix redevenue nette et incisive, son visage d'idole peinte aussi immobile que si elle se fût entretenue de quelque affaire de ménage.

L'œil jaune de Mourad brillait d'un feu vague, ses lèvres tremblaient, tout en lui révélait le profond désespoir qu'entretenait ce souffle de haine, implacable et patient.

— Tu les tueras ! tu les tueras !

Dans le regard du maître il y avait on ne sait quoi d'infiniment mélancolique, quelque chose comme le réveil obscur d'un souvenir regretté, d'une ardeur agonisante, le douloureux reproche d'un homme qui sent se rouvrir la blessure secrète de son cœur, mais qui veut l'ignorer.

— Tu les tueras! Tu les tueras! répétait Ikmel dont la volonté s'épuisait, dont l'énergie magnétique haletait sous l'effort.

— Oui, dit le maître.

Des gouttes de sueur perlaient maintenant aux tempes de la khanoun. Elle tâchait, quand même, de trouver des accents de tendresse et de sincérité, des élans d'indignation, des images lascives. Elle voulait saisir cette énergie défaillante, la dompter de haute lutte, mais sa tentative restait impuissante. Elle se débattait, en vain, contre une influence occulte plus forte qu'elle. Et ce fardeau, qui l'accablait d'autant plus qu'elle se raidissait davantage pour le secouer, c'était la fatigue de sa nuit de débauche, l'écœurement affreux de son crime et de ses vices.

XI

Dans les flammes.

Elmass et Naïmé avaient fait entrer Michaël dans la chambre de la favorite, bien certaines qu'aucun péril ne menaçait les amants, puisque le maître était au Palais, et que ses quatre épouses dormaient encore dans leur appartement.

Au dehors, les massacres avaient cessé ; une brise plus fraîche pénétrait par les fenêtres grillagées ; l'atmosphère avait cette limpidité cristalline qui donne aux belles journées du Bosphore un charme tout spécial de sénérité et d'harmonie.

Constantinople, pour les touristes, se déployait depuis la pointe du sérail en lignes d'or et de pourpre ; les mosquées, dépassant le parterre des maisons fleuries, arrondissaient leurs coupoles éclatantes et dardaient leurs minarets dans le ciel pur : Sainte-Sophie, Saint-Iréné, Sultan Achmet, Osmanieh, Solimanieh, Sultan

Selim, et, les dominant majestueusement, la tour du Seraskierat, d'où l'on signale les incendies.

Dans les ruelles étroites, tortueuses, sordides, que veut ignorer le voyageur, les mendiants, les chiens lépreux, les ânes, les buffles avaient repris leurs occupations coutumières; mais, le paradis de la Corne d'Or, inondé de vie et de lumière, faisait oublier les cloaques sinistres de l'intérieur, comme l'amour d'Aïché et de Michaël couvrait les perfidies et les crimes du harem de Mourad.

— O mon amant! soupirait la jeune femme, il me semble que je renais, après ces jours d'épouvante et de deuil!... Viens près de moi, ton cœur contre le mien, ton souffle sur mes lèvres. Je suis heureuse, je suis confiante, puisque je te vois! Ecoute, je me plaignais, je me faisais malade pour qu'on allât te chercher. Tu as reçu ma lettre?... Mais oui, puisque te voilà. C'est Zekkié qui te l'a apportée... Que devient-elle?...

— Je ne sais, elle est repartie, tout de suite, et je n'ai pu la voir.

— Ah! elle aura eu peur.

— Les rues ne sont pas sûres.

— Il faudra la remercier encore et lui faire des présents. Songe à ce qu'elle a risqué pour moi!...

Le jeune homme, follement, pressait sa maîtresse contre son cœur.

— Et nous sommes seuls ?... Bien seuls ?...

— Oui, pour deux heures, au moins.

Elle riait, tendant ses doigts, ses seins, sa bouche aux baisers gourmands qu'elle aimait. Puis ils restèrent muets, perdant haleine, ivres d'amour.

— N'as-tu pas entendu ?... demanda-t-il, après un long silence.

— Non, rien. Te t'inquiète pas.

Ils se rappelaient les doux moments qu'ils avaient passés dans le kiosque de campagne, au milieu des oiseaux et des fleurs. Et le mot aimer revenait à tout propos. Ils le cherchaient, le ramenaient, le murmuraient, sans fin, comme une litanie adorable. Ils s'enfonçaient dans le souvenir des heures d'extase, les savouraient encore, pressés l'un contre l'autre, étroitement enlacés, l'haleine mêlée.

— Oh ! t'avoir sans cesse, t'avoir dans ma chair... Je ne pense qu'à cela, depuis que je t'ai vue. Mes nuits ne sont qu'une agonie d'amour, et je me retourne, serrant le vide, serrant mon rêve éperdument !...

Il s'était prosterné devant elle dans une attitude pâmée d'adoration. Il voyait ses épaules pures, la double étoile de ses seins dressés, toute la splendeur de sa chair liliale.

— A quoi bon souffrir, à quoi bon mourir dans la solitude ?... Michaël, prends-moi, emmène-moi !

— Je le voudrais, ma très aimée.

— Qui t'en empêche?...

— On nous surveille. Le pays n'est pas sûr... Attends encore...

— Attendre, attendre... Je n'en ai plus la force.

— Les beaux jours reviendront; nous serons heureux comme nous ne l'avons jamais été, tu verras.

— Je voudrais te croire, dit-elle, et quelque chose de vaguement douloureux passa dans ses yeux verts, comme si elle eût tourné son regard au dedans d'elle-même, afin d'y suivre le travail intérieur de sa pensée.

— Il faut me croire pour supporter courageusement ces dernières épreuves.

La poussée des sentiments tumultueux qui s'opérait en elle donnait à sa voix une intonation chagrine. Ses mains avaient un léger tremblement. Michaël la reprit contre lui, cherchant ses lèvres.

— Allons, sois sage, ne parle plus, ne réfléchis plus, aime-moi... Faisons provision de bonheur pour les jours qui vont suivre.

Il cueillait ses baisers, un à un, comme des fleurs, buvait son souffle, se grisait d'elle pour emporter un peu de son parfum, de sa joie, de sa vie.

Les yeux glauques d'Aïché étaient chargés d'une tendresse ineffable, son visage blanc rayonnait, ainsi

qu'une corolle de lumière, et, sur sa bouche humide, mûrissaient de nouveaux baisers.

— Il me semble, dit-elle, que je suis avec toi au bord d'un précipice, et je savoure l'ivresse du vertige, affolée d'amour et de crainte.

— Je t'adore! je te désire éperdument ! que veux-tu de plus, ma très aimée ?... Profitons de l'heure exquise sans nous inquiéter de celles qui suivront.

A son tour, la jeune femme tendit l'oreille, mit un doigt sur sa bouche.

— J'ai peur; fit-elle.

— Peur de quoi ?...

— Je ne sais, écoute... Qui donc est là ?...

Un glissement s'était fait auprès d'eux, une flamme jaillit dans les tentures, puis, d'autres flammes montèrent autour du divan.

Aïché se dressa, poussant un cri terrible, pendant que le maître, entouré des eunuques, paraissait sur le seuil. Mais la chambre n'était déjà plus qu'un brasier, une corbeille rouge qui crépitait sous des gerbes de feu. Les esclaves affolés couraient dans les couloirs, secouaient les grilles des fenêtres, en hurlant, une panique avait emporté Mourad, ses femmes et les eunuques. Seuls, Soab et Ikmel demeuraient face à face, debout devant la chambre ardente.

La khanoun, d'un œil irrité, considérait l'eunuque.

— Tu as mis le feu, dit-elle, pour sauver Aïché, mais je t'ai suivi... J'ai vu ce que tu as fait et je me vengerai quand même.

D'un bond furieux, elle se jeta dans la pièce, disparut dans la fournaise.

Au dehors, des cris sinistres retentissaient : *atech ! atech ! var ! yanghen var !* Au feu ! au feu !... Des langues rouges passaient par les fenêtres, grandissaient, de seconde en seconde, léchaient la toiture, et les *Touloumbadji* arrivaient, au pas de course, renversant tout sur leur passage.

La rue, déjà, s'encombrait de femmes, traînant des enfants et des paquets de hardes, de cawas et de soldats armés, de hammals chargés de coffres précieux, d'eunuques et d'esclaves cherchant du renfort. Les toits de tuiles roses des maisons voisines flamboyaient, s'allumaient comme les fusées d'un feu d'artifice. C'était une traînée fulgurante poussée par le vent, et, sous son passage invincible, les murs de bois semblaient frissonner, se soulever, comme pour échapper à l'ennemi, puis tout croulait, s'effondrait dans une fumée noire qui salissait le ciel.

Des hommes, semblables à des démons, couraient sur les poutres enflammées, abattant des pans de murs pour arrêter le fléau, tandis que retentissait plus lugubrement le canon de Top-Hané, que les disques sanglants



Des caïques, chargés de vizirs et de pachas, se dirigeaient vers le lieu du sinistre. (P. 292.)

se montraient sur les tours du Séraskiérat et de Galata.

Toute la journée ce fut une cohue indescriptible autour de l'incendie; puis, la nuit descendit, peu à peu, et le spectacle devint plus effrayant et plus grandiose. Tout un quartier brûlait, maintenant, semblable à un fleuve montant vers les étoiles; les constructions fragiles éclataient en tous sens, puis s'affaissaient en vagues molles. Au loin, des traînées bleuâtres s'allongeaient capricieusement, les flammes s'élevaient à une hauteur prodigieuse, des milliers de flammèches faisaient, dans les airs, des pluies métalliques, et, de distance en distance, une clarté plus grande, comme un soleil pyrotechnique, éclatait dans l'embrasement général.

Des hordes de chiens passaient en hurlant; des files d'ânes, de chevaux, portant des coffrets précieux, des vases, des paquets de toutes sortes fuyaient vers les quartiers neufs, dans la clarté sanglante qui teignait les baraques de bois brasillantes et craquantes, avec leurs étages en surplomb et leurs balcons saillants. Les flammes fantastiquement se jouaient sur ces toits, ces dômes, ces minarets, sautant les rues, les places minuscules, les carrefours, chevauchant les murs pour se précipiter sur les fragiles constructions qui gémissaient et s'entr'ouvraient sous leur étreinte. Les étoiles, pour se montrer, semblaient écarter des rideaux de brocart d'or qui flottaient éperdument, suspendus à la voûte céleste. Au loin, les

navires, par le reflet de l'incendie, paraissaient pavoisés de flammes avec des pavillons lumineux. Une flotille d'embarcations, manœuvrées par de vigoureux rameurs, glissait sur l'onde phosphorescente, des caïques, chargés de vizirs et de pachas, se dirigeaient vers le lieu du sinistre. Les cyprès des mosquées et des cimetières se tordaient, se desséchaient, puis s'allumaient comme des cierges funèbres; et, toujours, le feu trouvait un nouvel aliment, car presque toutes les maisons du vieux Stamboul sont construites en bois, et lorsqu'un incendie se déclare, les ravages sont incalculables : les flammes galopent furieusement, comme des cavales sauvages à la conquête d'un monde, et tout se courbe sur leur passage.

Mourad s'était réfugié chez un vizir de ses amis qui avait bien voulu lui donner l'hospitalité ainsi qu'à ses femmes. Les eunuques et les esclaves avaient serré les coffres précieux, emportés à la hâte, et les trois épouses, à peine vêtues, se lamentaient dans une chambre du haremlike.

Ikmel manquait à l'appel ainsi que Soab; quant à Aïché, elle avait dû périr dans les flammes, car c'était chez elle que le feu avait pris. D'ailleurs, Elmass et Naïmé étaient revenues, en pleurant, annoncer la mort de leur maîtresse. Elles l'avaient vu tomber dans le brasier aux bras de Michaël. Rouchen, Nourmahal et Fatma

poussaient des cris de détresse en s'arrachant les cheveux, mais un sourire, parfois, éclairait leur visage inondé de larmes, comme un rayon de soleil perce un nuage chargé de pluie. Elles songeaient que Mourad était bien découragé, bien triste, bien vieux, et qu'après cette dernière épreuve, il se contenterait, sans doute, de leurs consolations et de leurs caresses.

De l'endroit où elles se trouvaient, le spectacle était magique. Sur l'horizon, maintenant tout rouge, des palais en flammes montaient vers les étoiles : des mosquées, des minarets, des colonnes glorieuses, des tours formidables, des arcs de triomphe, toute une ville fantastique peuplée de démons. Puis, tout croulait dans des nuages de suie; des montagnes fulgurantes, des cratères furieux disparaissaient comme des châteaux de cartes qu'un souffle suffit à balayer.

Tout flamboyait, se métamorphosait, crépitait follement et retombait en cascades lumineuses. Les arbres, éclairés d'un côté, agitaient des branches frangées d'argent et d'or; les stèles tumulaires coiffées de leurs turbans, de leurs fez coloriés semblaient vivre; sur chaque tombe se dressait un mort qu'un jeu de clarté animait bizarrement. Des arabas passaient, remplis de femmes rieuses, amusées par le spectacle. Des filles de joie, aux paupières allongées d'antimoine, aux lèvres fardées sous un yachmak transparent roulaient leurs

hanches lascives dans la cohue, faisaient tintinnabuler les verroteries de leur poitrine et de leurs poignets. Les cafedji apportaient du mastic et des narghilehs aux curieux, accroupis sur les nattes et suivant avec intérêt les progrès du feu, tandis que les *Touloumbadji* passaient, noirs, bruyants, frénétiques, aux cris de *atech ! atech ! var ! yanghen !*



… tandis que les Touloumbadji passaient, noirs, bruyants, frénétiques, aux cris de : *atech ! atech ! var ! yanghen !*

XII

Les Cendres.

Quand tout fut terminé, quand il n'y eut plus rien qu'un amas de décombres, les habitants des quartiers saccagés revinrent contempler les ruines de ce qui avait été leur demeure. Ceux qui possédaient encore leurs coffres, leurs chibouks et une couverture s'estimaient heureux.

— *Yaren, bakaloun*, murmuraient-ils avec résignation : demain, nous verrons. Sans architectes, sans ingénieurs, ils traçaient un carré sur le sol pour une construction nouvelle, puis, se rendaient à la montagne où ils trouvaient le bois nécessaire à leur travail simple et rapide.

Mourad, dans les cendres du haremlike, cherchait les ossements de la favorite et ceux de Michaël, l'ami coupable.

Deux corps desséchés, tordus, hideux, méconnais-

sables, furent retrouvés, en effet, après de longs efforts : ceux de Soab, l'eunuque, et d'Ikmel, la khanoun. Mais le vieux maître, dans sa douleur profonde, ne les reconnut pas.

Il fit porter dans la charrette des morts le cadavre de Soab, qu'il prit pour celui du thabib infidèle, de l'Arménien parjure et doublement haïssable. Justement, les massacres recommençaient, on égorgeait les hommes et les femmes, souvent dénoncés à faux. Des troupeaux étaient jetés pêle-mêle sous les canons des fusils, et il fallait achever les blessés à coups de gourdin et de crosse. Le sang ruisselait par les rues, le frisson des agonies passait dans les râles, les cris, les blasphèmes et la fumée des incendies.

La dépouille d'Ikmel fut, pour Mourad, le corps de la très aimée, de la très belle Aïché. Il l'enfouit pieusement et lui fit dresser une colonne de marbre, ornée de feuillages et de pampres vermeils, sous un immense cyprès de velours sombre. C'est là que le vieil homme a enterré son amour, et c'est là qu'il vient le pleurer, tous les soirs, dans les fleurs et les parfums.

. . . .

Sur la Corne d'Or, aidé par le courant et poussé par quatre bras vigoureux, un caïque file rapidement. Les collines et les caps de la rive, éclairés par les flammes,

mettent des reflets rouges dans le vif argent des vagues. Les clameurs des *Touloumbadji* s'éloignent, peu à peu ; l'on n'entend plus que le rythme cadencé des avirons, le clapotis de l'eau et un bruit mystérieux de baisers.

Michaël et sa maîtresse, miraculeusement sauvés par les deux esclaves, Elmass et Naïmé, se dirigent vers le vaisseau autrichien *La Délivrance*, qui va partir dans quelques heures. Ils se rendront à Athènes, visiteront Corfou et gagneront Trieste en longeant les côtes de l'Adriatique... Ils sont jeunes, libres, amoureux, pleins de joie et d'espoir. Une vie nouvelle s'ouvre pour eux, ils vont chercher leur part de bonheur à travers le monde...

Derrière le caïque, des tourbillons de fumée rousse, traversés par de longues flammèches, montent dans le ciel. Les toits s'embrasent, s'entr'ouvrent, ainsi qu'une terre volcanique sous la poussée d'un brasier intérieur. Les grilles des haremlikes se tordent comme des sarments de vigne, et, par les fenêtres, semblent couler des ruisseaux de lave. Les boutiques des marchands de pâtes, de liqueurs et de parfums se consument en une large flambée de bûcher ; une mosquée abandonnée vomit les flammes par ses deux portiques. Des colonnades, des entablements de frises apparaissent avec une curieuse puissance de relief, dans un effrayant reflet de fournaise. Puis, ce sont les minarets hauts et blancs,

semblables à des jets de lumière, qui se détachent sur d'autres lueurs, flammes sur flammes, ondes terribles de feu, de suie et de sang!

Mais, pourtant, par delà le foyer de haine et d'épouvante, la sérénité des choses renaît au fond du grand ciel majestueux et pur. C'est le renouvellement certain de l'antique nature, après les pillages, les meurtres, les incendies et les révolutions... L'humanité, après chaque épreuve, se transfigure, plus intelligente, plus active et meilleure, comme une plante jette une nouvelle tige quand on a coupé le surgeon gangrené qui ne pouvait plus ni s'élever, ni fleurir.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

7668. — Paris. — Imp. Hemmerlé Cie.